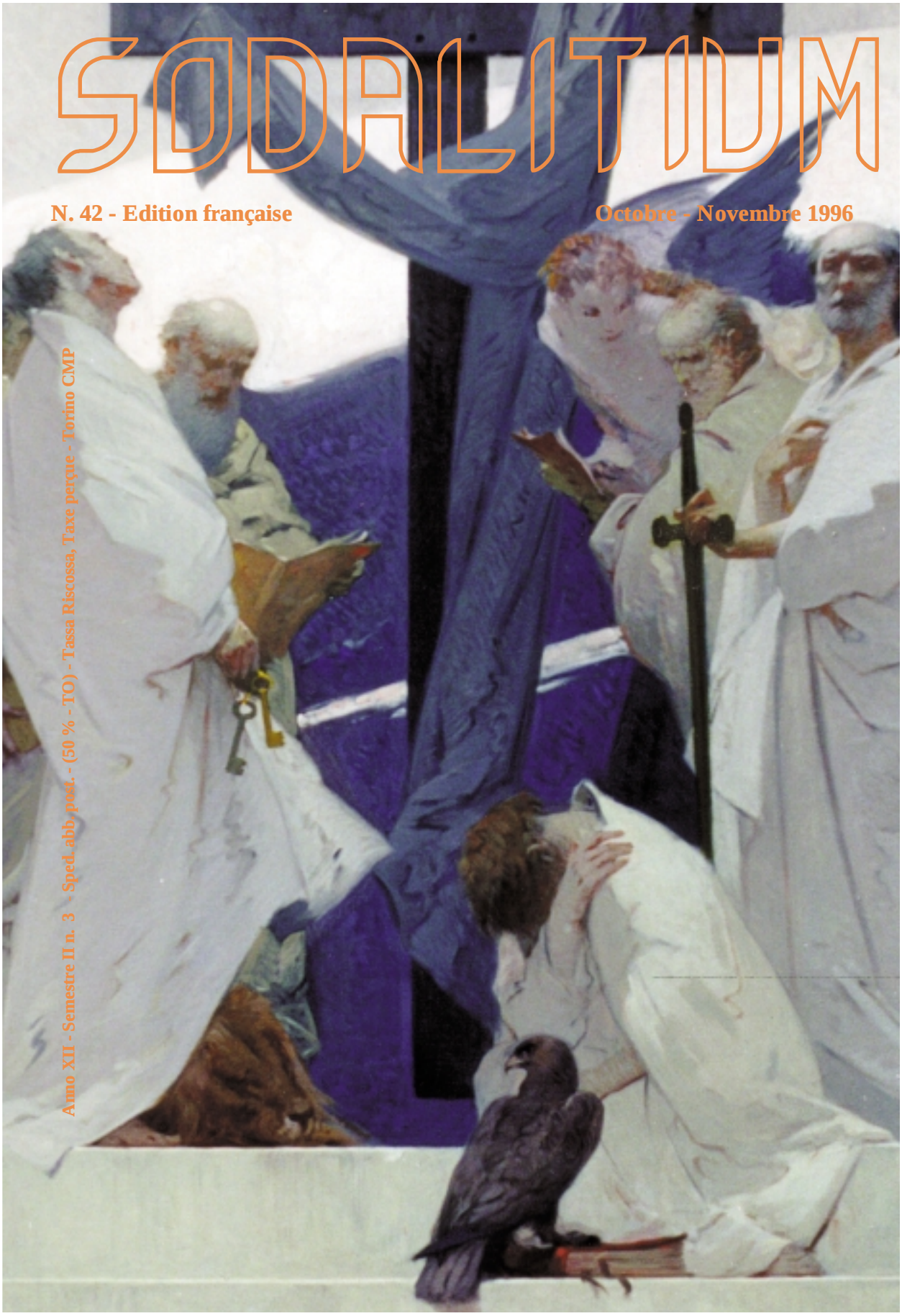
SODALITIUM

N. 42 - Edition française

Octobre - Novembre 1996



Anno XII - Semestre II n. 3 - Sped. abb. post. - (50 % - TO) - Tassa Riscossa, Taxe perçue - Torino CMP

"Sodalitium" Périodique - Bulletin Officiel de l'Institut Mater Boni Consilii - Loc. Carbignano, 36 - 10020 VERRUA SAVOIA (TO) - Italie - Téléphone de l'Italie 0161-839.335; Fax 0161- 839.334 - Téléphone de France 00..39.161.839.335 - C/CP 24681108 - Directeur de la publication: *M. l'abbé Francesco Ricossa* - Aut. Trib. n. 116 du 24-2-84 - Imprimé en Italie par l'Institut Mater Boni Consilii.

Sommaire

Editorial **p. 2**
Le Sionisme: un rêve magnifique ou un terrible fiasco? **p. 4**
"Le Pape du Concile" (XIXème partie) **p. 33**
La Béatitude **p. 48**
Encore sur l'Opus Dei **p. 58**
Entre ésotérisme et dévotion. Les relations dangereuses continuent **p. 62**
RECENSIONS: La destruction du Temple chez Vittorio Messori **p. 70**
Vie de l'Institut **p. 73**

Editorial

Voilà déjà un certain temps, depuis la lointaine année 1991, que *Sodalitium* dédie de nombreux articles à la "question juive", et sans doute le sujet est-il considéré comme lassant par les uns et dangereux par les autres. Pourtant ce numéro ne fera pas exception. Et nous allons vous expliquer pourquoi. Plusieurs fois nous avons dénoncé le rêve fou d'un grand nombre de juifs (et de tant de prosélytes, maçons ou non-maçons) de "reconstruire le Temple", et ce, pas seulement de façon symbolique, mais réellement. Reconstruire le Temple, qui serait le troisième, après celui de Salomon et celui d'Hérode dont le Seigneur prédit la destruction, destruction qui survint ponctuellement en l'an 70. Encore récemment, à l'occasion de l'affaire Priebke, le rabbin Mordechai Friedman, président de *l'American Board of Rabbins*, a déclaré: "Le monde a-t-il donc oublié comment, en l'an 70 de Notre-Seigneur, l'Empire romain rasa la Judée réalisant ce qui peut être considéré comme le premier mini-holocauste de l'histoire? Nous demandons aux italiens descendants de ces criminels de nous restituer les objets sacrés pris par leurs ancêtres lorsqu'ils pillèrent le Temple sacré de Jérusalem. Objets qui sont encore gardés dans les caves du Vatican" (cf. *Corriere della Sera*, 8 août 1996). Mises à part les erreurs grossières du Rabbin Friedman, ces paroles démontrent que la blessure ouverte il y a deux mille ans n'est pas encore cicatrisée. Et elle ne peut pas l'être. Pas seulement et pas tant pour des motifs nationalistes; ce qui est en jeu c'est la véridicité ou la fausseté de la religion juive actuelle, autrement dit la véridicité ou la fausseté du christianisme. Jésus pèse comme un pavé, alors il faut "démontrer" qu'Il s'est trompé. La destruction du Temple et du sacerdoce de la loi ancienne avec la cessation de ses sacrifices, annoncée par les prophètes et par les Evangiles, a coïncidé en effet avec la venue du Messie qui a rendue vaine, stérile, morte et mortifère l'antique religion. Reconstruire un Temple postiche, inventer un nouveau (faux) sacerdoce, offrir de nouveau les sacrifices bibliques...: tout ceci serait une tentative désespérée, et de toutes façons bien tardive, de nier la réalité, de nier que Jésus est le Christ. Pire encore: tout ceci ne peut déboucher que dans la préparation de la venue d'un autre "Messie" ou "Christ" qui ne peut être que l'antéchrist. "Car il s'élèvera de faux Christs" (Mt 24, 24) parce que qui ne croit pas que Jésus est le fils de Dieu, celui-là est l'antéchrist (cf. 1 Jo 2, 18). La

Sur la couverture: "*L'Eglise Catholique*", toile du peintre contemporain Mazzonis, exposée dans notre Oratoire de Turin (cf. "Vie de l'Institut", p. 78).

construction du Temple, rêvée par Julien l'Apostat et par Voltaire pour démentir le christianisme, serait un pas suivant sur cette route. La création (et la reconnaissance de la part de Jean-Paul II) de l'Etat d'Israël, les déclarations conciliaires et post-conciliaires sur la responsabilité de la passion du Christ (attribuée aux seuls romains ou carrément aux... chrétiens, accusant ainsi les Evangiles d'être faux) ont été les pas préliminaires, visant à faire croire qu'Israël vit et que l'Eglise est morte: "Tu n'a pas vaincu, galiléen!". Jésus doit de nouveau passer pour un "imposteur" (Mt 27, 63), et la Croix passer pour "folie" et "scandale" (1 Cor 1, 23). La crise que traverse l'Eglise semble donner raison aux ennemis: les "modernistes" ont contredit le magistère infaillible de l'Eglise, faisant croire que ces contradictions viennent de l'Eglise et du Pape. De nombreux "traditionalistes" leur donnent involontairement raison, disant que le Pape et l'Eglise se trompent. Pour les uns l'Eglise se trompait avant le Concile, pour les autres c'est maintenant qu'elle se trompe (et pour l'abbé Marcille, intervenu au Congrès théologique de *Si si no no*, on se trompe déjà depuis Léon XIII au moins! Cf. article à paraître dans le prochain numéro) mais les uns et les autres sont d'accord pour dire que le Pape et l'Eglise se trompent... Voilà justement ce que voulait "démontrer" l'Ennemi: l'Eglise catholique est fausse (puisqu'elle s'est contredite), et son Messie est faux également. Reste à démontrer que la Synagogue ressuscite, et avec elle le Temple de Jérusalem qui accueillera le "vrai" Messie (l'antéchrist).

Vagues élucubrations de maniaques, me direz-vous? Eh bien, les chroniques récentes de cette fin de septembre ont révélé à tous ce que nous disions depuis déjà un certain temps. Le "tunnel touristique" creusé sous les fondations du Temple de Jérusalem sur ordre du gouvernement israélien, qui prévoyait bien pourtant quelle serait l'immanquable réaction des palestiniens réprimée ensuite dans le sang, ce tunnel, disais-je, n'est, dans les intentions de ses constructeurs, que le premier pas vers la réédification du Temple. Giuseppe Zaccaria, journaliste à *La Stampa* (qui n'est pas le moins du monde un quotidien hostile à Israël, bien au contraire), rapporte les propos qu'il a entendu dans le "tunnel" de Jérusalem: "Que feriez-vous - disait un israélien aux journalistes français - si les arabes plantaient une mosquée sur la Cathédrale Notre-Dame? Nous détruirons cette p. de mosquée" (construite sur les ruines du Temple). Et un juif *hareddin*, juif orthodoxe, lui explique l'importance rien moins que touristique du tunnel: "la tradition veut que derrière ce mur il y ait la Pierre Angulaire sur laquelle fut édifié le Temple, celle sur laquelle Abraham se préparait à sacrifier Isaac, la pierre sur laquelle furent posées les Tables de la Loi..." (30 septembre 1996, p. 7). Quel aveuglement! Ils s'obstinent à chercher une pierre angulaire d'un Temple que Dieu a détruit, au risque de provoquer un carnage, et ils ne veulent pas admettre que le vrai Temple de Dieu (Jo 2, 19-21), la véritable Pierre Angulaire est Jésus-Christ (Eph. 2, 20), pierre d'"honneur" pour ceux qui croient en Lui, mais "pierre d'achoppement et de scandale" pour les bâtisseurs qui l'ont rejetée (1 Pt 2, 7 et 8). Jésus leur disait déjà: "N'avez-vous jamais lu dans les Ecritures: *La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue un sommet d'angle. C'est par le Seigneur que cela a été fait, et c'est admirable à nos yeux*? (Ps 117, 22-23). C'est pourquoi je vous dis que le Royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. Celui qui tombera sur cette pierre se brisera; et celui sur qui elle tombera, elle l'écrasera" (Mt 21, 42-44). Il n'y aura pas de paix en Palestine et dans le monde tant que ne sera pas reconnue par tous cette Pierre qui est le Christ, lequel "est notre paix, lui qui des deux choses [païens et juifs] en a fait une seule, détruisant dans sa chair le mur de séparation, leurs inimitiés..." (Eph. 2, 14). Dieu veuille, comme l'abbé Nitoglia en émet le souhait dans un article de l'édition italienne de ce même numéro de *Sodalitium*, que les juifs abandonnent finalement leurs traditions humaines, les pierres mortes du Temple détruit, l'arche et les tables de la loi perdues, cessant enfin de persécuter le Corps mystique de Jésus (cf. Act. 9, 5) qui est l'Eglise, et que reniant l'attente d'un faux messie, ils reconnaissent Celui "qu'ils ont transpercé" (Jo 19, 37) et Lui disent: "*Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur*" (Mt 23, 39). Alors, seulement alors il y aura la paix...

L'entrée du Tunnel sous l'esplanade du Temple à Jérusalem

La question juive

LE SIONISME: UN REVE MAGNIFIQUE OU UN TERRIBLE FIASCO ?

Par M. l'abbé Curzio Nitoglia

Avec le présent article, à travers l'analyse de la pensée et des conquêtes du Sionisme, on entend montrer comment la formation de l'actuel Etat d'Israël ne répond pas aux promesses divines.

A l'analyse de l'évolution de l'idée sioniste suivra l'étude du mouvement sioniste et de ses rapports avec les Superpuissances et avec les différents Etats européens, y compris les nazis et les fascistes, pour arriver à la question théologique et doctrinale et au rapport avec l'Eglise.

INTRODUCTION

Vers la seconde moitié du XIXème siècle se développa le flux migratoire des Juifs vers la Palestine, qui n'était cependant pas un phénomène spontané, mais le produit du SIONISME ([1]), avec le concours de deux cents délégués juifs réunis à Bâle et l'adhésion de plus de cinquante mille Juifs, et dans le but de "travailler au rachat de la Palestine, pour y créer un Etat israélite" ([2]).

Mais le Sionisme ne commence pas au XIXème siècle, mais "est l'expression moderne du vieux rêve de mille neuf cents ans, de reconstruire Israël, après que Rome avait mis fin à l'indépendance juive en terre d'Israël" ([3]).

DIFFERENTES ETAPES DE L'IDEE SIONISTE

a) Première période: de la chute de Jérusalem à la mort de Julien l'Apostat (70-363).

Sous le règne de Trajan († 117) un faux Messie, nommé André, excita le fanatisme des Juifs au point que, parmi les Grecs et les Romains, "deux cent mille hommes périssent par l'épée et par la fureur des Juifs" ([4]). Marcius Turbo attaqua les rebelles et leur fit payer de leur sang un jour de triomphe.

Sous le règne d'Adrien (130-135) eut lieu une seconde tentative, quand un certain Bar-Cozbad se fit passer pour le Messie et les Romains furent chassés de Jérusalem, qui cependant retomba très vite entre leurs mains; mais tandis que Titus avait laissé encore cette maison entière, avec Adrien la ville fut rasée au sol et à sa place fut construite *Aelia Capitolana*, qui ne reprit le nom de Jérusalem que plus tard.

La troisième tentative de révolte, advenue sous le règne d'Antonin (138-161), ainsi que la quatrième sous Marc Aurèle (174-175) n'eurent de succès et furent réprimées.

Une autre fois - la cinquième - les Juifs, animés par l'espérance de restaurer politiquement le Royaume d'Israël, au temps de Septime Sévère (193-211), conspirèrent en Syrie avec les Samaritains contre la domination romaine, mais obtinrent seulement d'appesantir le joug auquel ils étaient soumis.

La sixième tentative d'insurrection se vérifia sous Constantin (321-327), mais fut elle aussi étouffée et "St Jean Chrysostome dans le *Second discours contre les Juifs*, nous raconte que Constantin, convaincu que les Juifs n'avaient pas renoncé à leur esprit de révolte, leur fit couper une partie de l'oreille, afin que, dispersés dans l'Empire, ils portassent partout avec eux le signe de leur rébellion" ([5]).

Sous Constance il y eut une septième révolte, mais Gallus passa en Judée, où il battit les insurgés et rasa Diocésarée, siège de l'insurrection: les Juifs furent tués par milliers et de nombreuses villes, parmi lesquelles Tibériade, furent brûlées.

L'ultime tentative de cette première période est l'une des plus célèbres et a comme coopérateur Julien l'Apostat, qui non seulement permit aux Juifs de reconstruire le Temple, mais les aida par tous les moyens: sur l'issue finale voir ce présent numéro ([6]).

Si un rôle important dans toutes ces tentatives de révolte est à attribuer à la ténacité juive, le facteur principal est dû, selon le juif converti Augustin Lémann, à une "interprétation d'un certain groupe de prophéties bibliques" ([7]); même "c'est en se fondant sur ces prophéties que les Juifs ont toujours espéré qu'ils reviendraient à Jérusalem, qu'ils y restaureraient le Temple ([8]), pour y jouir avec le Messie d'une pleine et inaltérable prospérité" ([9]).

b) Seconde période: de la mort de Julien l'Apostat à la Révolution française (363-1789).

Cette longue période fut marquée par la résignation, même si se maintint toujours une certaine espérance endormie, comme l'affirme également l'abbé Lémann: "...avec la

mort de Julien l'Apostat et le triomphe définitif du Christianisme jusqu'à la Révolution française, c'est pour les Juifs la période de résignation mais toujours d'espérance" ([10]). Durant cette période "l'aptitude financière et commerciale des Juifs se développe et s'étend à toutes les nations d'une manière extraordinaire… [ils] deviennent les financiers des rois. Mais, au milieu des préoccupations de leurs trafics et des calculs de leur négoce, ils ne laissent pas que de penser à Jérusalem" ([11]).

Vers le XVIème et le XVIIème siècle les Juifs amis de la Terre Sainte se déplacèrent vers Safed, à quelques kilomètres de Bethsaïde; au XVIIème siècle on dénombrait à Jérusalem environ cent familles juives et, à partir de cette époque, les pèlerinages à la Ville sainte commencèrent à devenir toujours plus nombreux.

c) Troisième période

Avec le philosophisme allemand du XVIIIème siècle et avec la Révolution française on assiste à l'ABANDON de l'idée du retour à Jérusalem et du dogme du Messie personnel.

Quelles furent les causes de ce changement?

La première est justement le philosophisme imprégné de ce scepticisme du dix-huitième siècle, qui a été l'agent corrosif de toutes les religions, y compris de la religion talmudique, d'abord avec Spinoza et ensuite avec Mendelssohn, qui peut être considéré comme le fondateur d'une sorte de néo-Judaïsme, masqué de déisme. Commence ainsi à se répandre dans les ghettos l'idée que le Messie pourrait être un concept, un royaume, un peuple, …mais non une personne, et surgit aussi le problème de la disposition physique et géographique de ce royaume. C'est la Révolution française qui concrétise ce mythe. L'EMANCIPATION aux Juifs français fut accordée en 1791; ils virent le Messie dans les *Droits de l'homme* proclamés par la Révolution.

De la fin du XVIIème siècle à 1848 le mythe du Messie impersonnel a eu deux écoles principales, dont la première fleurit en Allemagne sous l'égide du philosophisme. En 1843 à Francfort-sur-le-Main s'organisa un comité juif réformiste, auquel suivirent trois synodes, un la même année à Brunswick, un encore à Francfort en 1845 et un troisième à Breslau en 1846, dans lesquels on affirmait que l'unique Messie attendu était la liberté d'être admis parmi les Nations; par cela le parti talmudiste allemand fut blessé à mort.

La seconde école se forma en France, sous l'égide de l'émancipation, qui marque aussi l'élément diversifiant des deux écoles. En effet en Allemagne, du moment que le juif n'était pas encore émancipé civilement, sa pensée devait être considérée comme hardie et prématurée: la liberté civile, non encore conquise, était la perle pour laquelle on était prêt à sacrifier toute chose, même le Messie personnel. En France, au contraire, les juifs depuis 1791 jouissaient de la liberté civile et étaient donc plus modérés dans l'évolution de la foi à propos du Messie. Dans le Grand Sionisme de 1807 Napoléon avait été honoré et décoré des titres réservés exclusivement au Messie, même si le parti talmudiste était encore assez fort pour contrebalancer. Ce fut seulement à partir de 1848 que toute "répression" de la part de la Synagogue talmudique devint inefficace même en France. En effet durant le règne de Louis-Philippe le rationalisme allemand avait exercé une influence notable sur le Judaïsme français. En 1846, durant l'intronisation du grand rabbin de Paris, le colonel Cerf-Beer, dans un discours de circonstance lui fit comprendre qu'il était désormais temps de commencer avec les réformes ("l'aggiornamento") également en Allemagne: le parti talmudiste n'eut plus la force de réagir comme par le passé. Désormais même le monde juif français affirmait que "La Révolution était le vrai Messie pour les opprimés" ([12]).

"La Jérusalem nouvelle serait la Jérusalem de l'argent avec un banquier pour Messie, la cote des fonds publics au lieu du Sefer Thora, la Bourse au lieu du Temple" ([13]). Presque tous les pays de l'Europe occidentale et des USA dans lesquels les juifs connurent l'émancipation civile, accueillirent ces idées sur le Messie impersonnel, avec l'abandon consécutif du dogme du Messie personnel et du retour à Jérusalem.

BREVE HISTOIRE DU MOUVEMENT SIONISTE

Le Canal de Suez et la Grande-Bretagne. Le projet d'ouvrir le canal de Suez suscita, vers la moitié du XIXème, un vif intérêt en Europe, parce que la Méditerranée aurait regagné une notable importance. C'est surtout la France, l'Empire habsbourgeois et l'Italie qui étaient intéressés au projet.

L'Angleterre au contraire aurait été lésée. Celui qui assuma la charge économique des travaux fut, en très grande partie, le pacha d'Egypte Saïd, mais les finances égyptiennes furent bouleversées par l'énorme quantité des débours. En 1863 lui succéda son neveu Ismaïl, à qui «…vinrent en *aide* les banques juives Oppeneim et Rothschild, lesquelles, ayant bloqué tout accès au crédit, étreignirent en fin de compte le souverain dans un embrassement mortel… Le contrôle conjoint anglo-français est imposé aux Egyptiens sur leurs finances; c'est l'antichambre de l'occupation coloniale… La banqueroute égyptienne et les difficultés politiques qu'elle génère coïncident avec le réveil de l'intérêt britannique pour le canal» ([14]). La Grande-Bretagne commença ainsi à changer de politique dans ses rapports avec l'Empire Ottoman, et après l'avoir défendu jalousement, du point de vue antirusse et antifrançais, décida de ne pas s'opposer à son déclin. En 1878 elle occupe Chypre et prit possession des douanes turques. La situation au fil des ans dégénère en violents désordres et les anglais décident d'intervenir *manu militari*, c'est pourquoi le 10 juillet 1882 les navires anglais ouvrirent le feu sur Alexandrie d'Egypte. Avec la grande guerre (1914-1918) l'Angleterre saisit l'occasion pour assener le coup de grâce à l'Empire Ottoman, en prenant le contrôle de la péninsule *arabe* et de la Syrie, s'assurant ainsi la clé d'accès de la Méditerranée vers la Mésopotamie et le Golfe Persique. La Palestine aurait mis en sécurité les communications avec l'Inde au moyen du Canal de Suez. Le 18 décembre 1814 la Grande-Bretagne occupe l'entier trajet du canal. Les Anglais, pour être plus assurés d'avoir vaincu définitivement l'Empire Ottoman, menèrent une politique apte à détériorer les rapports entre les Turcs et les populations de l'ex-Empire Ottoman, «excitèrent à la révolte contre Constantinople les populations arabes auxquelles ils promirent, la guerre terminée, la séparation de l'Empire et la pleine indépendance politique» ([15]). Ils contactèrent en outre le cheikh de la Mecque, Hussein, descendant de la fille de Mahomet Fatima et pour cette raison chargé d'un grand prestige spirituel dans le monde islamique. «Comme contrepartie pour la rébellion aux Turcs, les Anglais garantirent à Hussein leur appui à l'ambitieux projet de donner vie à un grand Etat Arabe» ([16]). Ainsi se rompit la solidarité du front musulman. Après trois ans de lutte la partie contre les Turcs est vaincue par les *Arabes*. Les Anglais occupent Jérusalem et Hussein Damas. Le 11 novembre 1918 un communiqué anglo-français rassure les *Arabes* en leur promettant après la longue oppression turque, l'installation de gouvernements et d'administrations arabes. Cependant les *Arabes* durent changer d'avis et constater que la Grande-Bretagne n'avait absolument pas en vue la libération des peuples *Arabes* par l'oppresseur turc, mais plutôt désirait imposer sa propre volonté aux pays du Moyen-Orient. C'est surtout l'Angleterre et la France qui tirèrent avantage de la dissolution de l'Empire Ottoman; le traité de Sèvres (10 août 1920) signe la fin définitive de l'Empire Ottoman, la ratification anglaise de Chypre et des pouvoirs sur le Canal de Suez. Les Turcs éliminés, le destin de l'*Arabie* passe aux mains anglo-françaises. Les *Arabes* ne voulurent pas renoncer à l'indépendance, mais le 24 juillet 1920 les Syriens sont écrasés par les Français et Damas est occupée. «La Palestine… est privée de la liberté et du droit même à la vie: non seulement l'indépendance lui sera déniée, mais elle sortira des mains anglaises transformée en une entité ethnique et culturelle absolument méconnaissable» ([17]).

Réunion de militants du Bétar en uniforme à Lyck (Empire allemand) en 1935. Sur le mur, au fond, on aperçoit un portrait de Zeev Jabotinsky

Pendant ce temps la naissance du Sionisme, loin de résoudre l'éternelle question juive, la compliquera, en la transportant, dans une optique conflictuelle, dans les pays *arabes*, allumera une nouvelle haine entre Islam et Judaïsme, qui d'abord, théologiquement, n'existait pas et qui s'affirme par des motifs nationalistes et d'indépendance territoriales. Le Judaïsme international mobilise

ses propres coreligionnaires anglais pour obtenir l'intervention dans la première guerre mondiale des USA. La Grande-Bretagne concéda aux chefs sionistes qui s'étaient engagés a faire entrer en guerre l'Amérique, des privilèges exceptionnels. «Les accords prévoient pour le Sionisme, le don d'un *National Home*, en Palestine, base de départ du futur Etat hébreu» ([18]). Le 2 novembre 1917 le ministre des Affaires Etrangères britannique Lord Balfour adressa au président de la fédération sioniste britannique Lord Rothschild une lettre qui affirme: «Sa Majesté voit avec bienveillance l'institution en Palestine d'un *National Home* pour le peuple juif». Ce *foyer juif* est un mot polisémantique, derrière lequel se cache le concept d'ETAT JUIF. Ce projet coûtera cher surtout aux palestiniens, même si l'implantation juive ne dormira jamais sur ses deux oreilles dans ce qui se révélera en Orient, comme cela l'avait déjà été en Occident, une aventure privée de certitude depuis le jour où les chefs du peuple dirent "*Sanguis eius super nos et super filios nostros*", assumant une terrible responsabilité pour les fils d'Israël tant qu'ils ne se convertiront pas et ne rentreront pas dans l'Eglise de Dieu.

La Palestine: un pays isolé. «Rompre l'unité de la Grande Syrie et dégager d'elle la Palestine est le premier pas pour assurer le succès du projet sioniste… c'est une politique qui engendre chez les palestiniens une grande désorientation. Ils se trouvent tout à coup dans un pays occupé militairement et coupé à l'extérieur de toute liaison administrative et politique antérieure. La nouvelle entité territoriale qui avait toujours fait partie des organisations étatiques plus vastes et n'avait jamais manifesté d'aspirations autonomistes, est créée, depuis le début, avec l'objectif de la dégradation ethnique. La population arabe d'origine est destinée à être submergée et remplacée» ([19]).

La réaction arabe contre l'immigration et l'occupation juive (que les Anglais eux-mêmes autorisaient) offrira à l'Empire britannique de vastes possibilités d'ingérence. Derrière l'alibi du maintien de la paix, l'Angleterre aurait pu cacher facilement sa volonté de présence militaire en Palestine *sine die*. Seul le processus de décolonisation commencé à la fin de la seconde guerre mondiale poussera les Anglais à laisser la Palestine. Alors au colonialisme anglais succédera le colonialisme sioniste.

Le *"Livre Blanc"*. Le 17 mai 1939 l'Angleterre annonça sa volonté d'abandonner l'idée de la disparition de la Palestine et le *Foreign Office* avec un *Livre Blanc*, s'engagera à accorder aux Palestiniens l'indépendance; la passation effective des pouvoirs, toutefois, n'adviendrait que dix ans après. Les *Arabes* pensaient entrevoir la fin de leurs souffrances, mais la proposition anglaise est conditionnée par l'issue de la seconde guerre mondiale. En effet le *Livre Blanc* suit de quelques jours les garanties antigermaniques laissées par l'Angleterre à la Pologne, à la Grèce et à la Roumanie, c'est pourquoi il représente seulement une diversion ou un acte expédient pour s'accaparer, dans un moment aussi difficile, la sympathie et la neutralité du monde arabe, dont la position est d'une extrême importance stratégique. L'Angleterre en substance avec le *Livre Blanc* a voulu seulement tergiverser et congeler la question palestinienne et renvoyer toute décision à la fin du conflit. Les Juifs de Palestine se voient accorder ainsi une trêve providentielle de plusieurs années, une prorogation à l'éventuelle expulsion et peuvent continuer à accueillir de nouveaux immigrés. En mai 1942 à New York, à l'Hôtel Biltmore, se réunit une conférence sioniste qui réclama la constitution de l'Etat hébreu et prétexta l'annulation de toute limite à l'immigration, et réclama enfin de confier la supervision sur l'immigration à la *Jewish Agency*. «En Palestine pendant ce temps, l'*Haganah*, l'organisation militaire officielle des sionistes qui de 1929 à 1939 s'était armée avec la connivence de la puissance mandataire (la Grande-Bretagne), …renforça ses unités et se prépara à la lutte contre les Anglais pour le cas où ceux-ci insistent à mettre en pratique ce *Livre Blanc* de 1939 par lequel ils avaient promis aux Palestiniens l'indépendance. L'*Irgun*… et la *Bande Stern*… déchaînèrent… une campagne terroriste qui se proposa de plier définitivement les Anglais au vouloir du Sionisme. La première victime illustre de la *Bande Stern* est le ministre britannique pour le Moyen-Orient, Lord Moyne, qui fut assassiné… en novembre 1944» ([20]). Avec la fin de la seconde guerre mondiale nous assistons à la coïncidence *de facto* des aspirations du Sionisme avec celles des deux superpuissances, (USA et URSS). Russes et Américains ont compris qu'un Etat hébreu en Palestine est un élément valable déstabilisant dans une des

zones géopolitiques les plus importantes du monde, qui leur permettra d'intervenir dans les affaires intérieures de tous les pays du Moyen-Orient et d'y amorcer un grave conflit entre l'Europe et le monde arabe. La tâche de l'occupant britannique est désormais accomplie, à elle succédèrent sionistes, USA et URSS. Le 29 novembre 1947 l'Assemblée Générale de l'ONU, par la résolution 181, approuve le plan qui prévoit la partition de la Palestine en deux Etats: un Etat arabe et un Etat juif. «La décision est prise au siège et par des sujets trompés. L'ONU, qui ne possède aucun droit de souveraineté sur la Palestine, ne peut s'arroger la compétence d'en disposer; elle ne peut la diviser…» ([21]). Le 14 mai 1948 le Conseil National Juif proclama l'Etat d'Israël, en mettant le monde devant le fait accompli. «La logique de Yalta vainquit donc aussi en Palestine. Amérique et Russie ont réservé au pays le même traitement inique déjà arrivé à l'Europe» ([22]). Alors que USA et URSS derrière l'écran de la guerre froide collaborent en secret à la partition de l'Europe et du Moyen-Orient, la presse philojuive présente Israël comme le bastion contre le communisme – alors qu'en réalité c'était un état laïque et socialiste né avec le consentement soviétique - mais en taisant que le communisme était hors la loi dans tous les pays *arabes*, et en créant le consensus de la pensée modérée et libérale-conservatrice. Avec la guerre de 1967 toute la Palestine appartient à Israël, y compris Jérusalem, qui d'après la résolution 181 aurait dû être placée sous administration internationale ([23]). Les Juifs ne respectent pas la décision de l'ONU, dont les résolutions imposèrent le retrait de l'armée israélienne et qui restent cependant lettre morte. Le 10 novembre 1975 l'ONU, pour ne pas perdre la face, est contrainte d'approuver une résolution qui assimile Sionisme et racisme, mais Israël ne s'arrête pas, confiante dans l'indécision de l'ONU, qui à quelques temps de là supprime la résolution.

Mais la victoire du Sionisme manque son objectif principal, qui est celui de donner vie à un Etat national pacifié et uni même ethniquement, comme l'a aussi révélé le journaliste juif Paolo Guzzanti dans un récent article sur *La Stampa* de Turin: «Ces jeunes [de Tel-Aviv] aussi… euro-américains, aussi laïques…, n'ont pas du tout l'air de cultiver le patriotisme nostalgique de leurs pères et de leurs aïeux… Cette ville est en train de perdre la mémoire… Tel-Aviv construit toujours plus dans ses murs comme une minuscule symbolique New York… la ville entière pullule de lieux pour gays, pour lesbiennes, pour transsexuels… Les passions déchaînées de l'adolescence de nombreux jeunes de Tel-Aviv pour Che Guevara de Hamas sont légendaires… Passions en général vécues par de jeunes Palestiniens avec un esprit prédateur à sens unique: on a pas d'échos des malheureux écarts des jeunes Palestiniennes pour les jeunes soldats israéliens et les mariages dans les deux sens suivent la même loi: mari palestinien et femme israélienne, oui. Mari israélien et femme palestinienne, non. (…)Un homme qui a combattu toute les guerres me dit: "La paix n'est pas la fin du cauchemar… Les ennemis qui un temps étaient incapables de combattre contre ceux d'entre nous qu'ils pouvaient battre en un instant AUJOURD'HUI SONT BRAVES COMME ET MEME PLUS QUE NOS SOLDATS; ils savent pourquoi ils combattent, sont bien armés et entraînés. Par nous le patriotisme cède le pas au sens de la faute. Les *Arabes* nous haïssent, mais parlent parfaitement l'hébreu. Nous ne parlons pas un mot d'arabe et voudrions être aimés par eux» ([24]).

LE SIONISME: NAISSANCE ET DÉVELOPPEMENT DU MOUVEMENT SIONISTE

a) Le premier Congrès de Bâle (août 1897)

Les origines du Sionisme actuel sont recherchées dans l'ouvrage du journaliste viennois Theodor Herzl qui, avec le parisien Max Nordan, organisa trois congrès à Bâle. Dans le premier fut défini le programme du Sionisme, c'est-à-dire "créer au peuple juif un domicile garanti par le droit publique en Palestine". Les réactions furent très fortes et vives, presque "une levée en masse du rabbinat contre un pareil projet" ([25]), au point que l'on parle de DIVORCE ENTRE SYNAGOGUE ET SIONISME. "La première, satisfaite de l'émancipation, ne veut plus être autre chose qu'une religion. Le second, réveillé par l'explosion mystérieuse de l'antisémitisme, proclame hautement: Nous sommes un peuple, et nous voulons reconstituer notre nationalité… La première n'a plus la foi intégrale de Moïse et des prophètes. LE SIONISME NE CONSIDERE LES JUIFS QUE COMME UN PEUPLE, AU LIEU

DE RECONNAITRE QU'IL EST LE PEUPLE, LE PEUPLE DE DIEU" ([26]).

En effet c'est "uniquement dans un BUT POLITIQUE ET SANS SE RATTACHER AU PASSE RELIGIEUX D'ISRAEL que le Sionisme voudrait rentrer en possession de Jérusalem et y ressusciter la nationalité juive" ([27]).

D'autre part le rabbinat occidental, même en ayant pour la plupart abandonné l'espérance d'un Messie personnel, refuse de s'associer au Sionisme et de s'acheminer vers Jérusalem. C'est le cœur du problème sioniste et le principe de sa solution à la lumière de la foi chrétienne, comme nous le verrons ensuite.

Le grand rabbin de France Zadoc-Fahn explique admirablement que "Le Sionisme… remonte à la destruction du Temple de Jérusalem par Titus …Mais il y a une énorme différence entre le Sionisme actuel et celui d'il y a dix-huit siècles. POUR LES FIDELES DES TEMPS ANTIQUES C'ETAIT LE MESSIE ENVOYE PAR DIEU… QUI DEVAIT MIRACULEUSEMENT RECONSTRUIRE SION… PERSONNE N'AURAIT JAMAIS NI MEME LOINTAINEMENT PENSE A ARRIVER A CE BUT AU MOYEN DES VOIES NATURELLES. Cet esprit ne pouvait pas résister à l'influence de la Révolution française… L'idée messianique se transforma… Le Messie devint le symbole du progrès, de la fraternité humaine, enfin réalisée par le triomphe des grandes vérités morales et religieuses que le Judaïsme a répandues partout" ([28]).

Si le rabbinat occidental, désormais bien intégré en Europe, refusait aussi le PSEUDO SIONISME LAIC de Herzl, il y avait encore une frange juive qui attendait un Messie fils de David, mais "ne saurait accepter l'idée d'un retour à Jérusalem, tant que ce Messie n'aurait point paru" ([29]). RETABLIR UN ETAT D'ISRAEL AVEC DES MOYENS HUMAINS - comme il est arrivé - N'ETAIT PAS ACCEPTABLE POUR LES JUIFS TALMUDISTES. Les *Archives Israélites* écrivaient à ce propos: "Si par Sionisme on entend ceux qui poursuivent actuellement avant le temps promis… la reconstruction de la nationalité juive… nous pouvons affirmer que les sionistes de cette espèce… sont *rari nantes in gurgite vasto*" ([30]). Et encore: "Reconstruire le Royaume de Juda? …Nous juifs orthodoxes, fidèles à l'idée messianique, croyons à la venue du Messie… fondateur d'un empire universel. Mais quel rapport y-a-t-il entre cet idéal religieux et le projet du docteur Herzl et de ses amis?" ([31]).

b) Le second Congrès de Bâle (août 1898)

Durant le second Congrès apparut encore plus clairement le nœud du problème et la contradiction immanente avec le Sionisme moderne, pour lequel le Judaïsme doit être une nation et non une religion, alors que pour le rabbinat il était une religion plutôt qu'une nation. C'est pourquoi le rabbinat occidental émancipé, bien que *libéral* ne voulait pas avoir de rapports avec le Sionisme, puisque ce dernier était seulement un nationalisme rationaliste laïciste et naturaliste qui n'avait aucune racine dans son passé religieux: "Nous ne nous imaginons pas facilement un état hébreu laïc, dont la Thora ne soit pas la carte nécessaire… ne réussit pas à comprendre l'existence d'une société israélite qui n'ait pas la foi pour son fondement. Ce nationalisme purement rationaliste serait la négation de l'histoire et des prophéties bibliques!" ([32]).

En résumé, le second Congrès marque l'abandon de Jérusalem de la part des rabbins et l'abandon de la religion, et donc du passé d'Israël, de la part du Sionisme.

c) Le troisième Congrès de Bâle (août 1899)

L'hostilité du rabbinat explosa pour la troisième fois et la majeure partie des Juifs d'Occident se montra fermement opposée aux projets des sionistes. Cependant les Juifs orientaux, pas encore émancipés civilement et donc non assimilés, restent fidèles, pour la majeure partie, à l'idée du Messie personnel et du retour miraculeux à Jérusalem ([33]).

LA PERIODE DE RESIGNATION CONFIANTE SUBSISTE TOUJOURS DANS LE JUDAISME ORIENTAL

Des milliers et des milliers de Juifs d'Autriche, de Roumanie, de Pologne, de Russie, d'Asie et d'Afrique restent fidèles au Talmudisme, c'est-à-dire restent étrangers à l'influence du philosophisme, des idées modernes et n'ont pas connu la révolution émancipatrice; c'est pourquoi ils gardent une foi aveugle en un Messie belliqueux et conquérant qui les ramènera à Jérusalem. Ils sont plus nombreux que les Juifs occidentaux. "Sur sept à huit millions de Juifs, qui existent, en effet, aujourd'hui

[1901] comme à l'époque de Jésus-Christ, le plus grand nombre réside en dehors des Etats occidentaux de l'Europe" ([34]). L'appel adressé aux étudiants juifs de l'université de Prague par le Conseil élu du Corps des étudiants de la nation juive est significatif: "Compagnons Israélites, …les Juifs ne sont ni allemands, ni slaves, ils sont UN PEUPLE A PART. Les Juifs ont été et restent un peuple autonome par unité de race, d'histoire, de sentiments! Assez d'humiliations! Juif, ne sois pas un esclave!" ([35]).

LE SIONISME ET LE B'NAI B'RITH

Si le but du présent article est d'affronter le discours sur le Sionisme à la lumière des prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament qui lui est inhérente, il faut cependant faire une référence constante au processus historique de la réalisation du Sionisme en Palestine de la fin du XIXème siècle à nos jours, en renvoyant le lecteur pour les thèmes plus spécifiques à la bibliographie indiquée à la fin.

Emmanuel Ratier a présenté récemment une étude très intéressante et riche de documents inédits sur le B'naï B'rith ([36]), dans laquelle se trouve un chapitre entier consacré au Sionisme, dont la documentation servira maintenant pour analyser quelle influence la puissante loge des "Fils de l'Alliance" aurait eue dans la naissance de l'Etat d'Israël.

Depuis son origine le B'naï B'rith est d'inspiration sioniste, dès lors que deux représentants du B'naï B'rith roumain participèrent en 1898 au second congrès sioniste de Bâle. Toutefois les loges américaines, à la différence des loges européennes, toutes philosionistes, campaient sur des positions beaucoup plus modérées; mais l'évolution vers une attitude favorable au Sionisme fut rapide et déjà en 1917 le journal officiel du B'naï B'rith américain affirmait que la déclaration de Balfour était «un événement aussi important que l'édit de Cyrus» ([37]). Aussi les loges londoniennes exercèrent-elles une influence capitale sur le développement du Sionisme, comme en témoigne aussi Paul Goodman dans l'histoire de la première loge du B'naï B'rith d'Angleterre: «En Palestine… le B'naï B'rith a eu un ROLE UNIQUE, avant que le Sionisme n'en fît la base du Foyer national juif, ce fut à la Loge *Yerushalaim* et dans d'autres loges que, pour la première fois, se rencontrèrent séfarades et ashkénazes…» ([38]). Le district d'Allemagne, initialement hostile au Sionisme se rapprocha aussi ensuite des positions londoniennes philosionistes. En 1897 dans une déclaration du 27 juin, le Comité général du B'naï B'rith allemand, se déclara totalement opposé au Sionisme, mais par la suite dans une seconde résolution du Comité général du 22 mai 1921 se rallia à des positions absolument favorables à la création d'un Etat hébreu en Palestine.

Le B'naï B'rith en Palestine

«L'histoire du B'naï B'rith se confond avec celle de *Eretz Israel*» ([39]). Depuis des centaines d'années le Judaïsme d'Orient vivait dans un état presque léthargique sous le régime ottoman: «ce qui fut le plus utile [à son renouveau] ce fut la pénétration du B'naï B'rith dans les communautés, au moyen des loges, en particulier la loge *Yerushalaim*» ([40]).

En 1865, vingt-trois ans avant la naissance du Mouvement sioniste de Herzl, le B'naï B'rith organisa une grande campagne d'aide aux victimes juives du choléra en Palestine et depuis lors n'a jamais cessé de financer des initiatives privées en Israël. Dès que les circonstances politiques le permirent, l'ordre s'implanta au Moyen-Orient; deux loges furent créées en Egypte en 1887 et l'année suivante fut fondée la première loge de Palestine, dont le premier secrétaire fut Elieser Ben-Yehouda, le père de l'hébreu moderne, alors considéré comme une langue morte, dans laquelle il traduisit la constitution et le rituel secret du B'naï B'rith. «Les linguistes reconnaissent d'ailleurs aujourd'hui que c'est grâce aux Loges du B'naï B'rith que l'hébreu est aujourd'hui la langue officielle d'Israël» ([41]).

En avril 1925 l'Ordre inaugura la première Université hébraïque.

La grande Loge de Palestine

Le B'naï B'rith avait toujours craint que la création d'un district de Palestine alerte le régime turc, c'est pourquoi le siège du district d'Orient avait été placé à Constantinople. Le mandat anglais et la déclaration Balfour autorisèrent la création du XIVème district dont le premier grand Président fut David Yellin. En 1948 le B'naï B'rith comptait en Israël quarante-huit loges, en 1968 cent-trente-huit, alors qu'aujourd'hui leur nombre dépasse les deux cent.

Durant le régime turc, entre 1873 et 1917, six loges maçonniques avaient déjà été fondées en Palestine... dont la première, dé-

nommée *Loge du roi Salomon*, à Jérusalem en mai 1873; durant le mandat britannique (1921-1947) la Maçonnerie connut un très rapide développement.

La loge anglaise du B'naï B'rith et la Palestine

Le premier président du B'naï B'rith Herbert Bentwich avait été l'un des premiers à partager les thèses de Theodor Herzl sur le Sionisme et en 1897 avait organisé un pèlerinage des Juifs en Palestine par l'intermédiaire de l'Ordre des anciens Maccabées, au nom duquel il y avait acquis un terrain, à Gezer, donnant en outre à la *First Lodge* une orientation typiquement sioniste.

Au début de la première guerre mondiale fut créé un Comité juif d'urgence, composé exclusivement de membres du B'naï B'rith, dans le but de faire pression sur les futurs négociateurs de paix, pour obtenir dans l'après-guerre un *Foyer* national juif en Palestine ([42]).

Henry Monsky

En Amérique l'Ordre fut le principal lieu de rencontre et de fusion entre les Juifs d'origine allemande (bourgeois et réformistes) et les Juifs provenant de l'Europe de l'Est (plus pauvres, orthodoxes et philosocialistes), qui s'opposaient à l'idée de fusion des Juifs avec le peuple américain. L'accès au pouvoir d'Hitler en 1933 relança l'intérêt pour le *Foyer* national juif en Palestine. «Le vieil antisioniste est devenu - écrit Alfred Cohen, président du B'naï B'rith américain - tout au plus un non-sioniste. Il regarde sans hostilité l'opération Palestine… Mais il fait toujours front au Sionisme politique qui ne paraît pas pour le moment être une cause pour laquelle on peut s'enflammer. Les brûlantes discussions entre sionistes et oposants se sont refroidies» ([43]).

Henry Monsky, élu président du B'naï B'rith en 1938, profita de la seconde guerre mondiale pour relancer l'*Eretz Israel* et dès 1941 resta en contact étroit avec les principaux dirigeants sionistes. Le B'naï B'rith en 1942 approuva le programme de Baltimore.

Le 29 août 1943 se tint une réunion historique de l'Hébraïsme américain, voulue par Monsky, à laquelle étaient présents soixante-quatre organisations nationales juives, avec cinq cent quatre délégués - dont au moins deux cents frères du B'naï B'rith - représentant un million et demi de Juifs. La réunion fut cependant boycottée par deux des principales organisations juives antisionistes, le Comité juif américain et le Comité du travail juif.

Truman et Staline près du berceau du nouveau-né qu'est l'Etat d'Israël

Monsky fut corapporteur de la résolution en faveur du programme de Baltimore, approuvée presqu'à l'unanimité (408 votes contre 3), et devint le président de la nouvelle structure juive unitaire, la Conférence juive américaine, qui prit fin en 1949, mais qui fut remise sur pied en 1955 par un organisme plus modeste, la Conférence des présidents des grandes organisations juives, suite à la reconnaissance de l'Etat d'Israël. Samuel Happerin a écrit: «Même en ayant jamais officiellement fait sienne l'idéologie sioniste… les actions effectives du B'naï B'rith ont compensé toutes les hésitations. Pour évaluer l'accroissement du pouvoir du Sionisme américain… il faut tenir compte de manière prééminente de la direction, du nombre des membres et de l'assistance financière du B'naï B'rith» ([44]). Le B'naï B'rith n'avait en effet pas pris officiellement position en faveur du Sionisme jusqu'en 1947, voulant éviter toute division au sein du Judaïsme américain à l'intérieur duquel demeurait une minorité antisioniste.

LE B'NAI B'RITH FAIT RECONNAITRE ISRAEL

C'est le *"B'naï B'rith"* qui a provoqué la reconnaissance (*de facto*) de l'Etat d'Israël par le président américain Harry Truman, qui était hostile à une reconnaissance rapide d'Israël, et qui à cause de son "retardisme" était accusé par les dirigeants sionistes

d'être un traître. Aucun des *leaders* sionistes n'était reçu, en l'occurrence, à la Maison Blanche. Tous, sauf Frank Goldman, président du "*B'naï B'rith*", qui ne réussit toutefois pas à convaincre le Président. Alors Goldman téléphona à l'avocat Granoff, conseiller de Jacobson, ami personnel du président Truman. Jacobson, un "*B'naï B'rith*", bien que n'étant pas sioniste, écrivit cependant un télégramme à son ami Truman, lui demandant de recevoir Weizmann (président du Congrès Sioniste mondial). Le télégramme resta sans réponse, alors Jacobson demanda un rendez-vous personnel à la Maison Blanche. Truman l'avisa qu'il aurait été heureux de le revoir, à condition qu'il ne lui parlât pas de la Palestine. Jacobson promit et partit. Arrivé à la Maison Blanche, ainsi que l'écrit Truman lui-même dans ses "*Mémoires*": «De grandes larmes coulaient de ses yeux... alors il dit: "Eddie, tu es un malheureux, tu m'avais promis de ne pas parler de ce qui arrive au Moyen-Orient". Jacobson me répondit: "Monsieur le Président, je n'ai pas dit un seul mot, mais toutes les fois que je pense aux Juifs sans patrie (...) je me mets à pleurer" (…) Alors je lui dis: "Eddie, ça suffit". Et parlons d'autre chose, mais de temps en temps une grosse larme coulait de ses yeux (...) Puis il s'en alla» ([13]).

Eh bien, peu de temps après, Truman reçut Weizmann en secret et changea radicalement d'opinion, en décidant de reconnaître immédiatement l'Etat d'Israël. Ainsi le 15 mai 1948 Truman demanda au représentant des Etats-Unis de reconnaître *de facto* le nouvel Etat. Et quand le Président signa les documents de reconnaissance officielle d'Israël, le 13 janvier 1949, les seuls observateurs n'appartenant pas au gouvernement des Etats-Unis étaient trois dirigeants du "*B'naï B'rith*": Eddie Jacobson, Maurice Bisyger et Frank Goldman.

C'est en outre au B'naï B'rith que revient le changement de la politique américaine concernant la question palestinienne: en effet si dans les années cinquante elle avait été globalement favorable aux *Arabes*, elle changea rapidement suite aux continuelles pressions de l'Ordre sur le gouvernement américain pour obtenir d'énormes secours économiques et de guerre en faveur de l'Etat d'Israël.

Avec la "guerre des six jours" on assiste enfin à la sionisation définitive *de facto* et *de jure* du B'naï B'rith et de l'A.D.L.: «Cette victoire miracle va permettre une identification desJuifs à Israël, tout à fait différente de celle qui existait déjà à l'origine du nouvel Etat. C'est à ce moment que l'A.D.L. et le B'naï B'rith font une véritable pierre de touche l'assertion selon laquelle l'antisionisme équivaut à l'antisémitisme» ([45]).

LE LAICISME SIONISTE

L'idée sioniste de Theodor Herzl est absolument laïque et «s'inspirant du principe de la séparation entre le pouvoir religieux et le pouvoir politique» ([46]), comme en témoignent ses paroles: «Nous ne permettrons absolument pas… que les velléités théoriques de certains de nos rabbins prennent pied: nous saurons bien les tenir fermés dans leurs temples… Dans l'Etat ils n'ont pas à intervenir» ([47]).

«De leur côté les groupes religieux attaquaient le mouvement [sioniste] en se basant sur la tradition qui réunissait le retour des Juifs en Israël avec l'avènement de l'ère messianique» ([48]).

Mais l'idée sioniste était très forte, au point de frôler chez de nombreux fondateurs d'Israël l'indifférence à l'égard du génocide, comme le dénonce l'historien israélien Tom Segev dans son livre *Le septième million* ([49]), et comme l'écrit Barbara Spinelli sur *La Stampa*: «Les sionistes qui vivaient en Palestine, mais aussi les Juifs américains s'occupaient en ce temps-là seulement de l'Etat indépendant, et sauver les Juifs d'Europe était pour eux secondaire» ([50]). De même Fiamma Nirestein quelques jours avant avait rappelé, sur le même quotidien, que Ben Gourion avait fait couler un navire chargé de jeunes militants de l'*Irgum*, parce qu'ils étaient un obstacle à la reconnaissance de l'Etat d'Israël.

Vaine avait été aussi l'espérance de Theodor Herzl d'obtenir une reconnaissance de la part du Saint-Siège, nonobstant la rencontre avec Saint Pie X le 25 janvier 1904, précédée par celle avec le cardinal Merry Del Val le 22. «Le Saint-Siège n'entendait favoriser ni le mouvement sioniste ni l'implantation juive à Jérusalem… Selon le Pontife la situation aurait pu changer seulement avec une conversion en masse des Juifs» ([51]).

LA CONQUETE DE LA TERRE SAINTE

"Ce plan - écrit Lémann - semble devoir être adopté par les promoteurs …du

Sionisme... C'est ainsi que l'infiltration lente et dissimulée préparerait à coup sûr les éléments constitutifs du rétablissement de l'Etat juif en Palestine, jusqu'au jour où un événement heureux et soudain [la seconde guerre mondiale, n.d.r.], permettrait au Sionisme, soit par une tentative hardie, soit par une diplomatie habile, de mettre définitivement la main sur le sol convoité de toute la Judée" ([52]).

Avec la dissolution de l'Empire ottoman (durant la première guerre mondiale) le monde catholique commença à espérer que la Palestine retournerait aux mains chrétiennes: «Les cloches de toute la ville de Rome sonnèrent pour saluer l'entrée des troupes britanniques, le 9 décembre 1917, à Jérusalem et la libération de la ville de la domination musulmane» ([53]). Et Pasquale Baldi, l'un des chercheurs les plus connus de la question des Lieux Saints, écrivait ceci: «Aujourd'hui par un prodigieux concours de circonstances, que nous considérons providentiel, l'Italie, la France, l'Angleterre, trois nations qui eurent une si grande part dans les guerres saintes, tiennent Jérusalem sous leur domination. Aujourd'hui avec raison donc les catholiques du monde entier peuvent s'attendre que sonne finalement l'heure de la justice; …que pour les Sanctuaires de la Palestine se renouvellent les splendeurs de l'ère constantinienne, les splendeurs du premier siècle des croisades!» ([54]).

Ce qui frappa le plus l'attention de l'opinion publique européenne relativement à la question des Lieux Saints fut leur libération de la domination musulmane et ensuite les controverses des différentes confessions chrétiennes à propos de leur possession. Le Saint-Siège agit diplomatiquement en vue de ces deux objectifs principaux, situer la Palestine dans la sphère de contrôle des puissances catholiques, et remédier aux usurpations accomplies par les Grecs orthodoxes en 1757 ([55]). Quand les Etats de l'Entente, désormais sur le point de gagner le conflit, manifestèrent une orientation favorable à l'INTERNATIONALISATION de la Terre Sainte, le monde catholique pensa que le premier objectif était presque atteint.

L'idée de confier la Terre Sainte à un gouvernement international n'était pas nouvelle, mais ce fut seulement au cours de la première guerre mondiale que ces propositions prirent un caractère d'actualité. Avec la chute du régime tsariste cessa aussi toute possibilité d'intervention russo-orthodoxe au Moyen-Orient. «Ce qui signifiait que l'internationalisation de la Palestine aurait été *exploitée* par des puissances bien plus attentives à la parole du Pontife qu'à celles du patriarche de Constantinople ou de Moscou» ([56]).

Le Vatican cependant ne pensait pas que la solution de confier le gouvernement de la Terre Sainte à un gouvernement international fût la meilleure; le cardinal Gasparri lui-même fit le point que au Saint-Siège semblait plus correct de parler de «caractère de nationalité… entendant souligner que les Lieux Saints, bien qu'ils soient soumis au gouvernement de plusieurs nations, auraient dû être soustraits au contrôle de cet organisme politique et confiés à des institutions religieuses comme la Custodie de Terre Sainte. Dans ce contexte pourrait trouver l'explication des bruits - mais non confirmés - relatifs a l'éventualité d'un gouvernement pontifical en Palestine. Cependant la conscience de l'impossibilité de traduire en pratique ce projet en avait empêché une élaboration concrète et avait conduit le Saint-Siège à se rabattre sur l'hypothèse d'un régime international» ([57]).

«Après la première guerre mondiale les efforts du Saint-Siège s'étaient dirigés dans le sens de réaliser un projet de réaffirmation du Catholicisme inspiré par la "proposition de procéder à une christianisation non seulement des individus, mais de la société et des Etats à accomplir par tous les moyens" ([58]). La codification canonique de 1917, dominée par l'image de l'Eglise comme *societas juridice perfecta*, et la politique concordataire des années vingt et trente, qui voulait restituer à l'Eglise ces fonctions publiques qui lui avaient été soustraites à l'époque libérale, constituèrent les manifestations saillantes de cette intention, à laquelle était soumise une ecclésiologie qui visait à instaurer visiblement le règne du Christ dans chaque sphère de la vie humaine, y compris la politique» ([59]).

Cependant les espérances du Saint-Siège furent de courte durée, puisqu'entre 1917 et 1918 le cadre politique subit des changements radicaux qui conduisirent à mettre de côté le projet d'internationalisation.

Il y eut donc la fameuse déclaration Balfour, qui engageait la Grande-Bretagne à favoriser la création d'un Foyer national juif en Palestine. «Elle introduisait un élément nouveau et préoccupant pour le Saint-Siège, d'où prit corps la crainte que la Palestine, depuis peu enlevée aux Musulmans, fût sur le point de tomber aux mains des Juifs» ([60]).

Le cardinal Gasparri, en décembre 1917, avait dit au représentant diplomatique de Belgique que «… le danger qui nous épouvantait le plus est la constitution d'un Etat juif en Palestine», ajoutant aussi: «Nous ne verrions aucun mal si les Juifs entraient dans leur pays pour y fonder des colonies agricoles; mais leur concéder le gouvernement des Lieux Saints est inadmissible pour les Chrétiens» ([61]). Le Pape Benoît XV lui-même intervint publiquement et affirma qu'il désapprouvait l'éventualité d'un «projet destiné à enlever au Christianisme la position qu'il y a toujours occupée jusqu'ici, pour y substituer les Juifs» ([62]).

Le Pape craignait surtout que «les Israélites arrivent à se trouver en Palestine dans une position de prépondérance et de statut privilégié» ([63]).

Le Conseil suprême Allié réuni à Sanremo en avril 1920 mit définitivement fin à l'espérance d'une internationalisation de la Palestine en confiant le contrôle à la Grande-Bretagne, justement à ce pays, c'est-à-dire, dont le Saint-Siège se méfiait particulièrement, non seulement du fait du soutien promis à la cause sioniste, mais aussi du fait de l'influence que l'église anglicane aurait pu exercer en Terre Sainte ([64]).

LE SAINT-SIEGE ET LA "THEOLOGIE DU SIONISME"

Le Saint-Siège voyait dans la déclaration Balfour pour la création d'un siège national juif en Palestine la confirmation de la crainte déjà exprimée par Benoît XV, c'est-à-dire que l'on entendait concéder aux Juifs «une position de prépondérance et de statut privilégié» en Palestine. Le cardinal Gasparri de son côté, ajoutait dans une lettre aux craintes purement religieuses exprimées par le Pontife, une nouvelle motivation, la défense des "populations indigènes" et des "nationalités" menacées par les aspirations sionistes ([65]). «C'était la même objection avancée dans ces mêmes mois au gouvernement britannique par la délégation arabe palestinienne» ([66]).

L'Osservatore Romano s'occupa abondamment des problèmes de la Terre Sainte et du Sionisme, en ne sous-évaluant pas l'énorme importance et la portée eschatologique de la question sioniste. «En Europe - écrivait son correspondant de Jérusalem - on regarde trop facilement, avec une superficialité qui irrite, le nouveau phénomène sémitique palestinien avec un air sceptique de compassion. Mais la réalité est seulement celle-ci: les Juifs travaillent avec un sérieux héroïque de projets… L'éventualité d'une barrière de la part des *Arabes* n'a aucune consistance. Leur opposition d'usage n'arrêtera pas même d'un pas l'avancée du Sionisme» ([67]).

De cette observation naissaient deux lignes interprétatives, l'une privilégiait une lecture du point de vue religieux du Sionisme, jugé un point de passage vers "la conversion des Juifs au Christianisme" ([68]); l'autre, au contraire, insistait plutôt sur les dangers qui résultaient de la présence chrétienne en Terre Sainte, par le renforcement du Sionisme.

La *Civiltà Cattolica* se signala pour avoir donné une vision théologique du problème sioniste, en définissant comme *chimérique* le projet poursuivi par le Sionisme: «La réalisation INTEGRALE du Sionisme apparaît matériellement et moralement impossible» ([69]), outre qu'injuste, parce que «…les Sionistes envahissent avec arrogance le pays, qui est la maison des *Arabes*, pour y implanter leur *home*, en expulsant les anciens et pacifiques habitants» ([70]). Le Sionisme en outre, pour les Jésuites de la *Civiltà Cattolica*, se montre incapable d'apporter une réponse convaincante au problème juif: «Le Sionisme n'est pas réalisable, ou du moins ni rapidement, ni facilement, et en tout cas n'apparaît comme une solution ni sûre ni entière à la question juive» ([71]). Surtout il constituait «un mouvement antichrétien et anticatholique» ([72]). Le remède proposé pour ramenerla paix en Palestine ne sera que «le départ des Juifs, ou au moins la cessation de leurs progrès et de leur immigration, en un mot, le total abandon de l'idée d'un Etat juif en Palestine» ([73]).

En 1943 Mgr Tardini, Secrétaire pour les affaires extraordinaires du Saint-Siège, confirma cette vision théologique sur le Sionisme, en affirmant que «…Le Saint-Siège n'a jamais approuvé le projet de faire de la Palestine un *home* juif» ([74]).

La condamnation de l'antisémitisme raciste et biologique exprimée par Pie XI en 1928 «n'impliquait en aucune manière l'adoption d'orientations plus favorables au Sionisme. Elle naissait en effet de la réaction préoccupée du Saint-Siège par l'invasion en Europe de mouvements et doctrines inspirés par les principes d'un racisme et d'un nationalisme exacerbé, mais ne supposait aucune

révision de la conception traditionnelle catholique qui déniait au peuple juif, après la venue du Christ, un quelconque rôle dans l'histoire du salut, sinon celui de témoigner, par ses souffrances, la vérité de la Révélation chrétienne. "Après la mort du Christ, Israël fut licencié du service de la Révélation", dit en 1933 l'archevêque de Munich, le cardinal Faulhaber» ([75]).

En 1938 La *Civiltà Cattolica* confirma d'une manière plus détaillée sa position: «Toute la valeur du Judaïsme était dans sa seule raison d'être la préparation de l'Avènement du Messie... Une fois le Messie venu, en la personne de Jésus-Christ, cesse nécessairement et automatiquement la valeur du Judaïsme tout ensemble, et ce peuple "élu" et cette religion» ([76]).

«Sans une profonde révision de la théologie de l'Hébraïsme... il était impossible que les efforts pour restituer au peuple juif une patrie... en Terre Sainte ne fussent pas considérés comme "un arrogant prétexte contraire au vouloir de Dieu" ([77])» ([78]).

Comme l'avait écrit *L'Osservatore Romano* «...le Sacrifice du Christ, voulu par un peuple qui s'en proclama responsable pour lui et pour ses fils, pour tous les siècles, devant le juge humain comme devant le juge divin, constituait face à l'histoire et à la civilisation mondiale un telle prescription de ce droit sur la terre promise de ne pas avoir besoin d'invoquer vingt siècles maintenant passés à son service pour être ratifié par un quelconque tribunal politique» ([79]). Sur ces bases de nature théologique se fixaient ensuite des raisons précises d'ordre politique, qui confirmaient l'aversion au mouvement sioniste du Saint-Siège, dont l'objectif prioritaire était celui de maintenir aux mains chrétiennes le contrôle de la Palestine tout entière et pour laquelle le mandat britannique apparaissait comme le moindre mal face à la constitution de deux états non chrétiens en Terre Sainte: «de toute façon, si la fin du mandat avait rendu inévitable le choix entre un Etat arabe et un Etat hébreu, de nombreux indices montrent que les préférences du Saint-Siège seraient allées au premier» ([80]).

LE VATICAN ET LA QUESTION PALESTINIENNE

Le Saint-Siège continua à confirmer sa ferme opposition à la constitution d'un *home* juif en Terre Sainte. Dans une lettre au délégué apostolique à Washington le Secrétaire d'Etat du Vatican le 25 mai 1943 soutenait explicitement que «les Catholiques du monde entier... ne pourraient pas ne pas se voir blessés dans leur sentiment religieux au cas où la Palestine serait donnée et confiée, en prépondérance, aux Juifs» ([81]). Mgr Tardini écrivait aussi: «Le Saint-Siège s'est toujours opposé à la domination juive sur la Palestine. Benoît XV s'est employé avec succès pour éviter que la Palestine devienne un Etat juif. En effet du point de vue religieux (le plus important) la Palestine est une terre sacrée, non seulement pour les Juifs, mais plus encore pour tous les Chrétiens et spécialement pour les Catholiques. La donner aux Juifs signifierait offenser tous les Chrétiens et violer leurs droits» ([82]). L'aversion à la constitution d'un *home* juif en Palestine ne signifiait cependant pas que le Saint-Siège fût favorable à une domination arabe sur la Terre Sainte, «même si cette éventualité était considérée comme un moindre mal par rapport à l'hypothèse d'un Etat juif» ([83]). Toute la politique vaticane concernant la Palestine était inspirée par la crainte que soit une domination arabe soit une domination juive se révèlent préjudiciables pour les intérêts catholiques en Terre Sainte ([84]).

Vladimir Jabotinsky

Mais la résolution approuvée par l'Assemblée des Nations Unies le 29 novembre 1947 introduisit un fait nouveau dans le décor du Moyen-Orient: la création d'un Etat juif indépendant, prévu pour octobre 1948. La perspective de la constitution d'un Etat hébreu en Palestine eut un échos profond dans tout le monde chrétien. La proclamation de l'indépendance d'Israël fut accueillie au Vatican avec beaucoup de réserve. *L'Osservatore Romano* affirma que «Le Sionisme n'est pas l'Israël de la Bible

[mais] celui de la déclaration de Balfour, …de l'Etat moderne, de l'Etat philosophiquement et politiquement laïc» ([85]).

LES RAPPORTS ENTRE SIONISME ET NATIONAL-SOCIALISME

En 1922 Vladimir Jabotinsky se retira de l'exécutif de l'Organisation sioniste et fonda en 1924 le Parti Révisionniste. Le Nouveau bloc combattait la politique de l'Exécutif sioniste trop disponible au compromis avec les Anglais et avec les *Arabes* et «dans le domaine social… manifestait une certaine sympathie pour le corporatisme théorisé en Italie par le fascisme» ([86]).

A ce propos Blondet est plus explicite et riche d'informations: «Vladimir Z. Jabotinsky (1880-1940) défendit un Etat armé et raciste et voulait qu'Israël se constituât comme "Etat autoritaire et corporatiste". Il finit par adhérer au fascisme et sympathisa ouvertement avec le Troisième Reich» ([87]).

«Jabotinsky semble avoir subi l'influence d'Ahad Ha'am, grand admirateur - comme Herzl - de Nietzsche, à qui il emprunta l'idée du "surhomme", l'associant à l'idée de NATION SUPERIEURE» ([88]). Il connut ensuite un ex-officier tsariste, mutilé, un certain Joseph Trumpeldor et imagina avec lui l'organisation d'une "légion juive" à l'intérieur de n'importe quelle armée alliée. Précisément Trumpeldor a donné son nom à la principale organisation de jeunesse sioniste révisionniste, le BÉTAR ou B'RITH TRUMPELDOR (Alliance de Trumpeldor). *Bétar* est aussi le nom de la forteresse d'où Bar Kochba conduisit la révolte contre les légions de Rome au deuxième siècle.

Durant le douzième Congrès sioniste de septembre 1921 à Karlovy Vary, Jabotinsky, sans informer les dirigeants sionistes, signa un accord avec Maxime Slavinsky, représentant du *leader* du gouvernement ukrainien en exil, Simon Petlioura (accusé aujourd'hui d'antisémitisme). Cet accord avec un régime qui favorisait les *pogroms*, fut justifié par Jabotinsky avec l'affirmation que si l'Armée Rouge lui avait fait la même proposition, il l'aurait également acceptée ([89]). L'alliance avec l'Ukraine contraignit Jabotinsky à se démettre de l'Exécutif sioniste et de l'Organisation sioniste. En 1923 il publia une série d'articles dans laquelle il visait à entreprendre une sorte de REVISION du Sionisme, en affirmant qu'il s'agissait d'un retour aux thèses d'origine de Herzl. Il soutint ainsi des positions d'un NATIONALISME ENFLAMME, dont l'unique fin était de transférer des millions de Juifs en Israël faisant de cette manière de la Palestine un Etat hébreu de fait. Les *Arabes*, «pour Jabotinsky n'avaient aucun droit sur la Palestine. Ils devaient en être expulsés. Aujourd'hui encore, pour ses continuateurs... "il n'y a pas de territoires occupés en Israël" ([90])» ([91]). Jabotinsky est convaincu que l'état a la primauté sur l'individu, c'est pourquoi il n'est absolument pas nécessaire de se référer à l'éthique biblique mais il faut puiser ses propres forces aux théories du NATIONALISME INTEGRAL; «ce qui le fera passer, aux yeux de nombreux dirigeants juifs, pour un *fasciste juif*» ([92]). Jabotinsky est absolument opposé à la diaspora et POUR EMPECHER L'ASSIMILATION des Juifs, IL SERA MEME PRET A ACCUEILLIR favorablement LES IDEES ANTISEMITES, qui auraient poussé les Juifs à retourner dans leur terre et à retrouver l'identité qu'ils avaient perdue. «Pour Jabotinsky toute assimilation aux *goyim* est non seulement néfaste, mais impossible… "La source du sentiment national se trouve dans le SANG de l'homme… dans son TYPE PHYSICO-RACIAL… Il est inconcevable qu'un Juif… puisse s'adapter à la vision spirituelle d'un Allemand ou d'un Français"» ([93]). En outre il élimine l'idée d'un Dieu transcendant et la remplace par celle de nation, minant à la base le fondement même du Judaïsme orthodoxe. A tout cela il unit une haine viscérale pour le socialo-communisme, alors qu'il voit, en conséquence, la force principale du Sionisme dans le supercapitalisme.

a) Le Bétar ([94])

En 1923 Jabotinsky fonda le bras armé du Révisionnisme sioniste le *Bétar B'rith Trumpeldor*, dont les membres «portent la chemise brune, et seront dénoncés comme fascistes par leurs adversaires» ([95]). De 1934 à 1937 une école navale du *Bétar* fonctionnera en Italie, à Civitavecchia, avec 153 cadets diplômés. Pour Marius Schattner «toute la philosophie du *Bétar* tient dans ce mouvement: de la fosse à la lumière, du ghetto au pays d'Israël. Elle entretient le mythe d'une race spirituelle juive …Sautant par-dessus dix-neuf siècles de diaspora, le *Bétar* annonce le retour du type hébreu antique» ([96]). Le *Bétar* est une organisation rigide, avec un rituel strict et sé-

vère: tout bétarim doit s'employer à consacrer les deux premières années de son établissement en Palestine à l'activité militante à temps complet dans le *Bétar*, lequel se fonde substantiellement sur le mythe de la force, sur la puissance du cérémonial, sur une structure paramilitaire.

Dans les années 1931-32 Jabotinsky vécut à Paris, «où il semble avoir été initié à la Loge *Etoile du Nord* du Grand Orient de France» ([97]). En 1935 il fonda à Vienne, durant un congrès, la *Nouvelle Organisation Sioniste* (N.O.S.), qui inaugurait une politique très discutée avec tous les gouvernements (même antisémites) A CONDITION QU'ILS AIENT L'INTENTION DE REGLER LA QUESTION JUIVE DANS LE SENS SIONISTE, c'est-à-dire en consentant à l'émigration juive en Palestine. Cela n'empêchera pas d'ailleurs Jabotinsky de se prononcer, dans les années de guerre, en faveur de la création d'une armée juive destinée à combattre l'Allemagne hitlérienne.

b) Menahem Begin

Jusqu'à la victoire de Begin en 1977 à la tête du *Likud*, formation politique héritière du *Bétar* de Jabotinsky, la majeure partie des historiens du Sionisme avaient relégué le Révisionnisme dans le ghetto spirituel des fanatiques ou carrément des lunatiques exaltés. Mais en 1977 le "fasciste" Begin accéda au pouvoir en Israël et, dès son premier discours, se référa explicitement aux idées de Jabotinsky, même s'il avait fait partie de l'aile la plus radicale du Révisionnisme, la plus proche du fascisme et associée au *B'ritj Ha Biryonim* (le groupe des bruts), débordant à droite Jabotinsky lui-même!

Après la seconde guerre mondiale Begin comme leader du parti *Hérout* (Liberté) fera travailler au quotidien du parti son ami Abba Ahimert, idéologue extrémiste révisionniste, qui avait écrit: «Oui, NOUS LES REVISIONNISTES NOUS AVONS UNE GRANDE ADMIRATION POUR HITLER. Hitler a sauvé l'Allemagne… ET S'IL ABANDONNE SON ANTISEMITISME, NOUS POURRONS FAIRE UN BOUT DE CHEMIN AVEC LUI» ([98]).

Quand Begin se rendit pour la première fois aux USA en 1948, certains intellectuels juifs, parmi lesquels Einstein, Hannah Arendt et Sydney Hook, écrivirent une lettre ouverte au *New York Times* (4 décembre 1948) dans laquelle ils affirmaient que le parti de Begin était «un parti politique très proche, quant à son organisation, à ses méthodes, à sa philosophie politique et à sa doctrine sociale, des partis nazi et fasciste». Begin ne reniera en rien ses vieilles idées extrémistes: après lui deviendra premier ministre d'Israël son ami (et terroriste) Yitzhak Shamir, pour qui «*Eretz Israel* appartient au seul peuple d'Israël et à lui seul» ([99]).

c) Révisionnisme et nazisme

Au printemps 1936 un couple de juifs, les Tuchler, envoyés par la *Fédération Sioniste d'Allemagne*, et un couple de nazis, les von Mildenstein, envoyés par le N.S.D.A.P. et par la S.S., se retrouvèrent à la gare de Berlin d'où ils prirent le train pour Trieste et s'embarquèrent sur la *Martha Washington* pour la Palestine. Le but du voyage était de faire une enquête la plus complète et la plus documentée possible sur les POSSIBILITES D'IMPLANTATION DES JUIFS ALLEMANDS EN PALESTINE. «Malgré ses déclarations de principe et diverses mesures spécifiques (boycott des Juifs allemands à partir du 1er avril 1933), tous les historiens s'accordent pour admettre qu'Hitler n'eut aucune politique d'ensemble précise sur la question juive jusqu'à la Nuit de cristal du 9-10 novembre 1938. Cela laissa le champ libre au *Bureau des Affaires juives* de la S.S., pour explorer les politiques diverses envisageables. Le voyage du baron von Mildenstein en fut une. A ce moment, Mildenstein était officier supérieur de la S.S. … il s'était intéressé depuis longtemps à la question juive… Fervent sioniste, il passait au sein de la S.S. pour l'un des rares spécialistes du Judaïsme. C'est lui qui vit en premier l'intérêt qu'on pouvait tirer des organisations sionistes, en particulier révisionnistes… Il devait écrire une série de douze longs articles très documentés dans le quotidien berlinois *Der Angriff* de Goebbels, sous le titre *Un nazi voyage en Palestine.* Il y exprimait son admiration pour le Sionisme… et concluait que "le foyer national" juif en Palestine "…indique un moyen de guérir une blessure vieille de plusieurs siècles: la question juive". Une médaille fut frappée, à la demande de Goebbels pour commémorer cette visite. Elle était ornée d'une face de la svastika et de l'autre de l'étoile de David… La S.S. était devenue la composante la plus sioniste du parti nazi» ([100]). Suite à ce voyage le journal de la S.S. *Das schwarze Korps* proclama offi-

ciellement son appui au Sionisme ([101]). Le 26 novembre le même quotidien renouvelait son appui au Sionisme: «La reconnaissance de la communauté juive comme COMMUNAUTÉ RACIALE FONDEE SUR LE SANG et non pas sur la religion conduit le gouvernement allemand à garantir sans réserve l'intégrité raciale de cette communauté» ([102]). Encore, en mai 1935 Heyndrich dans un article distinguait les Juifs en deux catégories démontrant une forte prédilection pour ceux qui «professaient une conception strictement raciale» et Alfred Rosemberg écrivait que «le Sionisme devait être vigoureusement soutenu» ([103]). Avec l'avènement au pouvoir de Hitler le *Bétar* fut la seule organisation à continuer à parader en uniforme dans les rues de Berlin. Le 13 avril 1935 la police de Bavière (fief de Himmler et de Heyndrich) admettait exceptionnellement que les adhérents au *Bétar* puissent endosser leur uniforme. Ceux-ci essayaient ainsi de pousser les Juifs d'Allemagne à CESSER DE S'IDENTIFIER COMME ALLEMANDS et à les séduire par leur nouvelle identité nationale israélienne ([104]). La Gestapo fit tout son possible pour favoriser l'émigration vers la Palestine; en septembre 1939 elle autorisa encore une délégation de sionistes allemands à participer au 21° Congrès sioniste de Genève. Jabotinsky au contraire s'était prononcé pour le boycott de l'Allemagne, alors que Kareski, membre du mouvement révisionniste, poursuivait une politique de collaboration avec l'Allemagne en vue de pouvoir constituer le *Heretz Israel*. En 1942 restait encore en activité en Allemagne un *Kibbutz* à Nevendorf pour exercer de potentiels émigrants vers la Palestine. «Le Mossad… disposa d'un réseau d'une quarantaine de camps et de centres agricoles, où les futurs colons se préparèrent en vue de leur départ en Palestine» ([105]).

d) Un pacte secret entre la bande Stern et le troisième Reich

Les dirigeants juifs du *gang Stern* - incroyable mais vrai - firent aux nazis une proposition d'alliance en 1941 pour lutter contre les Anglais: la chose qui frappe le plus est que l'un d'eux était Yitzhak Shamir, futur premier ministre d'Israël. «Le faible équipage militaire de l'Italie, tant en Libye qu'en Grèce, convainquit Stern que l'Italie n'avait pas les moyens pour conduire à terme sa politique, alors que l'Allemagne en 1940, remportait victoire sur victoire. Ces succès impressionnèrent Stern, qui se lança dans une aventure folle et sans issue: former une alliance avec l'Allemagne hitlérienne. Stern travaille jusqu'en février 1941 (quand il fut tué par les Anglais) à concrétiser cet objectif, se fondant sur une analyse insolite de la situation du Judaïsme. Pour lui l'Angleterre est le vrai ennemi, tandis que l'Allemagne est seulement un OPPRESSEUR qui appartient à la lignée des PERSECUTEURS que le peuple juif a rencontré durant son histoire. Ceci est l'erreur le plus grande de Stern: il voit dans le Nazisme un mouvement animé par un *antisémitisme raisonnable*…» ([106]). Au début de 1941 Lubentchik, agent secret de la bande Stern, proposa un pacte militaire entre l'Organisation militaire sioniste *Irgun* (un scission de la même bande) et l'Allemagne, proposition connue sous le nom de *texte d'Ankara* ([107]), transmis à Berlin le 11 janvier 1941 et retrouvé il y a quelques temps dans les archives de l'ambassade allemande en Turquie. On y lit: «…Les principaux hommes d'Etat de l'Allemagne nationale-socialiste ont souvent insisté sur le fait qu'un ordre nouveau en Europe requiert comme condition préalable une solution radicale de la question juive, au moyen par l'évacuation. L'évacuation des masses juives d'Europe est la première étape de la solution de la question juive. Toutefois, le seul moyen d'atteindre cet objectif est d'installer ces masses dans la patrie du peuple juif, la Palestine, et par l'établissement d'un Etat juif dans ses frontières historiques…» ([108]). L'Etat-major allemand, cependant, décida de s'appuyer dans la lutte sur la Grande-Bretagne, sur les *Arabes* qui étaient des millions, plutôt que sur les Juifs, qui n'étaient qu'une poignée d'hommes ([109]). La véridicité de ce document a été mise en doute, mais Israël Eldadsnab, l'un des chefs historiques du groupe *Stern*, a confirmé la vérité des faits ([110]) et l'hebdomadaire *Hotam* affirma que ce document avait été remis personnellement par Shamir et Stern. Quand le 10 octobre Shamir devint premier ministre de l'Etat d'Israël après le ministère Begin, l'Association Israélienne des combattants antifascistes et des victimes du Nazisme manifesta son indignation par un télégramme au président Herzog de voir le poste de premier ministre occupé par «l'un de ceux qui essayèrent d'arriver à une alliance avec des représentants officiels de l'Allemagne nazie» ([111]). Si la bande *Stern* fut l'unique groupe sioniste ré-

visionniste à négocier avec le Troisième Reich en pleine guerre, les organisations sionistes modérées n'avaient pas hésité à le faire avant la guerre, en grand secret. «Les cercles nationalistes juifs sont très satisfaits de la politique de l'Allemagne, puisque la population juive en Palestine sera par cette ligne politique tellement accrue que dans un futur très proche les Juifs pourront compter sur une supériorité numérique face aux *Arabes*» ([112]).

LES RAPPORTS ENTRE SIONISME ET FASCISME

a) L'école navale du Bétar dans l'Italie fasciste

Déjà dans les années précédant la première guerre mondiale Jabotinsky avait développé une théorie sur les FONDEMENTS RACIAUX DES NATIONS (*Race et nationalité*), dont les postulats coïncidèrent avec la Doctrine de l'Etat de Mussolini ([113]). «Dépourvu d'animosité à l'égard des Juifs, Benito Mussolini considérait les organisations sionistes révisionnistes comme d'authentiques mouvements fascistes. C'est ainsi qu'il fit entraîner à partir de novembre 1934, suite à la demande de Jabotinsky, un escadron complet du *Bétar* à la Scuola Maritima de Civitavecchia, dirigée par des chemises noires. Lors de l'inauguration du quartier général des escadrons italiens du *Bétar*, en mars 1936, … un triple chant ordonné par l'officier commandant l'escadron résonna; "*Viva l'Italia, Viva il Re, Viva il Duce!*" suivi de la "bénédiction" que le rabbin Aldo Lattes invoqua, en italien et en hébreu, pour Dieu, le Roi et pour le *Duce*… "*Giovinezza*" (l'hymne du parti fasciste) fut entonné par les bétarim avec beaucoup d'enthousiasme. Mussolini devait en outre recevoir officiellement les promotions de bétarim en 1936» ([114]). Mussolini fut aussi le premier Chef d'Etat à proposer la division de la Palestine et la création d'un Etat juif ([115]). Jabotinsky toutefois, au contraire de ses lieutenants, ne se proclama jamais fasciste ou nazi, même s'il prit la défense de Mussolini dans une série d'articles écrits aux USA en 1935 ([116]), alors qu'il était considéré comme tel par de nombreux chefs israéliens, au point que Ben Gourion l'appelait *Vladimir Hitler*. En 1935 Mussolini confia à David Prato, futur grand rabbin de Rome que «…le Sionisme pour réussir a besoin d'un état juif, d'un drapeau juif et d'une langue juive. Un qui l'a vraiment compris c'est votre fasciste Jabotinsky» ([117]). Les dirigeants sionistes non révisionnistes de 1922 avaient pris contact avec Mussolini; il reçut les premiers sionistes peu de temps après sa marche sur Rome, le 20 décembre 1922, en assurant le grand rabbin de Rome qu'il ne tolérerait aucune manœuvre antisémite ([118]). Hahimeir, principal *leader* du mouvement révisionniste palestinien dans les années trente, réaffirma en mars 1962: «Ce n'était ni Kerensky ni Weimar qui pouvaient combattre le bolchevisme, mais le fascisme italien au début de sa route» ([119]).

b) Mussolini et le Sionisme

Il faut cependant préciser avec De Felice que «…les avances des sionistes-révisionnistes cessèrent immédiatement dès qu'il fut clair que Mussolini avait décidé de prendre également en matière d'antisémitisme la route de l'adaptation absolue à l'allié nazi» ([120]).

Par ailleurs «…Après les sanctions… votées par la Société des Nations contre l'Italie, Mussolini coupa les rapports qu'il avait entretenus jusqu'alors avec les dirigeants sionistes et se rapprocha des *Arabes*, dans la tentative de faire sauter les positions britanniques et françaises au Moyen-Orient» ([121]).

Pour mieux comprendre l'attitude de Mussolini envers le Sionisme il est bon de lire l'intéressante *Storia degli ebrei italiani sotto il fascismo* de De Felice, dans laquelle on voit comment la position de Mussolini a été fluctuante, selon qu'il s'agissait du Sionisme en Palestine ou de la participation de citoyens italiens au mouvement sioniste ([122]).

«Envers le SIONISME ITALIEN Mussolini nourrissait tous les préjugés et les méfiances répandues entre nationalistes et fascistes… La conviction que les sionistes auraient eu deux "patries" qui n'étaient même pas sur le même plan entre elles, que donc la dominante aurait été la palestinienne, heurtait profondément son concept monolithique et exclusif de la patrie et lui rendait automatiquement antipathiques et suspects les sionistes… Envers le SIONISME INTERNATIONAL Mussolini nourrissait au contraire, sinon de la sympathie… du moins une certaine bienveillance… il voyait dans le Sionisme (en particulier dans ses groupes de droite plus enflammés et anti-anglais) un précieux moyen pour intégrer l'Italie dans les événements méditerranéo-orientaux et surtout un moyen pour créer des difficultés dans ce secteur à l'Angleterre… La carte "Sionisme", à partir d'un certain moment puis celle des

"*Arabes*"… était pour Mussolini surtout un élément de son jeu méditerranéen... Que les sionistes, de leur côté, ne refusèrent pas le "rapport" avec l'Italie fasciste est évident. Avant que Mussolini "tombe sous l'influence de Hitler", l'Italie était l'un des pays européens les plus libéraux envers les Juifs» ([123]).

ANTISEMITISME PAIEN ET SIONISME

Hannah Arendt, philosophe juif allemand (1906-1975) a écrit des considérations d'un grand intérêt sur la nature du Sionisme: «En ce qui concerne l'organisation sioniste… qui décida de traiter avec Hitler …elle rencontra peu d'opposition dans la patrie nationale juive» ([124]). Et encore: «Ce consentement à l'accord nazi-sioniste… n'est que l'un des exemples parmi les nombreux prouvant la faiblesse politique de l'aristocratie des Juifs en Palestine» ([125]). Arendt critique la définition même du Sionisme donnée par Herzl, selon lequel une nation «est un groupe de personnes… tenues ensemble par un ennemi commun» et affirme que «la conclusion à laquelle arrivèrent ces sionistes fut que SANS L'ANTISEMITISME LE PEUPLE JUIF N'AURAIT PAS SURVECU… raison pour laquelle ILS S'OPPOSERENT A UNE QUELCONQUE TENTATIVE DE LIQUIDER L'ANTISEMITISME A UNE LARGE ECHELLE. Au contraire, ils déclarèrent que "NOS ENNEMIS, LES ANTISEMITES, AURAIENT ETE NOS AMIS LES PLUS SURS ET LES PAYS ANTISEMITES NOS ALLIES …L'antisémitisme était une force irrésistible et les Juifs AURAIENT DU L'UTILISER ou en auraient été dévorés… (L'antisémitisme) était la force motrice responsable… de toutes les souffrances des Juifs, et aurait continué à causer de la souffrance TANT QUE LES JUIFS NE SE SERAIENT PAS PREPARES A L'UTILISER A LEUR AVANTAGE. ENTRE DES MAINS EXPERTES CETTE FORCE MOTRICE SE SERAIT DEMONTREE LE FACTEUR LE PLUS SALUTAIRE DE LA VIE JUIVE… Tout ce qu'il fallait faire était d'utiliser la FORCE MOTRICE de l'antisémitisme qui comme l'onde du futur aurait porté les Juifs dans la terre promise» ([126]).

LES RAPPORTS ENTRE SIONISME USA ET URSS

«La période de la guerre [1939-1945] transforma la communauté juive de Palestine en un organisme plus fort, conscient, tendu vers l'affirmation concrète de ses idéaux… Les années de guerre avaient rendu l'opinion publique américaine extrêmement sensible au drame de l'Hébraïsme européen et avaient transformé notablement la communauté juive qui s'était faite plus homogène, influente et ouverte au Sionisme. En quelques années l'intérêt pour ce mouvement d'un sentiment purement philanthropique se transforma en une forme de participation concrète» ([127]).

Paul Johnson a affirmé récemment que… «L'holocauste et la nouvelle Sion sont organiquement associés… La fondation d'Israël fut comme la conséquence des souffrances des Juifs» ([128]).

Après la guerre le jeu décisif était aux mains des grandes superpuissances (USA et URSS). L'Amérique présentait l'Etat d'Israël comme rempart du monde occidental au Moyen-Orient. La politique myope des libéraux-conservateurs voyait (et continue à voir) comme UNIQUE danger le danger communiste (qui est certainement énorme et ne doit pas être sous-évalué même aujourd'hui), mais ne réussissait pas à voir la portée apocalyptique et théologique de la fondation de l'Etat d'Israël, et peut-être ignorait que: «Dans l'immédiat après-guerre Staline se présenta plusieurs fois comme le défenseur des peuples frappés par la domination nazie, en se montrant enclin à considérer les instances des Juifs qui avec six millions de victimes revendiquaient leurs droits. Le représentant soviétique aux Nations Unies, Andreï Gromyko, soutint que l'on ne

Escadron du Bétar en uniforme dans les rues de Civitavecchia, dans les années 30

pouvait pas dénier au peuple juif le droit d'avoir un Etat… Il approuva donc le plan UNSCOP à la surprise générale» ([129]). Selon Johnson «si complot il y eut pour fonder Israël, CE FUT L'UNION SOVIETIQUE A EN ETRE MEMBRE INFLUENT. Durant la guerre, pour des raisons tactiques, Staline avait suspendu… sa politique antisémite, en créant même un Comité juif antifasciste. Dès 1944, pour une courte période, il avait adopté une attitude philosioniste en politique étrangère…en mai 1947, Andreï Gromyko… surprit tout le monde en annonçant que son gouvernement était favorable à la création d'un Etat juif» ([130]).

Ceux qui au contraire comprirent très bien la portée de la fondation de l'Etat d'Israël furent justement les Juifs: «Dans cette circonstance [la résolution de 1948, n.d.r.] les Juifs de Rome, qui traditionnellement s'étaient imposés de ne plus passer sous l'Arc de Titus, témoin de leur asservissement, lors d'une cérémonie solennelle rompirent cette défense symbolique, en traversant l'Arc de Titus dans le sens opposé à celui du triomphe de l'empereur romain» ([131]). «Jusqu'à la moitié des années cinquante - puis - la presse occidentale de gauche présenta Israël comme la réalisation concrète des principes socialistes et démocratiques en opposition à la reculade du monde arabe» ([132]).

Cependant avec 1949 les rapports entre URSS et Israël commencent à se gâter.

Andrew et Leslie Cockburn, dans un livre récent et bien documenté, jettent une lumière nouvelle sur les rapports entre USA, URSS et Sionisme: «Après plusieurs décennies et une guerre froide, Andreï Gromyko, levant une main aurait déclaré: "Avec cette main j'ai créé l'Etat d'Israël" …L'éloquence de Gromyko se manifesta sur l'ordre de Joseph Staline, qui, en ce qui concerne la fondation de l'Etat d'Israël, ne s'était certainement pas fait influencer par des sentiments… Les Russes avaient de très bonnes raisons pour soutenir tant la résistance armée juive contre la domination britannique en Palestine, que la création de l'Etat sioniste, du moment que l'Etat arabe était alors résolument dans la sphère d'influence de l'Occident. (…) Le soutien diplomatique… ne fut pas l'unique forme d'encouragement que Staline donna à la lutte d'Israël pour se construire et survivre comme Etat» ([133]). L'Etat d'Israël en outre, reçut des aides de guerre «du régime communiste qui prit le pouvoir en Tchécoslovaquie en février 1948, gouvernement sous l'œil attentif et vigilant de Staline. Dans les mois qui précédèrent la déclaration d'indépendance d'Israël (mai 1948), les services secrets militaires des Etats Unis découvrirent l'existence d'un pont aérien régulier pour le transport des armes entre Prague et le Moyen-Orient ([134]). (…) A l'automne de 1948… pas moins de cinquante mille militaires israéliens furent entraînés dans les différentes bases tchécoslovaques et quand ils partirent pour Israël, leur unité prit le nom de Klement Gottwald, le dirigeant communiste tchèque» ([135]). Israël rendit en outre service à la Tchécoslovaquie, en lui fournissant de précieuses informations sur les plus modernes armes américaines, véritables joyaux d'un secteur de technologie de guerre hautement avancée, dans laquelle les Soviétiques étaient encore très arriérés. «En 1948, à la faveur d'au moins deux occasions, les Israéliens confièrent aux Tchécoslovaques des exemplaires d'armes modernes américaines… Quand et comment les Israéliens eurent obtenu ces produits de la technologie occidentale, puis confiés aux Soviétiques, on a jamais pu le savoir, mais évidemment pour l'Etat hébreu il s'agissait d'une opération qu'il valait la peine d'accomplir» ([136]). Cependant le rapport privilégié avec l'Est soviétique ne devait pas être exclusif puisqu'il n'était pas seul suffisant à fournir au Sionisme «le troisième élément essentiel dont avait besoin Israël: l'argent… L'unique endroit où trouver ces moyens financiers étaient justement les Etats Unis d'Amérique», à la tête desquels se trouvait le président Truman qui initialement ne se montra pas enthousiaste à soutenir la création d'un état juif en Palestine ([137]). Ce fut seulement au cours de son second mandat que Truman reconnut formellement l'Etat hébreu: «Pousser le président américain dans le camp philo-israélien avait été une initiative importante, mais cela ne comporta pas pour Israël la rupture de ses liens avec les pays de l'Est et son passage dans le bloc occidental… [en tant que]… Israël voulait tant les capitaux américains que les deux millions de Juifs de l'Union soviétique, mais il ne semblait pas possible de les obtenir ensemble en même temps. Et d'autre part l'argent servait tout de suite. La communauté juive américaine avait contribué de sa poche, et avec des sommes considérables, à

des opérations comme l'acquisition d'armes tchécoslovaques» ([138]). Si l'Union Soviétique se contentait de la neutralité d'Israël, au cours de la guerre froide les Etats Unis n'étaient pas du tout satisfaits de cette position. Cependant les Israéliens «de crainte de s'aliéner complètement les Soviétiques, tentèrent de maintenir quand même un profil bas et une certaine neutralité… Israël se trouvait dans une impasse: d'une part il n'osait pas s'engager trop ouvertement avec les Américains par crainte de couper tous les liens avec l'Est… d'autre part, il se trouvait face au problème de comment continuer à traire la "vache" américaine sans être disposé ni capable de donner quoi que ce soit en échange ([139]). …En réalité il y avait quelque chose qu'Israël pouvait donner à la "vache" américaine, mais cela devait rester secret» ([140]). S'il était très difficile pour les USA et la C.I.A. de contacter directement les habitants de l'Est et d'en avoir de précieuses informations, «il ne restait rien d'autre qu'à trouver un endroit où il y eut beaucoup de gens qui eussent vécu récemment dans un territoire contrôlé par les Soviétiques. Puis tant mieux si ce pays (Israël) avait aussi une expérience consolidée du travail clandestin dans cette partie du monde et une organisation de services secrets hautement efficace et impatiente de collaborer avec les USA» ([141]). Cette thèse trouve confirmation également dans le livre de Ostrovsky, qui soutient que le Mossad dépend totalement des Juifs qui vivent hors d'Israël, ceux qu'on appelle les *Sayanim*, et ne pourrait pas fonctionner sans eux ([142]).

LE SIONISME ET L'ANCIEN TESTAMENT

Mais quel est le plan de Dieu? Jérusalem est-elle destinée par le Seigneur à redevenir la capitale d'un Etat hébreu? La façon dont s'est réalisée la formation de l'Etat d'Israël correspond-elle à ce que doit être le royaume de Juda d'après les prophéties? Ceci est la clé de la question sioniste: est-ce une chimère ou est-ce une réalité? L'étude théologique du plan de Dieu donnera une réponse.

La réponse se trouve dans les prophéties bibliques, mais qui doivent être bien interprétées, au sens spirituel (et non temporel); en effet elles ne prédisent pas le rétablissement du royaume temporel d'Israël, mais annoncent la fondation de l'Eglise romaine, royaume surtout et principalement spirituel et céleste.

Déjà aux temps de la venue du Christ les docteurs, les scribes et les pharisiens, en interprétant à la lettre les prophéties, se faisaient une idée tout à fait terrestre et matérielle du royaume du Messie, et c'est pour cela qu'ils condamnèrent à mort Jésus, qui prêchait un royaume principalement spirituel (l'Eglise sur terre et le Ciel dans l'au-delà) pour tous les hommes. Les *sionistes* d'alors ne furent pas contents et éliminèrent le vrai Messie. Et c'est encore avec cette fausse interprétation des prophéties messianiques que les Juifs, depuis la destruction de Jérusalem (70) et jusqu'à nos jours, continuèrent à espérer dans la reconstitution du royaume d'Israël.

La cause de ces fausses interprétations est, pour la théologie catholique, la méconnaissance du double objet de ces prophéties: l'un temporel, concernant la restauration de Jérusalem et de l'Etat hébreu après la captivité de Babylone (586 avant J.-C.) et non après la mort du Messie et la destruction de Titus (70); l'autre spirituel et concernant la fondation de l'Eglise, l'Israël spirituel qui doit conduire les hommes de tous les peuples au Ciel (la Jérusalem céleste).

L'insigne théologien et exégète Mgr Lémann écrit à ce propos: "C'est après avoir… méconnu le double objet des prophéties messianiques, l'un temporel, relatif à l'ancienne Jérusalem terrestre, et l'autre spirituel, relatif à la Jérusalem des âmes, œuvre du Messie, que le peuple juif s'est trompé et se trompe encore. (…) Malheureusement… le peuple juif s'est attaché et s'attache encore aux IMAGES qui revêtent la VERITE des prophéties… Et c'est une seconde et nouvelle réédification de Jérusalem et du Royaume de Juda que beaucoup parmi eux persistent à vouloir. CHIMERE! Le double objet des prophéties s'étant avéré, il y a vingt-cinq siècles, grâce à la réédification matérielle de Jérusalem après l'exil babylonien, sous Esdras et Néhémie; l'autre, il y a dix-neuf siècles, grâce à la fondation de l'Eglise: Jérusalem spirituelle…

Chercher à reconstruire une Jérusalem terrestre est la même chose que vouloir édifier l'ombre de la réalité. Or depuis dix-neuf siècles et pour toujours la réalité, qui est l'Eglise, a dissipé l'ombre. *Umbram fugat veritas!"* ([143]).

Déjà St Alphonse Marie de Liguori avait découvert ces erreurs: «Deux furent les erreurs des Juifs au sujet du Rédempteur qu'ils atten-

daient: la première fut que quant à ce que prédirent les prophètes des biens spirituels et éternels, avec lesquelles le Messie devait enrichir son peuple, ils voulurent l'entendre des biens terrestres et temporels: *Et erit fides in temporibus tuis, divitiae salutis, sapientia et scientia, timor Domini, ipse est thesaurus eius* (Is. XXXIII, 6). Voilà les biens promis par le Rédempteur, la foi, la science des vertus, la sainte crainte: telles furent les richesses salutaires promises. En outre Il promit qu'Il aurait apporté le remède aux pénitents, le pardon aux pécheurs et la liberté aux captifs du démon: *Ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde et praedicarem captivis indulgentiam et clausis apertiorem* (Is. LXI, 1).

L'autre erreur des Juifs fut que ce qui avait été prédit par les prophètes de la seconde venue du Sauveur, quand Il viendra juger le monde à la fin des siècles, ils voulurent l'entendre de la première venue. Tandis que David écrit du futur Messie qu'il doit vaincre les princes de la terre et abattre l'orgueil de plusieurs et, par la force de l'épée, détruire toute la terre: *Dominus a dextris tuis: confregit in die irae suae reges. Iudicabit in nationibus… conquassabit capita in terra multorum* (Ps. CIX, 5 et 6). Et le prophète (Joël II, 11) [voir Jérémie XII, 12] écrit: *Gladius Domini devorabit ab extremo terrae usque ad extremum eius.* Mais ceci s'entend déjà de la seconde venue, quand Il viendra comme juge pour condamner les mauvais; mais en parlant de la première venue, dans laquelle il doit venir pour consommer l'œuvre de la Rédemption, trop clairement prédirent les prophètes que le Rédempteur devait faire sur cette terre une vie pauvre et méprisée. Voilà ce qu'écrivit le prophète Zacharie en parlant de la vie abjecte de Jésus-Christ: *Ecce rex tuus venit tibi iustus et salvator: ipse pauper et ascendens super asinam et super pullum filium asinae* (Zach. IX, 9)» ([144]).

LE SIONISME ET LE NOUVEAU TESTAMENT

Jésus, quatre fois, a prophétisé concernant l'avenir du Temple de Jérusalem; une première fois Il a annoncé son abandon de la part de Dieu (Lc XIII, 34-35): "*voici que votre maison vous sera laissée ABANDONNEE*" (l'adjectif *deserta* cité dans la Vulgate ne se trouve pas dans le texte grec). Cette phrase annonce l'abandon du Temple de la part de Dieu: Jésus n'appelle plus le Temple MA maison ou la maison de MON PERE, mais VOTRE maison.

Une seconde fois Jésus prédit la destruction de fond en comble du Temple: "*Ils ne laisseront pas* (tes ennemis) *en toi PIERRE SUR PIERRE*" (Lc XIX, 41-44).

Une troisième fois Jésus prédit que le Temple sera rendu comme désert: "*Voilà que votre maison vous sera laissée DESERTE*" (Matth. XXIII, 37-38). Ceci est une nouvelle annonce, plus solennelle, que Dieu abandonnerait le Temple où Il habitait. Jésus répète deux fois cet abandon du Temple, parce que les Juifs avaient la folle espérance que le Temple, étant la maison de Dieu, Il l'aurait épargné de toute calamité. C'est pourquoi Jésus voulut leur enlever cette confiance, en répétant l'annonce de l'abandon et même pour faire mieux comprendre la gravité de cet abandon Il ajouta que le terrible mot *déserte*, signifie que le Temple est destiné à tomber en ruine.

Jésus enfin s'est prononcé une quatrième fois, en jurant carrément que le Temple serait détruit même avec ses ruines: "*En vérité je vous dis: il ne restera pas là pierre sur pierre QUI NE SOIT DETRUITE*" (Matth. XXIV, 2). Eh bien Dieu ABANDONNA le Temple quand Jésus fut mis à mort et le voile du Temple se déchira en deux (Mc XV, 38; Lc XXIII, 45). Le Temple fut DETRUIT par Titus, qui fit démolir par des soldats les murs du Temple incendié. Restaient les FONDATIONS, qui, au temps de Julien l'Apostat, FURENT ARRACHEES précisément par les Juifs eux-mêmes qui les avaient déterrées dans l'espoir d'en creuser de nouvelles et de reconstruire le Temple, chose qui ne fut pas possible à cause des feux souterrains et des tremblements de terre, "qui engloutirent…ce qui restait du Temple" ([145]). Voilà accomplie la quatrième promesse, les ruines elles-mêmes du Temple ont été détruites: "*Lapis super lapidem qui non destruatur*" (Matth. XXIV, 2). Cette destruction, d'après la Tradition, n'est pas seulement totale, mais FINALE! St Jean Chrysostome dit: "personne ne peut détruire ce que Jésus-Christ a édifié, aussi personne ne peut réédifier ce qu'Il a détruit. Il a fondé l'Eglise et personne ne pourra jamais la détruire; Il a détruit le Temple et personne ne pourra jamais le réédifier" ([146]).

CE QUE JESUS A PROPHETISE CONCERNANT JERUSALEM

Jésus a prophétisé deux choses: la destruc-

Rome 1948 proclamation de l'Etat d'Israël: les Juifs de la ville défilent en sens inverse sous l'arc de Titus, enfreignant une tradition de 2000 ans puisque cet arc était le symbole de la victoire des anciens Romains sur le peuple juif. Sur la photo, le premier à gauche est le grand rabbin d'alors, David Prato, le troisième est Settimio Sorani (qui écrivit un livre sur le B'naï B'rith) et à côté de lui se trouve Raffaele Cantoni, premier président de l'Union de l'après-guerre
(photo Karnenu terra e popolo)

tion de Jérusalem et son sort après la destruction, quand elle devra être "*foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis*" (Lc XXI, 24).

Après la destruction, opérée par Titus en 70, Jérusalem fut effectivement encore occupée, saccagée, foulée aux pieds et dominée par différents peuples païens. Vingt fois elle connut l'invasion et le saccage! Les légions d'Adrien commencèrent en 130; en 613 ce fut le tour des Perses, auxquels suivit en 627 Héraclius et en 636 le calife Omar. Une cinquième et une sixième fois elle fut occupée entre 643 et 868, quand la dynastie des Omeyades tomba et fut remplacée par les Abbassides. En deux cents ans environ elle subit neuf invasions: en 868 par le souverain égyptien Ahmed, en 905 par les califes de Bagdad, en 936 par Mahomet-Ikhschid, en 968 par les Fatimides, en 984 par le turc Ortok, et ensuite par le calife d'Egypte, en 1076 par le turc Meleschah, puis par les Ortokides et encore en 1076 par les Fatimides. La seizième fois ce furent les croisés qui entrèrent à Jérusalem le vendredi 15 août 1099, à l'heure même de la mort de Jésus-Christ. En 1188 ce fut Saladin qui enleva aux chrétiens les Lieux Saints, en 1242 le souverain d'Egypte Nedjmeddin, en 1382 les Mamelouks et enfin en 1516 les Turcs avec Séhim I.

Sur le verset évangélique qui suit la prédiction de l'assujettissement de Jérusalem aux païens "*jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis*" on donne deux interprétations: pour la première, soutenue par St Jean Chrysostome (*Discours contre les Juifs*) les paroles du Christ signifient "jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de nations", c'est-à-dire JUSQU'A LA FIN DU MONDE, et donc exclut la possibilité que Jérusalem puisse jamais devenir la capitale d'un Etat juif. Pour la seconde, au contraire, Jérusalem sera foulée aux pieds jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée dans l'Eglise avec la conversion d'Israël, d'après les paroles de St Paul (Rm. XI, 25-26): "*Une partie d'Israël est tombée dans l'aveuglement, jusqu'à ce que la plénitude des gentils soit entrée, et qu'ainsi tout Israël soit sauvé*". Cette thèse exclut aussi, avec l'entrée progressive des nations dans l'Eglise et le salut final d'Israël, la reconstruction du royaume d'Israël, comme le démontrent aussi l'abbé Lémann et Mgr Spadafora ([147]).

JESUS ET LE ROYAUME D'ISRAEL

Le jour de l'Ascension les Apôtres, non encore remplis du Saint-Esprit, étaient imbus de rêves de gloire et de félicité temporelle, comme tous les Juifs de cette époque qui attendaient un Royaume terrestre du Messie guerrier et conquérant. Et comme Jésus leur avait parlé en ce jour du Royaume de Dieu et de la descente du Saint-Esprit, voilà que leurs espérances de royauté temporelle se réveillèrent et ils demandèrent à Jésus: "*Seigneur, est-ce en ce temps que vous rétablirez le Royaume d'Israël*?" ([148]). Dans la réponse de Jésus ["*Ce n'est pas à vous de connaître les temps et les moments que le Père a réservés en sa puissance; mais vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint, qui viendra sur vous, et vous serez témoins pour moi à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre*" ([149])] il y a un enseignement indirect concernant le rétablissement du royaume d'Israël, dans la mesure où Il choisit les disciples comme ses témoins jusqu'aux extrémités du monde, Notre-Seigneur Jésus-Christ leur faisait comprendre qu'il NE S'AGISSAIT PAS pour

Lui DE RENDRE A LA NATION JUIVE SON ROYAUME TEMPOREL, mais de fonder, au moyen de leur ministère apostolique, le Royaume d'Israël spirituel, l'Eglise (*Verus Israël*) qui de Jérusalem aurait du se répandre dans le monde entier.

Tel est le Royaume d'Israël que Jésus-Christ est venu fonder, Royaume des âmes, Royaume des Cieux: l'Eglise ici *in via*, et le Paradis *in Patria*! Aucune allusion à un Etat d'Israël qui réapparaîtra à Jérusalem.

A l'objection spontanée qu'actuellement Jérusalem est à nouveau la capitale d'un Etat hébreu, que la Palestine est le Royaume d'Israël il faut donner une réponse ample et articulée.

Le fait que Dieu ait permis le retour d'une grande masse de Juifs en Terre Sainte non seulement ne contredit pas les prophéties de Jésus-Christ mais LES ACCOMPLIT, en tant que les Ecritures nous parlent même de la conversion d'Israël au Christianisme. Et Mgr Lémann lui-même voyait dans ce mouvement vers la Palestine une PREPARATION AU REGROUPEMENT imposant des Juifs qui sera nécessaire puisque LEUR CONVERSION EN MASSE apparaît EVIDENTE AU MONDE ENTIER.

Et le retour en masse du peuple juif dans la Terre Sainte implique-t-il vraiment la réalisation STRICTE ET FORMELLE du Sionisme? Avant sa conversion au Christianisme le peuple juif retrouvera-t-il la possession COMPLETE ET INDEPENDANTE du pays de ses ancêtres? L'histoire jusqu'à maintenant a répondu. La possession n'est pas PLEINE, COMPLETE et EXCLUSIVE. En outre l'Etat d'Israël pour être VRAI ET LEGITIME Royaume d'Israël devrait être théocratique et donc avoir le troisième Temple. Or, comme l'affirment tous les Juifs orthodoxes, le Sionisme actuel n'a pas réussi à faire revivre cet état de choses, ou plutôt n'a même pas voulu l'essayer par principe; c'est pourquoi l'Etat d'Israël est seulement MATERIELLEMENT, mais non FORMELLEMENT, le Royaume rêvé des talmudistes. En outre les Juifs n'ont pas encore la pleine possession de la Terre Sainte, qu'ils doivent partager, en état de guerre continue, avec l'Etat palestinien ([150]).

Selon Mgr Lémann, même APRES LA CONVERSION AU CHRISTIANISME, les Juifs ne pourront pas rétablir le Royaume d'Israël, c'est-à-dire qu'ils ne seront pas remis par Dieu dans le pays de leurs ancêtres dans lequel ils jouiront de la paix la plus profonde, puisque le retour d'Israël dans la terre promise doit être interprété dans le sens spirituel et métahistorique, c'est-à-dire comme la conversion et le retour d'Israël dans l'Eglise du Christ, le *Verus Israël*.

D'autres exégètes soutiennent au contraire qu'Israël sera rétabli en Palestine et qu'il y formera un Etat [chrétien, du moment qu'il s'agit d'Israël converti] ([151]).

La conversion future des Juifs est admise communément par les théologiens catholiques, parmi lesquels certains affirment que les Juifs, retournés au Christ et incorporés à l'Eglise, seront reconduits providentiellement en Palestine où ils restaureront Jérusalem et même le Temple, mais en l'honneur de Jésus-Christ. St Bède affirme, par exemple: "Quand Israël se convertira il n'est pas téméraire d'espérer qu'il retournera sur le sol de ses pères, qu'il reprendra la possession de Jérusalem pour y habiter" ([152]). Cette opinion cependant, même si elle reprend les prophéties qui annoncent le rétablissement du Royaume d'Israël et est suivie par certains exégètes, semble renouveler dans le fond l'erreur du Judaïsme talmudique, qui s'arrête à la signification littérale des prophéties sans en saisir la signification spirituelle. Aussi l'opinion que les Juifs convertis reconstruiront le Temple en l'honneur de Jésus-Christ est repoussée par Mgr Lémann en tant que contraire à toute l'économie du Nouveau Testament: en effet le Temple avait, outre la destination immédiate au culte divin de l'Ancienne Alliance, - désormais révoquée - une signification symbolique ([153]), c'était la figure du TEMPLE FUTUR fondé par Dieu Lui-même, l'Eglise romaine. Le *Saint* représentait l'Eglise militante et le *Saint des Saints* l'Eglise triomphante. Maintenant que la réalité a remplacé la figure il n'y a plus de motif de reconstruire un Temple qui était éminemment figuratif.

LE SORT DE JERUSALEM JUSQU'A LA FIN DU MONDE

Sur ce sujet deux thèses sont en présence; la première soutient que quand les temps des nations seront accomplis Jérusalem ne connaîtra plus la cohabitation avec l'Islam et deviendra une capitale chrétienne, tandis que l'autre, plus sûre, soutient que JERUSALEM SERA FOULEE AUX PIEDS JUSQU'A LA FIN DU MONDE à cause

du déicide.

Aussi les paroles de Jésus "*Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis*" ([154]), sont expliquées de différentes manières: pour certains, elles signifient que Jérusalem cessera d'être foulée aux pieds quand l'Evangile sera prêché partout dans le monde entier et Israël se convertira en devenant un Etat chrétien; la majeure partie des exégètes, toutefois, soutient que Jérusalem sera foulée aux pieds jusqu'à la fin du monde, selon la thèse de St Jean Chrysostome: «Jamais Jérusalem ne jouira de cette complète et tranquille splendeur… Elle présentera toujours des signes de la désolation décrétée. S'il advient même que, dans l'avenir, l'Antéchrist, réussisse à lui imprimer soudainement une splendeur antichrétienne, cette splendeur antichrétienne ne sera que FACTICE ET PASSAGERE. Croire le contraire serait s'illusionner… Que cet "*homme de péché, fils de la perdition*"(II Thess. 2,3), tente de lui rendre, pour faire mentir les prophéties, sa splendeur passée, immédiatement il se trouvera sous le coup d'une malédiction semblable à celle que prononça Josué contre quiconque tenterait de reconstruire les murailles de Jéricho: "*maudit soit devant le Seigneur*"… Ainsi en adviendra-t-il de la tentative de l'Antéchrist… Pour faire disparaître une splendeur que Jérusalem ne doit plus connaître [et ici l'on voit la gravité du plan de Jean-Paul II dans *Tertio Millennio Adveniente*] ([155]) un miracle de vengeance divine aura subitement frappé l'Antéchrist et arrêté son bras» ([156]).

ROME CONTRE JERUSALEM

«Il y a deux villes ici-bas à l'égard desquelles les combinaisons humaines resteront impuissantes: Rome et Jérusalem… Rome, siège du Vicaire de Jésus-Christ, ne cessera jamais de l'être. Léon XIII vient de le proclamer une fois de plus dans son Encyclique relative au Jubilé de 1900: "La marque divine, qui a été imprimée à cette ville, ne peut être altérée ni par les combinaisons humaines, ni par aucune violence. Jésus-Christ, Sauveur du monde, a choisi, seule entre toutes, la ville de Rome pour une mission plus élevée et plus haute que les choses humaines, et Il se l'est consacrée. Il a décidé que le trône de son Vicaire s'y dresserait dans la perpétuité". Mais si Rome doit rester jusqu'à la fin des siècles le siège indestructible du royaume du Christ et de la Papauté, Jérusalem, par contre, ne redeviendra jamais la capitale ni le siège d'un nouveau royaume d'Israël. Une marque divine a été également imprimée sur elle, celle du châtiment. Ni les combinaisons humaines, ni aucune violence ne sauraient la faire disparaître» ([157]).

LE SIONISME ET L'ANTECHRIST

Il est une sentence commune des Pères de l'Eglise ([158]) que les Juifs doivent recevoir et acclamer l'Antéchrist comme leur Messie et que Jérusalem ne redeviendra la capitale d'un état juif (*parfaitement et complètement*) ni sous le Règne de l'Antéchrist ni grâce à son aide. Pour bien comprendre la portée de cette affirmation il faut d'abord résoudre la question de ce que sera le siège de l'Antéchrist, pour laquelle existent deux opinions.

Selon la première, l'Antéchrist aura comme siège de son royaume Jérusalem; les partisans de cette thèse sont nombreux, parmi lesquels: St Irénée ([159]), Lactance ([160]), Sulpice Sévère ([161]), St Robert Bellarmin ([162]), Cornelius a Lapide ([163]), François Suarez ([164]). Elle se fonde sur l'Apocalypse dans laquelle St Jean affirme que Enoch et Elie, adversaires de l'Antéchrist, seront tués «dans la grande cité où même le Seigneur a été crucifié» ([165]), c'est-à-dire à Jérusalem où donc l'Antéchrist, aura d'abord placé le siège de son royaume.

La seconde opinion affirme au contraire que la capitale du royaume de l'Antéchrist sera Rome, parce que, pour les partisans de cette thèse, le texte de l'Apocalypse ne se réfère pas nécessairement à Jérusalem comme siège de l'Antéchrist, lequel pourrait ordonner la suppression des deux témoins dans cette cité, mais en ayant ailleurs son siège; même pour mieux faire opposition au vrai Christ «N'EST-CE PAS LA QUE L'ANTECHRIST S'EFFORCERA DE SUPPLANTER SON VICAIRE, LE PAPE?» ([166]). Ceux qui préparent son règne (les anticléricaux de toute sorte), semblent l'avoir très bien compris, en effet «c'est CONTRE ROME que se sont coalisés, depuis des années, les efforts des francs-maçons et des Juifs, ces formidables préparateurs de la puissance de l'Antéchrist. *Une fois établis dans cette terre de gloire qu'est Rome, rien ne sera plus facile à l'Antéchrist*

que de se rendre à Jérusalem. C'est là, en effet, que l'attend, d'après la prophétie de Daniel, le bras vengeur de Dieu» ([167]).

Mais même au cas où l'Antéchrist s'établirait à Jérusalem, ce n'est pas pour cela que se réalisera le rêve du Sionisme, parce que celui-ci n'aura pas comme fin celle de rétablir le Royaume d'Israël et de réaliser ainsi les prophéties, mais seulement de se faire adorer comme Dieu, pour cela «…le peuple juif, tout en l'acclamant, devra, comme les autres peuples, se courber sous son joug: nulle indépendance nationale en face de son empire» ([168]) et les yeux ouverts se convertira à Jésus-Christ *regardant Celui qu'ils ont transpercé.*

Concernant le Temple, ensuite, ici l'on peut se demander si l'Antéchrist arrivera à le reconstruire par haine des prophéties de Jésus-Christ et pour essayer de les démentir ou de les discréditer; certains Pères et exégètes, parmi lesquels St Irénée, St Cyrille de Jérusalem, Suarez, l'affirment, en interprétant à la lettre les paroles de St Paul «*jusqu'à s'asseoir dans le Temple de Dieu, se faisant passer lui-même pour Dieu*» ([169]). Beaucoup d'autres Pères au contraire entendent métaphoriquement le mot Temple, qui n'est pas celui de Jérusalem. Pour St Jérôme «s'assiéra dans le Temple de Dieu: veut dire ou à Jérusalem, ou dans l'Eglise et cela me paraît le plus vrai [*vel in Ecclesia, ut verius arbitramur*]» ([170]). St Jean Chrysostome ([171]) est également de cette opinion ainsi que Théodoret qui explique aussi la manière dont cela arrivera: «Ce que St Paul appelle le Temple de Dieu, ce sont les églises dans lesquelles cet impie prendra la première place, en essayant de se faire reconnaître comme Dieu» ([172]).

Mais même en admettant que l'Antéchrist essaye de reconstruire le troisième Temple, ce n'est pas pour cela que se réaliseront les espérances du Sionisme, puisque le but ne sera pas la gloire de *Jahwé*, mais son culte personnel à la place de celui de Dieu. De plus «cette tentative sera tellement imparfaite, que le Temple, à proprement parler, ne sera pas alors rétabli AU SENS STRICT ou *proprie loquendo*… Le Temple ne saurait être relevé FORMELLEMENT, puisque l'entreprise aura pour objet non pas le culte du vrai Dieu, mais celui de l'Antéchrist. Car bien qu'au début, l'Antéchrist, pour tromper les Juifs, simulera de vouloir rebâtir le Temple pour le culte de Dieu, en réalité et dans le secret de son âme il n'agira de la sorte que pour sa propre gloire et pour se faire adorer» ([173]).

CONCLUSION: L'ACTUEL ETAT D'ISRAEL EST-IL LE ROYAUME MESSIANIQUE?

Le Sionisme qui se réalise actuellement est-il l'accomplissement d'un BEAU REVE ou est-il une CHIMERE? Après avoir vu la réponse du juif converti Augustin Lémann en 1901, examinons ce qu'affirment aujourd'hui des historiens et des politologues de différentes extractions de pensée. Pour Paul Johnson la nouvelle Sion avait été conçue comme réponse à l'antisémitisme du XIXème siècle et n'avait donc aucun fondement ni fin religieuse, mais était seulement «un instrument politique et militaire pour la survivance du peuple juif… L'essence du Judaïsme était que l'exil finirait par un événement métaphysique, en un moment établi par Dieu, non par une solution politique imaginée par l'homme. L'Etat sioniste était simplement un nouveau Saül, sous-entendre qu'il fût une forme moderne du Messie était non seulement une erreur, mais un blasphème. (…) Il pouvait seulement engendrer un autre faux messie» ([174]). Pour Gershom Scholem, grand chercheur de mystique juive: «L'idéal sioniste est une chose et l'idéal messianique en est une autre, et les deux choses n'ont pas de points de contact sinon dans la phraséologie ronflante des rassemblements de masse qui souvent inspirent dans nos jeunes l'esprit du nouveau *shabbatisme* destiné à tomber» ([175]).

«Dans le Sionisme il n'y avait pas de place - selon Johnson - pour Dieu comme tel… parce que depuis le début la majeure partie des Juifs pratiquants considérèrent le Sionisme avec soupçon ou avec une hostilité déclarée et certains …pensèrent que c'était l'ŒUVRE DE SATAN… La création de l'Etat sioniste n'était pas un retour juif dans l'histoire, un Troisième Etat, mais le commencement d'un nouvel exil et beaucoup plus dangereux… Le Sionisme était 'rébellion' contre le Roi des rois …l'Etat juif finirait dans une catastrophe pire que l'holocauste» ([176]).

Les tout derniers massacres ont fait écrire à Fiamma Nirestein: «DESARROI. Israël, qui a pour *pierre angulaire* le concept de la sécurité de l'Etat juif, qui est né décidé à délivrer pour toujours l'histoire juive du sentiment de danger inévitable et continu, se trouve peut-être pour la première fois depuis 1948, année de sa fondation, à ne pas

savoir que faire, à percevoir, à cause des attaques homicido-suicidaires qui se succèdent implacablement, un sens de vide, de perte, de DESARROI précisément» ([177]).

Toujours sur *La Stampa*, Avraham Ben Yehoshua met en évidence le même malaise: «LE CAUCHEMAR: Juifs contre Juifs: L'antique spectre de la guerre civile revient.

Dans ces derniers temps la presse israélienne consacre beaucoup de place à l'éventualité d'une guerre civile. Le traumatisme d'une guerre fratricide… s'accompagne du souvenir de la perte de la souveraineté… En 1970… Jérusalem fut conquise… mais à la défaite militaire contribua une guerre fratricide… combattue entre ceux qui avaient choisi pour nom '*zélotes*' et les '*sadducéens*'. Cette guerre interne affaiblit l'Etat hébreu et prépara le terrain à la défaite militaire définitive, et c'est pour cette raison que tout symptôme de lutte possible de ce genre réveille un souvenir doublement traumatique… Au fond les motifs de division étaient les mêmes qui se rencontrent aujourd'hui dans la société israélienne. Il s'agit de la lutte entre deux codes différents… le code religieux et le code national… On est retourné [aujourd'hui] en un certain sens à l'ancien conflit entre les deux codes… on ne doit donc pas s'étonner si parmi les plus violents opposants au gouvernement actuel se trouvent de nombreuses personnes qui exhibent leur religiosité. Ce sont eux les représentants de pointe d'une opposition qui risque de devenir violente. C'est pourquoi le code religieux, qui s'exprime dans la sacralisation de la terre d'Israël, l'emporte sur le code national… Comme pour les *zélotes* il n'était pas absurde de se révolter contre l'Empire romain. Ainsi pour les religieux contemporains il n'y a rien de mal dans le fait de continuer l'absurde domination sur un peuple qui représente environ cinquante pour cent de sa population sans lui accorder les droits civils… C'est donc la possibilité que ces facteurs [USA et Europe, n.d.r.] contribuent à empêcher que les partisans du code religieux déchaînent une guerre civile aux issues DIFFICILEMENT PRONOSTICABLES» ([178]).

Des membres de la Brigade Juive arrêtent des soldats allemands à la fin de la Seconde Guerre mondiale (photo tirée de l'Encyclopedia Judaica)

«Israël le lendemain du grand malheur [la mort de Rabin, n.d.r.]… la grande peur des Israéliens a un nom blasphématoire: guerre civile. Inutile de se voiler la face. Israël court et courra ce risque monstrueux, dévastant, si celui qui a recueilli le témoignage n'agit rapidement» ([179]).

Il semble presque comprendre le doute ou la crainte que le Sionisme, loin de représenter un magnifique succès, puisse se transformer en un TERRIBLE ECHEC.

Au terme de l'analyse du Sionisme on retourne au point de départ: tout ce qui concerne le problème juif est un problème exclusivement religieux: déjà St Grégoire le Grand affirmait que «ceux qui refusent de croire au Rédempteur se donneront ensuite …à l'Antéchrist» ([180]). Le motif peut être trouvé dans les mots de Nirenstein: Israël a rejeté la vraie *pierre d'angle* Notre-Seigneur Jésus-Christ (qui aurait du réunir les Juifs aux païens dans l'unique Eglise de Dieu, comme la pierre d'angle sert de base aux deux murs de la maison) et y a substitué une autre, le concept de la SECURITE de l'Etat hébreu; mais jamais l'homme ne sera sûr s'il ne fonde pas toute son espérance en Dieu et en Son Fils Jésus-Christ ([181]). Alors la substitution d'un Messie personnel par une idée abstraite est à la base de l'échec du Sionisme, c'est la raison profonde de la situation de DESARROI constatée par Nirenstein, nonobstant l'opulence et la puissance actuelle de l'Etat d'Israël, puisque le cœur de l'homme ne trouvera pas la paix tant qu'il ne se reposera pas en Celui qui l'a sauvé et qui dans l'Evangile avait prédit: «*La pierre* [le Christ] *qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient* [les Juifs] *est devenue PIERRE ANGULAIRE* [qui unit en une seule Eglise les deux peuples, le païen et l'israélite]. *Quiconque tombera sur cette pierre sera brisé, et celui sur qui elle tombera, elle le réduira en poudre* [c'est-à-dire celui qui par mépris aura voulu l'enlever]» ([182]).

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de caractère général:
- D. BIDUSSA, *Il Sionismo politico*, ed.

Unicopli, Milano 1993.
- M. ARENDT, *Ebraismo e modernità*, Unicopli, Milano 1986.
- C. LUPORINI, *Ebraismo e antiEbraismo: immagine e pregiudizio*, La Giuntina, Firenze 1989.
- L. CREMONESI, *Le origini del Sionismo e la nascita del Kibbutz (1887-1920)*, La Giuntina, Firenze 1985.
- M. TOSCANO, *Stato nazionale ed emancipazione ebraica*, Bonacci, Roma 1992.
- A. FOA, *Ebrei in Europa. Dalla peste nera all'emancipazione*, Laterza, Bari 1992.
- F. JESI, *Mitologie intorno all'Illuminismo, ed. Comunità*, Milano 1972.
- Y. LEIBOWITZ, *Ebraismo, popolo ebraico e Stato d'Israèle*, Carucci, Roma 1980.
- Y. MANOR, *Naissance du Sionisme politique*, Gallimard, Paris 1981.
- G. L. MOSSE, *Ebrei in Germania fra assimilazione ed antisemitismo*, La Giuntina, Firenze 1991.
- A. CHOURAQUI, *L'Etat d'Israël*, Presses universitaires de France, Paris 1959.
- L. POLIAKOV, *De L'antisionisme à l'antisémitisme*, Calmann-Lévy, Paris 1969.
- M. WALZER, *Che cosa significa essere americani*, Marsilio, Venezia 1992.
- H. ELON, *La rivolta degli ebrei*, Rizzoli, Milano 1979.
- E. W. SAID, *La questione palestinese*, Gamberetti, Roma 1995.
- Enciclopedia Italiana, rubrique *Sionismo*, ed. Treccani, vol. 31, col. 864-866, Roma 1949.
- FALCONE, *L'Ebraismo e la scuola*, ed. Kineret, Bergamo 1994.
- CLEMENTI, *Israèle e la Palestina*, Carucci, Roma.
- PETERS, *From time immemorial*, ed. Harpes.
- D. GURGAND, *La morte in faccia*, Rizzoli, Milano.

Sur l'histoire du Sionisme:

- R. BALBI, *Hatikavà, Il ritorno degli ebrei nella terra promessa*, Bari 1983, Milano 1986.
- M. BUBER, *Sionismo. La storia di un'idea*, Genova 1987.
- L. CREMONESI, *Le origini del Sionismo*, Firenze 1985.
- J. TSUR, *Il Sionismo*, Milano 1987.
- N. WEINSTSOCK, *Storia del Sionismo*, Roma 1970-75 (2 vol.).
- F. DEL CANUTO, *Il movimento sionistico in Italia*, Milano 1972.
- A. EBAN, *Storia dello Stato di Israèle*, Milano 1974.
- F. COEN, *Quarant'anni di Storia d'Israèle*, Casale Monferrato 1991.
- A. DONNO, *Gli Stati Uniti, il Sionismo e Israèle*, Roma 1992.
- S. MINERBI, *Il Vaticano, la Terra Santa e il Sionismo*, Milano 1988.
- J. DE REYNIERE, *A Jérusalem*, La Baconnière, Neuchâtel 1969.
- JOYCE-KOLKO, *I limiti della potenza americana*, Milano 1975.

NOTES

1) "Dans les dernières vingt-cinq années du XIXème siècle, …un nouveau type de mouvement prit forme dans l'Europe orientale avec l'objectif de promouvoir le retour des Juifs dans la terre d'Israël… De nombreuses autorités orthodoxes s'opposèrent à ce qui pour elles était une appropriation arrogante du rôle du Messie… En 1890 un journaliste viennois, Theodor Herzl, fut envoyé à Paris pour faire un rapport sur l'affaire Dreyfus… Herzl, un juif non religieux, fut indigné par l'antisémitisme… de nombreux opposants à Dreyfus. Il devint profondément convaincu qu'il ne pouvait y avoir de liberté et d'égalité pour les Juifs que sur leur terre. C'est ainsi que Herzl fonda le Mouvement sioniste, une organisation consacrée à promouvoir la cause d'un état juif en terre d'Israël alors dominée par la Turquie… Durant la première guerre mondiale (1917) la Grande-Bretagne publia un document dans lequel elle appuyait le concept de Palestine comme siège d'un foyer national juif. Ainsi après avoir conquis cette terre aux Turcs, la Grande-Bretagne reçut un mandat sur les territoires de la Société des Nations… En 1947 la Grande-Bretagne informa les Nations Unies de vouloir abandonner son mandat sur la Palestine… l'ONU vota le partage de la Palestine en deux états séparés: l'un juif et l'autre arabe et mit Jérusalem sous une juridiction internationale. Les pays arabes se refusèrent à accepter cette solution et cinq d'entre eux envoyèrent leurs armées en Palestine dès que s'en allèrent les Anglais… La direction juive proclama la naissance de l'Etat d'Israël au terme de la souveraineté britannique le 14 mai 1948. Les forces militaires israéliennes réussirent à battre sur le champ les armées arabes, et Israël s'appropria un territoire plus vaste que celui prévu par le plan de partage de l'ONU. L'Etat hébreu réussit à occuper aussi une partie de Jérusalem à l'exception de la Vieille Ville… [elle] et certains territoires habités par la majorité des Arabes restèrent occupés par les forces militaires jordaniennes et furent appelés la Rive occidentale (*West bank*)… En 1967 Israël lança une action préventive contre l'Egypte… Les forces militaires israéliennes réussirent à occuper la péninsule du Sinaï, la Rive occidentale et la Vieille Ville de Jérusalem, le conflit dura six jours. En 1973 l'Egypte attaqua les forces militaires israéliennes au Sinaï: à cette occasion le résultat ne fut pas concluant comme par le passé… l'Egypte avait réussi à repousser une avance israélienne sur ses territoires". Cf. R. A. ROSEMBERG, *l'Ebraismo, storia, pratica, fede*, Mondadori, Milano 1995, pp. 170-174.

2) A. LÉMANN, *L'avenir de Jérusalem*, Paris 1901, p. 3.

3) *Che cos'è il Sionismo*, par le Centre d'information d'Israël, Jérusalem 1990.

4) A. LÉMANN, *op. cit.*, p. 11.

5) A. LÉMANN, *op. cit.*, p. 21.
6) Cf. ce n° 42, pp. 70-73 et n° 40 (éd. ital.) pp. 54-56.
7) A. LÉMANN, *op. cit.*, p. 26.
8) Cf. M. BLONDET, *I fanatici dell'Apocalisse*, Il Cerchio, Rimini 1992.
9) A. LÉMANN, *op. cit.*, p. 26.
10) *Ibidem*, p. 41.
11) *Ibidem*, p. 43. Voir aussi, sur ce sujet: L. POLIAKOV, *I banchieri ebrei e la Santa Sede*, Newton Compton, Roma 1974.
12) *Archives israélites*, année 1862, p. 309.
13) A. LÉMANN, *op. cit.*, p. 65.
14) P. SELLA, *Prima d'Israèle*, ed. L'uomo libero, Milano 1990, pp. 19-21.
15) P. SELLA, *op. cit*, p. 25.
16) P. SELLA, *op. cit*, p. 26.
17) P. SELLA, *op. cit*, p. 36.
18) P. SELLA, *op. cit*, p. 162.
19) P. SELLA, *op. cit*, p. 169.
20) P. SELLA, *op. cit*, p. 224.
21) P. SELLA, *op. cit*, p. 234.
22) P. SELLA, *op. cit*, p. 240.
23) A ce propos, l'interview accordée par Fini au *JERUSALEM POST* et rapportée par le *Secolo d'Italia* sous le titre *Abbiamo un amico a Roma*, par Dennis Eisemberg et Uri Dan, ex-agent du Mossad et auteur de *Mossad, 50 ans de guerre secrète* (Presses de la cité, Paris 1995) ne peut pas surprendre. A la déclaration de Fini selon laquelle «Jérusalem doit et peut être seulement aux Israéliens» [4 juillet 1995, p. 5] les intervieweurs commentent: «Il est vraiment rare de trouver un homme d'état européen qui ne soit pas tenu à demander à Israël de renoncer à une partie de sa souveraineté sur Jérusalem… ou d'internationaliser la ville. Le tout sur le fond de pressions du Vatican».
24) P. GUZZANTI, *Tel Aviv, anima ribelle d'Israèle*, in *La Stampa*. 15 /7/1995, p. 9.
25) A. LÉMANN, *op. cit.*, p. 70.
26) A. LÉMANN, *op. cit.*, p. 71. Voir aussi *Le Réveil d'Israël*, juillet 1898.
27) A. LÉMANN, *op. cit.*, p. 71.
28) *Archives israélites*, 23 septembre 1897.
29) A. LÉMANN, *op. cit.*, p. 77.
30) *Archives israélites*, 20 septembre 1897.
31) M. Dreyfuss, grand rabbin de Paris, in *Archives israélites*, 23 septembre 1897.
32) *Archives israélites*, 15 septembre 1898.
33) Cf. *Le Réveil d'Israël*, octobre 1899.
34) A. LÉMANN, *op. cit.*, p. 122.
35) *La Croix*, 10 mars 1895.
36) E. RATIER, *Mystères et secrets du B'naï B'rith*, éd. Facta, Paris 1993.
37) E. RATIER, *op. cit.*, p. 180.
38) *B'naï B'rith, The first Lodge of England*, 1910-35, Paul Goodman, imprimé par la Loge, Londres 1936.
39) M. Honigbaum, *B'naï B'rith journal*, juin 1988.
40) *B'naï B'rith Magazine, supplément*, février 1925.
41) E. RATIER, *op. cit.*, p. 183.
42) E. RATIER, *op. cit.*, p. 188.
43) E. RATIER, *op. cit.*, p. 190.
44) SAMUEL HAPPERIN, *The Polittical World of American Zionism*, édité par Informations Dynamics Inc., 1985.
45) E. RATIER, *op. cit.*, p. 202.
46) F. TAGLIACOZZO-B. MIGLIAU, *Gli ebrei nella storia e nella società contemporanea*, La Nuova Italia, Firenze 1993, p. 114.
47) TEODORO HERZL, *Lo Stato Ebraico*, Roma 1955, p. 77.
48) F. TAGLIACOZZO- B. MIGLIAU, *op. cit.*, p. 115.
49) TOM SEGEV, *Le septième million*, éd. Liana Levi, Jérusalem 1991 (1993).
50) BARBARA SPINELLI, in *La Stampa*, 27 avril 1995, pp. 1-6.
51) F. TAGLIACOZZO-B. MIGLIAU, *op. cit.*, p. 120.
52) A. LÉMANN, *op. cit.*, p. 136.
53) S. FERRARI, *Vaticano e Israèle*, Sansoni, Firenze 1991, p. 9. Cf. H. F. KÖCK, *Der Vatikan und Palestina*, Wien-München, Herold 1973, p. 40.
54) PASQUALE BALDI, *La Questione dei Luoghi Santi in generale*, Bona, Torino 1919, pp. 85-87.
Cf. A. BAUDRILLART, *Jérusalem délivrée*, Beauchesne, Paris 1918 et E. JULIEN, *La délivrance de Jérusalem*, Imprimeries réunies, Boulogne-sur-Mer 1917.
55) S. SAYEGH, *Le Statu quo des Lieux Saints*, Pontificia Università Lateranense, Roma 1971.
56) S. FERRARI, *op. cit.*, p. 11.
57) S. FERRARI, *op. cit.*, p. 12. Cf. aussi: S. I. MINERBI, *Il Vaticano, la Terra Santa e il Sionismo*, Bompiani, Milano 1988, p. 39.
58) G. VERRUCCI, *La Chiesa nella società contemporanea*, Laterza, Bari 1988, pp. 10-11.
59) S. FERRARI, *op. cit.*, p. 13. Cf. également: G. ALBERIGO-A. RICCARDI, *Chiesa e papato nel mondo contemporaneo*, Laterza, Bari 1990.
60) S. FERRARI, *op. cit.*, pp. 13-14.
61) S. I. MINERBI, *Il Vaticano, la Terra Santa e il Sionismo*, Bompiani, Milano 1988, p. 189. Du même auteur voir aussi *Il Vaticano e la Palestina durante la prima guerra mondiale*, in *Clio* 1967, pp. 433-435, et E. FARHAT, *Jerusalem nei documenti pontifici*, Città del Vaticano 1987, Libreria editrice Vaticana.
62) Allocution *Causa nobis*, 13 juin 1921, Actes de Benoît XV, tome III, Bayard, Paris 1926, p. 85.
63) *Ibidem*.
64) Sur cette question voir G. CASTELLI CAVAZZANA, *L'opera per la preservazione della fede in Palestina*, ed. Cavalieri del Santo Sepolcro, Milano 1933;
C. CRIVELLI, *Protestanti e cristiani orientali*, ed. La Civiltà Cattolica, Roma 1944, pp. 397-429;
Osservatore Romano, 20 novembre 1924.
65) Cf. *Osservatore Romano* 30 juin 1922.
66) S. FERRARI, *op. cit.*, p. 16.
67) *L'Osservatore Romano*, 14 novembre 1924, "Dalla Palestina. Le avanguardie dei missionari".
68) Cf. *L'Osservatore Romano*, 15 novembre 1924, "Come divenni cattolico. Hans Herzl, figlio del fondatore del Sionismo, racconta la sua conversione dal giudaismo". Cf. aussi: *La Civiltà Cattolica* 1937, III, p. 37, "La questione giudaica e l'apostolato cattolico".
69) *La Civiltà Cattolica* 1938, VI, p. 78, "Intorno alla questione del Sionismo".
70) *La Civiltà Cattolica* 1922, III, p. 117, "Il Sionismo dinanzi all'opinione dei non ebrei".
71) *La Civiltà Cattolica* 1937, II, p. 431, "La questione giudaica e il Sionismo".
72) *La Civiltà Cattolica* 1934, IV, p. 136, "La questione giudaica e l'antisemitismo nazista".
73) *La Civiltà Cattolica* 1938, II, p. 81, "Intorno alla questione del Sionismo". Voir aussi *La Civiltà Cattolica* 1924, IV, p. 487, "Un episodio del Sionismo in Palestina". Cf. E. CAVIGLIA, *Il Sionismo e la Palestina negli articili dell'Osservatore Romano e della Civiltà Cattolica*, in Clio 1981, pp. 79-90; R. DE FELICE, *Storia degli ebrei italiani sotto il fascismo*, Einaudi, Milano 1961, pp. 60-61.
74) *Acta Diurna Sancta Sedis*, IX, p. 184, 13/03/ 1943.

Uri Dan, le journaliste qui interviewa aussi Fini, en compagnie du fondateur et premier chef du "Mossad": Isser Harel

75) S. FERRARI, *op. cit.*, p. 20.

76) *La Civiltà Cattolica* 1938, II, p. 76, "Intorno alla questione del Sionismo".

77) M. J. DUBOIS, *The Catholic Viecu*, in Encyclopedia Judaica Yearbook, Jerusalem 1974, p. 168.

78) S. FERRARI, *op. cit.*, p. 21.

79) *L'Osservatore Romano*, 20 septembre 1921.

80) S. FERRARI, *op. cit.*, p. 22.

81) Lettre du cardinal Maglione au cardinal Cicognani, 18 mai 1944, in *Acta Diurna Sanctae Sedis*, IX, p. 302.

82) *Acta Diurna Sanctae Sedis*, XI, p. 509.

83) S. FERRARI, *op. cit.*, p. 42.

84) On peut consulter à ce sujet:

G. VANZINI, *Il Sionismo e la divinità di Gesù Cristo*, Artigianelli, Pavia 1933; A. GRASSI, *Contributo alla soluzione della questione dei Luoghi Santi*, Tipografia dei Padri francescani, Jerusalem 1935;

dans la *Civiltà Cattolica*: *La rivoluzione mondiale e gli ebrei*, 1922, IV, pp. 111 ss; *Il pericolo giudaico e gli Amici d'Israèle*, 1928, II, p. 342 ss; *La questione giudaica*, 1936, IV, pp. 37-88; *la questione giudaica e il Sionismo*, 1937, II, p. 418-99;

G. DE VRIES, *Cattolicesimo e problemi religiosi nel prossimo Oriente*, Roma 1944, La Civiltà Cattolica.

85) *L'Osservatore Romano*, 28 mai 1948. Déjà le 14 mai, jour de la naissance d'Israël, il avait écrit: «Le Sionisme moderne n'est pas le vrai Israël biblique, mais est un état laïc… c'est parce que la Terre Sainte et les Lieux sacrés appartiennent au Christianisme, vrai Israël».

Voir également: J. PARKERS, *Il problema ebraico nel mondo moderno*, Nuova Italia, Firenze 1953 et G. LO GIUDICE, *L'essenza dell'Ebraismo liberale*, in Civiltà Cattolica, 1952, III, pp. 411-15.

86) F. TAGLIACOZZO, *op. cit.*, p. 192.

87) M. BLONDET, *I fanatici dell'Apocalisse*, Il Cerchio, Rimini 1992, p. 26.

88) E. RATIER, *Les guerriers d'Israël*, éd. Facta, Paris 1995, p. 29.

89) Cf. J. SCHECHTMAN, *The Jabotinsky-Slavinsky agreement*, Jewis Social Studies, octobre 1955.

90) Cf. P. GINIEWSKI, in *Cactus*, mai 1991.

91) E. RATIER, *op. cit.*, p. 39.

92) E. RATIER, *op. cit.*, p. 41.

93) E. RATIER, *op. cit.*, pp. 41-42.

94) Le Bétar, présenté officiellement à Paris [où le 25 avril 1925 avait été fondée aussi *l'Alliance des Sionistes révisionnistes*] le 5 décembre 1929 sous le nom de *Berich Trumpledor-Jeunesse sioniste révisioninste*, est né du *Mouvement sioniste révisionniste* fondé en 1923 par Jabotinsky à Riga. «Le Bétar… est aujourd'hui pour la jeunesse la structure militaire du parti HÉRUT, qui dérivait à son tour du TAGAR, organisation qui a la charge de protéger *manu militari* les communautés». (*L'événement du jeudi*, 26 septembre 1991). Tagar en hébreu signifie défi; en France il représente l'organisation la plus militante du Bétar et réunit exclusivement des étudiants de dix-huit à vingt-trois ans. Son siège parisien est dans le même bâtiment que le Bétar, 59 Boulevard de Strasbourg, Xème arrondissement, et sur son papier à en-tête figure une autre organisation, le *Mouvement des étudiants sionistes* (qui est en réalité le Tagar lui-même). D'après Emmanuel Ratier c'est une organisation paramilitaire dont les membres ont le droit d'endosser l'uniforme; elle possède en outre son journal, le *Cactus*, qui ne sort que de manière sporadique et auquel collabore le journaliste ultrasioniste Paul Giniewski, auteur du livre *La croix des Juifs* (éd. MJR, Genève 1994 dont a traité M. l'abbé F. RICOSSA in *Sodalitium* n° 41, pp. 12-28). A partir de septembre 1992 le Tagar publie aussi *L'Etudiant juif*; il entretient en outre de très bons rapports avec le *Tsahal*, l'armée israélienne. LES ARGUMENTS DU BÉTAR SONT SYMETRIQUES A CEUX DES ANTISEMITES: LES JUIFS NE POURRONT JAMAIS ETRE FRANCAIS (OU ALLEMANDS OU ITALIENS…) COMME LES AUTRES. CE POINT EST TRES IMPORTANT POUR LES ULTRASIONISTES, PARCE QU'IL DETRUIT COMPLETEMENT TOUTE IDEE D'INTEGRATION OU D'ASSIMILATION ET SEMBLE CONFIRMER COMMENT LE SIONISME ET L'ANTISEMITISME BIOLOGIQUE COINCIDENT IDEOLOGIQUEMENT. L'*HERUT* français est le représentant en France du parti de Begin et Shamir et réunit les sionistes révisionnistes partisans de Jabotinsky. Il fut érigé en association légale en 1905 et est la maison-mère du Bétar-Tagar. Le *LIKUD* (alliance de divers partis d'extrême-droite) a comme élément moteur propre l'Hérut. Celui qui contrôle au plus haut niveau l'autodéfense juive est le *MOSSAD*, dont le fondateur Isser Harel a déclaré en 1992, suite à certaines manifestations des nazis allemands, que si les autorités allemandes sont incapables d'arrêter la montée du néonazisme: «… pourquoi le département *action* du service secret israélien n'éliminerait-il pas lui-même - discrétement - partout où ce serait nécessaire les nouveaux adeptes de la peste brune?» *(Le Monde*, 26/XI/1992). Harel explique également comment il a organisé des groupes d'autodéfense dans toute l'Europe: «Nous avons décidé de secourir toutes les communautés juives dans les pays où les gouvernements ne pouvaient ou ne voulaient pas freiner la vague antisémite. Nous l'avons fait en Europe et dans le monde entier… en créant des organisations juives de défense. (…) Ceci n'a pas été fait en coordination avec les autorités locales, nous avons pris cette initiative unilatéralement» (*Tribune Juive*, 26/I/1993).

95) E. RATIER, *op. cit.*, p. 46.

96) Cit. in E. RATIER, *op. cit.*, p. 49.

97) E. RATIER, *op. cit.*, p. 50.

98) Cit. in RATIER, *op. cit.*, p. 58.

Cf. Y. SHAVIT, *Jabotinsky and the Revisionist movement*, Franck Cass, 1988;

A. DIELHOFF, *L'invention d'une nation*, Gallimard, Paris 1993.

99) Cit. in RATIER, *op. cit.*, p. 60.

100) E. RATIER, *op. cit.*, pp. 75-77.

Cf. L. BRENNER, *Zionism in The age of dictators*, Corcum Hell, 1983;

E. BEN ELISSAR, *La diplomatie du Troisième Reich et les Juifs*, Julliard 1969.

101) 15/III/1935, p. 1.

102) Cit. in E. RATIER, *op. cit.*, p. 77.

103) Cit. par E. RATIER, *op. cit.*, p. 78.

104) Cf. F. NICOSIA, *The Third Reich and the Palestine Question*, Tauris [London] 1985.

105) E. RATIER, *op. cit.*, p. 93.

106) A. DIECK HOFF, *L'invention d'une nation, Israël et la modernité politique*, Gallimard 1993 cit. in E. RATIER, *op. cit.*, pp. 97-98.

107) Le texte original a été publié par D. YISRAELI, *Le problème palestinien dans la politique allemande*, Bar Ilan University, 1974.

108) Cit. in E. RATIER, *op. cit.*, p. 98.

109) Cf. N. YAHIM-MOR, *Israël*, La Renaissance, 1978.

110) Cf. *Yediot Aharonot*, 4/II/1983.

111) Cf. *Jerusalem Post*, 18/IX/1983.

112) L. BRENNER. *Zionism in the Age of the Dictators*, Corcun Hell, 1983.

113) Cf. M. COHEN, *Du rêve sioniste à la réalité israélienne*, La Découverte, 1990.

114) RATIER, *op. cit.*, p. 66.

Cf. la revue *L'idea sionista*, in L. *Brenner, Zionism in the Age of the Dictators*.

115) Cf. B. MUSSOLINI in *Il Popolo d'Italia*, 8/IX/1933 et 17/II/1934.

116) Cf. *Jewish Daily Bulletin*, 1935.

117) M. BAR ZOHAR, *Ben Gourion, le prophète armé*, Fayard 1966.

118) Cf. E. RATIER, *op. cit.*, p. 68.

119) Cit. in E. RATIER, *op. cit.*, p. 70.

120) R. DE FELICE, *op. cit.*, p. 174.

121) F. TAGLIACOZZO, *op. cit.*, p. 198.

122) «Mussolini n'a jamais été antisémite, au moins jusqu'en 1936. Il avait traité avec le Sionisme avec une grande ouverture et indépendance d'esprit, toutes les fois qu'il lui avait été utile dans sa perspective de pénétration au Moyen-Orient et d'opposition à la prépondérance anglo-française. Il avait exalté… la contribution des Juifs au Risorgimento…». G. SPADOLINI, *Gli anni della svolta mondiale*, Longanesi, Milano 1990, p. 250.

123) R. DE FELICE, *op. cit.*, pp. 159-161.

124) HANNAH ARENDT, *Ripensare in Sionismo* in *Ebraismo e modernità*, Feltrinelli, Milano 1993, p. 26.

125) HANNAH ARENDT, *op. cit.*, p. 87.

126) HANNAH ARENDT, *op. cit.*, pp. 98-134.

127) F. TAGLIACOZZO, *op. cit.*, pp. 405-413.

128) PAUL JOHNSON, *Storia degli ebrei*, Longanesi, Milano 1987, p. 580.

129) F. TAGLIACOZZO, *op. cit.*, p. 419.

130) PAUL JOHNSON, *op. cit.*, pp. 587-588.

131) F. TAGLIACOZZO, *op. cit.*, p. 421.

132) F. TAGLIACOZZO, *op. cit.*, p. 438.

133) ANDREW E LESLIE COCKBURN, *Amicizie pericolose*, Gamberetti editrice, Roma 1993, pp. 45-46.

134) Cf. S. GREEN, *Taking Sides*, William Mozzow, New York 1984.

135) A. E L. COCKBURN, *op. cit.*, pp. 46-47.

136) A. E L. COCKBURN, *op. cit.*, p. 47. Cf. S. GREEN, *Living by the sword*, Brattleboro, VT, Amana Books, 1988, pp. 217-219.

137) Cf. M. J. STONE, *Truman and Israel*, University of California press, Berkeley 1990.

138) A. et L. COCKBURN, *op. cit.*, pp. 49-55, passim.

139) Cf. U. BIALER, *Between East and West*, Cambridge University Press, New York 1990.

140) A. et L. COCKBURN, *op. cit.*, p. 59.

141) A. et L. COCKBURN, *op. cit.*, p. 67.

142) V. OSTROVSKY, *Mossad. Un agent des services secrets israéliens parle*, Presses de la Cité 1990. Le livre d'Ostrovsky, bien qu'il soit un agent des services secrets, semble être digne de foi, en tant que - comme l'écrit *Actualité juive* - «Un ex-agent du Mossad, Vistor Ostrovsky, condamné à trente ans de prison par contumace, poursuit légalement une chaîne de télévision canadienne… "pour incitation à l'homicide" Vistor Ostrovsky est l'auteur de deux livres à succès sur le Mossad, basés sur cinq années passées dans les services israéliens… Ladite chaîne de télévision dénoncée par Ostrovsky recevait le 5 octobre 1994 le journaliste israélien Yosef Lapid qui, quelques jours avant avait écrit sur le quotidien israélien *Ma aziv* que Ostrovsky ne devrait pas avoir le droit de vivre. Durant l'interview télévisée Lapid a déclaré que le Mossad n'assassinerait pas Ostrovsky pour ne pas compromettre les relations israélo-canadiennes.» Cf. *Actualité Juive*, n° 417, février 1995, p. 13.

143) *Ibidem*, pp. 165-169.

144) ST ALPHONSE MARIE DE LIGUORI, *Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Alfonsianum, Roma 1934, pp. 188-189.

145) A. LÉMANN, *op. cit.*, pp. 177-178.

146) ST JEAN CHRYSOSTOME, *Homiliae contra Judeos.* Cf. V. MESSORI, *Pati sotto Ponzio Pilato*, Sei, Torino 1992 et M. BLONDET, *I fanatici dell'Apocalisse*, Il Cerchio, Rimini 1992.

147) F. SPADAFORA, *Gesù e la fine di Jérusalem*, Istituto Padano di Arti Grafiche, Rovigo 1950.

148) *Actes*, I, 6.

149) *Actes*, I, 7-8.

150) Cf. J. PIGNAL, *Le Sionisme palestinien et son attitude religieuse*, in *Christus*, Lyon 1935, pp. 482-507.

151) Cf. T. DE SAINT JUST, *Les frères Lémann juifs convertis*, Duculot, Gembloux 1937, p. 442.

152) St BEDE, *In Luc* XXI, 24 *In Rom*. XI, 25-26.

153) St THOMAS D'AQUIN, *Somme Théologique*, 1a 2æ q 102 a 2.

154) Lc XXI, 24.

155) Jean-Paul II dans la *Lettre Apostolique* explique que nous entrons dans le troisième millénaire de l'*Ere Nouvelle* et que le Concile Vatican II a été l'événement qui a marqué le début de la préparation du Jubilé du second millénaire. «Avec le Concile a été comme inaugurée la préparation immédiate du grand Jubilé de l'An 2000» (*Tertio Millennio Adveniente*, n° 20). Le Concile est une espèce d'"Avent" qui nous prépare à la venue du Messie (comme si le Messie n'était pas déjà venu en la personne de Jésus-Christ!). La préparation de l'an 2000 est une clef herméneutique pour comprendre les encycliques de Jean-Paul II, pour qui «le Jubilé consistera à visiter tous ces lieux qui se trouvent sur le chemin du peuple de Dieu de l'Ancienne Alliance» (*Ibidem*, n° 24), qui pour Jean-Paul II «n'a jamais été révoquée» (cf. N. LOHFINK, *L'alleanza mai revocata*, Queriniana, Brescia 1991). L'an 2000 devra être soigneusement préparé par une phase PREPARATOIRE (après la phase IMMEDIATE du Concile Vatican II) articulée en deux phases: a) «…une première phase de sensibilisation des fidèles», de 1994 à 1996 avec un caractère ANTE-PREPARATOIRE (n° 31), qui «devra servir à raviver chez le peuple chrétien la conscience de la valeur et de la signification que le Jubilé de l'An 2000 revêt dans l'histoire humaine». Dans cette période non seulement est créé à cet effet un Comité

d'étude, mais « …il est juste que… l'Eglise prenne en charge… le péché de ses enfants… dans le souvenir de toutes les circonstances dans lesquelles ils se sont éloignés de l'esprit du Christ… Parmi les péchés qui requièrent… un plus grand effort de conversion, il faut compter… ceux qui ont porté atteinte à l'unité voulue par Dieu pour son Peuple». (Comme si l'Eglise n'était plus UNE comme le proclame le Credo!). Cette période servira à dépasser les divisions du second millénaire de l'histoire de l'Eglise. L'autre péché dont on doit demander pardon est le recours aux «méthodes d'intolérance… dans le service de la Vérité» (n° 35). Ces péchés des catholiques «en ont défiguré son visage [de l'Eglise], l'empêchant de refléter pleinement l'image de son Seigneur» (n° 35). L'Eglise anteconciliaire n'est donc pas pleinement l'Eglise du Christ et cela depuis au moins un millénaire!

La seconde phase proprement préparatoire va de 1997 à 1999. Au cours de la première année (1997) on réfléchira sur Jésus-Christ, dans la seconde sur l'Esprit-Saint et dans la troisième sur le Père, le tout à la lumière du dialogue spécialement avec les Juifs et les Musulmans (qui nient le Père, le Fils et le Saint-Esprit!). Sont ensuite prévues des rencontres communes à Jérusalem. 1999 [et il suffit de renverser les chiffres pour avoir le chiffre de la Bête 666] est le tremplin du saut pour le Jubilé de l'an 2000 «qui aura lieu simultanément en Terre Sainte et à Rome (n° 55). «La dimension œcuménique du saint Jubilé pourra… être mise en évidence par une RENCONTRE PAN-CHRETIENNE significative» (n° 55). Si on lit *Tertio Millennio Adveniente* à la lumière de ce que la Tradition a enseigné sur la conversion d'Israël, précédée de l'avènement de l'Antéchrist, on ne peut pas ne pas être terrifiés.

156) A. LÉMANN, *op. cit.*, p. 333.
157) *Ibidem*, pp. 333-334.
158) Cf. *Sodalitium*, n° 21, pp. 3-22.
159) ST IRENEE, *Adversus Haereses*, lib. V, cap. 25.
160) LACTANCE, *Institutiones*, lib. VI, cap. 15.
161) SULPICE SEVERE, *Vita Sancti Martini*, dial. II.
162) ST ROBERT BELLARMIN, *De romano Pontifice*, lib. III, cap. 13.
163) CORNELIUS A LAPIDE, *In II ad Thessalonicenses*, Ii in Dom., IX, 27.
164) FRANÇOIS SUAREZ, *Disputationes* LIV, De Antichristo, sectio V, obj. VI.
165) *Apocalypse*, XI, 7,8.
166) A. LÉMANN, *op. cit.*, p. 220.
167) A. LÉMANN, *op. cit.*, pp. 220-221.
168) A. LÉMANN, *op. cit.*, p. 222.
169) ST PAUL, *II Thess.*, II, 4.
170) ST JEROME, *Ad Algasiam*, q. II.
171) II *ad Thessalonicenses*, II.
172) THEODORET, in II *ad Thessalonicenses*, II.
173) A. LÉMANN, *op. cit.*, pp. 229-230.
174) P. JOHNSON, *op. cit.*, p. 611.
175) '*With Gershon Scholem: An Interview*' in W.J. Dannhauser, G. S.: Jesus and Judaism in crisis, New York, 1976.
176) P. JOHNSON, *op. cit.*, pp. 612-615.
177) *La Stampa*, 10/IV/1995, p. 7.
178) *La Stampa*, 22/VIII/1995, pp. 2-3.
179) IGOR MAN, *Contro la grande paura*, in *La Stampa*, 6/11/95, p. 1.
180) Comm. in *I Reg.*, II.
181) «Si le Seigneur ne bâtit la maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent. Si le Seigneur ne garde la cité, inutilement veille celui qui la garde [l'homme]» Ps. CXXVI.

"Le Pape du Concile"

182) Lc XX,17-18.

DIX-NEUVIEME PARTIE: JEAN XXIII ET LA MAÇONNERIE

Par M. l'abbé Francesco Ricossa

Le 18 décembre 1993, l'avocat napolitain Virgilio Gaito était élu Grand Maître du Grand Orient d'Italie, Obédience maçonnique dite de Palazzo Giustiniani. Peu après, le Grand Maître accordait deux entrevues significatives, la première à Fabio Andriola, journaliste de *L'Italia Settimanale*, la seconde à Giovanni Cubeddu, correspondant de *Trenta Giorni*, mensuel, dirigé par Giulio Andreotti, du mouvement Communion et Libération. Lors de ces deux entrevues, Gaito fit une allusion à Jean XXIII. Nous rapportons ici les questions et les réponses; elles sont similaires, avec de légères différences. Les voici:

Andriola demanda à Gaito: "Croyez-vous qu'il y ait des prêtres dans les loges du Grand Orient, on dit que certains cardinaux ont été des frères..."?

Le Grand Maître répondit: "Probablement. Moi, je n'en ai pas connaissance. On dit que Jean XXIII a été initié à la maçonnerie lorsqu'il était nonce à Paris. Je rapporte ce qui m'a été dit. D'ailleurs dans ses messages j'ai saisi de nombreux aspects proprement maçonniques. Lui entendre dire qu'il faut mettre l'accent sur l'homme m'a beaucoup plu" ([1]).

Cubeddu, à son tour, demanda: "Que dit maintenant le nouveau Grand Maître des rapports *brûlants* entre Eglise catholique et maçonnerie?".

"Vous savez - répondit Gaito - un prélat qui voudrait s'inscrire, nous l'accueillerions à bras ouverts. Le problème est du côté de l'Eglise et non du nôtre: nous accueillons tous les hommes libres, tous les esprits libres. D'ailleurs, il semblerait que le Pape Jean XXIII ait été initié à Paris et qu'il ait participé aux travaux des Ateliers à Istamboul. Lorsque par la suite j'ai entendu les hiérarques ecclésiastiques parler dans leurs homélies de l'homme comme centre de l'univers je me suis senti ému jusqu'aux larmes" ([2]). Le Grand Commandeur du Conseil Suprême de la Maçonnerie mexicaine, Carlos Vasquez Rangel, a lui aussi révélé récemment qu'Angelo Roncalli aurait été initié à

la Maçonnerie de Paris ([3]).

Ces entrevues du Grand Maître de la Maçonnerie italienne font autorité et remettent sur le tapis une importante question: quels étaient les rapports entre Jean XXIII et la Maçonnerie? Et qui plus est: Angelo Giuseppe Roncalli était-il un frère franc-maçon?

Selon Virgilio Gaito la réponse est la suivante:

1) Il semble qu'A.G. Roncalli ait fréquenté les loges à Istamboul.

2) Il semble que ce soit à Paris qu'A. G. Roncalli ait été initié à la Maçonnerie.

3) De toutes façons, de l'avis du Grand Maître, et sa compétence en la matière ne fait pas l'ombre d'un doute, de nombreux aspects de la pensée de Jean XXIII sont proprement maçonniques.

Nous avons déjà exprimé notre avis sur les informations émanant de membres inscrits à la Maçonnerie à propos des "révélations" de Pier Carpi ([4]). Bien que Virgilio Gaito fasse plus autorité que Pier Carpi, nous devons le répéter, pour nous, la parole d'un maçon est *a priori* suspecte. D'ailleurs même Gaito ne donne pas pour certaine l'affiliation de Jean XXIII à la Maçonnerie. Il n'empêche que son témoignage est de poids et qu'on doit par conséquent le passer au crible en contrôlant ses graves affirmations. C'est là le but de ce XIXème article sur "Le Pape du Concile"; pour ce faire, nous seront contraints de revenir sur le passé de notre personnage...

Le Grand Orient en Orient (Bulgarie, Grèce, Turquie)

La quatrième partie du "Pape du Concile", ("un œcuméniste dans les Balkans: 1925-1939") et la suivante ("de la seconde guerre mondiale à la nomination à Paris: 1939-1944") étaient dédiées précisément à la période passée par Mgr Roncalli dans cette région comme représentant du Saint-Siège, d'abord en Bulgarie, puis en Turquie ([5]). Aux dires de Pier Carpi c'est en 1935, qu'à peine arrivé à Istamboul, il s'affilia aux Rose-Croix. Selon Gaito il se contenta de fréquenter les Loges sans être initié. Nous ne possédons aucune confirmation explicite de ces informations. Cependant nous pouvons démontrer qu'elles ne sont pas absolument invraisemblables. Déjà nous avons parlé de ses relations amicales avec la hiérarchie "orthodoxe" et le gouvernement turc, relations qui allaient bien au-delà des devoirs du diplomate. Or, dans ces deux cas, on peut supposer une entrée en contact avec le monde maçonnique. Il est notoire en effet que les confessions anglicanes et "orthodoxe" n'ont pas envers la Maçonnerie les préventions de l'Eglise catholique. Le "Patriarche" de Constantinople, Athénagoras, qui comparait Jean XXIII à saint Jean-Baptiste, était par exemple un haut dignitaire de la Maçonnerie ([6]). De plus le gouvernement turc ne se contentait pas d'être empreint de laïcisme rigide, il était l'émanation d'une société secrète, les "Jeunes Turcs", société appuyée par la Loge maçonnique de Salonique et composée en grande partie des membres d'une "secte juive (les *Dunmeh*) qui professaient extérieurement l'Islam, tout en maintenant le culte hébraïque dans le secret de leurs maisons" ([7]). Ces "amis" pourraient bien avoir fait connaître la Maçonnerie à notre Roncalli. D'ailleurs, le comportement et les discours de Roncalli, reportés dans les numéros précédents de *Sodalitium* cités ci-dessus, indiquent clairement que, s'il n'était pas initié, Mgr Roncalli avait du moins des "aspects proprement maçonniques", pour reprendre l'heureuse expression du Grand Maître.

Avec les Maçons de la IIIème République

Aux dires de Gaito et de Vasquez Rangel, c'est à Paris que Roncalli aurait été

Virgilio Gaito Grand Maître du Grand Orient d'Italie

initié aux secrets des “Fils de la Veuve”. A ce qui a été dit déjà dans *Sodalitium* ([8]) on peut ajouter quelques précisions. Les rapports d’amitié intime entre le Nonce et deux anticléricaux acharnés, le socialiste Vincent Auriol et le radical Edouard Herriot, ne furent pas sans étonner le monde politique parisien pourtant affranchi. Or l’historien de la Maçonnerie Aldo Alessandro Mola précise qu’Auriol et Herriot étaient tous deux membres de la Maçonnerie ([9]). L’ambassadeur espagnol à Madrid, Miguel Mateù Pla, fut pratiquement mis à la porte de la nonciature par Mgr Roncalli qui n’avait pas évidemment la même sympathie pour le représentant du général Franco que pour Auriol et Herriot. “En une autre occasion - purement protocolaire - l’ambassadeur d’Espagne (...) fut frappé d’une déclaration faite en sa présence par le nonce Roncalli, sur un ton quasiment confidentiel, à quelques personnalités catholiques. Le nonce exprimait l’amitié qu’il professait pour la personne et l’œuvre du ministre de l’éducation du gouvernement français et l’estime qu’il avait pour lui; il le considérait comme “molto bravo” [un très bon ministre] - ce sont ses paroles textuelles. Et comme on lui faisait remarquer qu’en France depuis les temps de Combe, tous les ministres de l’Education sont maçons, que son ami en question l’était lui aussi, Mgr Roncalli montra ostensiblement son déplaisir pour l’observation qui venait de lui être faite” ([10]).

On trouve un autre indice de l’affiliation maçonnique de Roncalli dans son amitié pour le Baron Marsaudon, attestée par celui-là-même dans trois de ses livres ([11]). J’en ai déjà parlé dans les numéros précédents; je me contente donc de résumer, en ajoutant seulement quelques nouveaux détails. Marsaudon et le nonce Roncalli firent connaissance en 1947 et se lièrent d’amitié, quoique Marsaudon n’ait pas fait mystère de son affiliation maçonnique. C’est l’appartenance du Baron à l’Ordre de Malte qui fut l’occasion des premiers contacts: Marsaudon demandait à Roncalli son appui pour faire reconnaître l’Ordre dans les pays de l’Amérique Latine. En effet, Marsaudon initié à la Maçonnerie en 1926 par Pierre Valude, Ministre de la Marine Marchande dans le monde profane, avait été envoyé, un an après, par ce dernier, en Amérique du Sud, comme représentant des Compagnies françaises de navigation. Il avait travaillé de 1927 à 1932 pour le gouvernement français et la Maçonnerie (qui ne faisaient qu’une seule et même chose!) et il connaissait très bien les Loges sud-américaines. Revenu en France et parvenu au summum des grades maçonniques grâce à l’appui du grand initié spiritualiste, Oswald Wirth ([12]), Marsaudon, dans l’après-guerre, avait été nommé Ministre plénipotentiaire en mission spéciale de l’Ordre Militaire Souverain de Malte (O.M.S.M.), par le Grand Maître de l’Ordre de Malte, le frère Ludovico Chigi Albani della Rovere. Naturellement, grâce à ses appuis maçonniques, il avait obtenu du gouvernement français la reconnaissance officielle de la Délégation de l’Ordre en France. Connaissant ses entrées en Amérique du Sud, l’Ordre de Malte avait confié à Marsaudon la charge d’obtenir la même reconnaissance sur ce continent, et c’est ainsi qu’il alla chercher conseil auprès du Nonce Roncalli. Selon le Baron, Mgr Roncalli devint dès lors et pour toujours son “protecteur” et “confident”. Au cours de leurs longs entretiens, tant à la nonciature qu’à la résidence de Marsaudon, ils parlèrent tous deux des problèmes de l’Ordre de Malte, “des rapports entre l’Eglise et la Maçonnerie”, “des problèmes spirituels”, “du rapprochement des diverses Eglises Chrétiennes” ([13]). Selon Marsaudon, Roncalli lui aurait dit: “Ce n’est pas la croyance ou la non-croyance en Dieu qui me préoccupe, mais plutôt la vraie conception du Christ, en tant que Jésus-Homme surtout”. Roncalli “ne parlait jamais de l’enfer; il parlait plutôt fréquemment d’une vie future qu’il évitait cependant soigneusement de définir. Il ne faut pas oublier qu’il avait passé 10 ans en Orient; non seulement il avait cotoyé des Patriarches orthodoxes, mais il n’oubliait pas non plus qu’ils sont les continuateurs des chrétiens les plus proches des Apôtres et qu’ils ont évité avec soin certaines de ces nouveautés accueillies avec enthousiasme (...) dans les milieux catholiques romains” ([14]). Parmi ces nouveautés: l’infaillibilité du Pape, sur laquelle il maintenait volontairement le silence, et l’Assomption de Marie que Pie XII s’apprêtait à définir dogmatiquement ([15]). A propos de la Maçonnerie, le Nonce “ne dédaigna pas de s’intéresser” aux “modestes conceptions” de Marsaudon sur les “rapports entre l’Eglise et la Maçonnerie” ([16]), “il s’efforçait gentiment de comprendre la signification de l’initiation (...) qui n’est en aucune façon incompatible avec la foi, ce dont il était de plus en plus convaincu” ([17]) au point qu’il conseilla “formellement” au

"Baron" "de demeurer dans la Maçonnerie" ([18]). Le caractère et les idées de Roncalli tels qu'ils ont été décrits par Marsaudon, correspondent au portrait que fit de lui un autre haut dignitaire maçon et diplomate suisse, son ami aux temps de la nonciature parisienne, Carl J. Burckardt: "C'est un déiste et un rationaliste (...). Il changera beaucoup de choses; après lui, l'Eglise ne sera plus la même" ([19]).

En somme tout marchait pour le mieux (du point de vue de Marsaudon) lorsqu'éclata le scandale de l'Ordre de Malte.

L'ordre de Malte sous enquête

Le 14 novembre 1951 mourait à Rome Ludovico Chigi Albani della Rovere, Grand Maître de l'Ordre de Malte. Les chevaliers auraient dû se réunir pour élire le successeur; ils ne le firent pas. Ils ne le pouvaient pas: Pie XII le leur avait formellement interdit. Le Pape nomma une commission cardinalice chargée de réformer (ou de supprimer) l'Ordre de Malte et, tant que vécut le Pape Pacelli, les chevaliers n'eurent plus de Grand Maître. Tout s'arrangera le 24 juin 1961. A cette date, fête de Saint Jean-Baptiste, patron de l'Ordre (et de la Maçonnerie), Jean XXIII reçut au vatican les Chevaliers et à leur grande satisfaction rendit publique le Bref par lequel il supprimait la Commission cardinalice instituée par Pie XII et approuvait les nouvelles constitutions de l'Ordre, l'autorisant à élire un Grand Maître; c'est frà Angelo de Moiana, cousin de Mgr Mario Nasalli Rocca de Corneliano, "Grand Camérier de Sa Sainteté" qui sera élu, au mois de mai suivant ([20]).

Mais pourquoi Pie XII, pendant de si nombreuses années, avait-il laissé l'Ordre sans Maître, sous la seule direction d'un Lieutenant général, et sous la surveillance d'une Commission cardinalice?

Le fait est que les problèmes étaient nombreux: les Chevaliers n'avaient conservé que bien peu, pour ne pas dire rien, de leur caractère d'Ordre religieux et bien rares étaient les membres profès à avoir prononcé leurs vœux. En 1799 déjà, dans la bourrasque de la révolution, un schismatique comme le Tzar de Russie avait été élu Grand Maître (1799-1800), et au siècle passé, avant que soit fondé une branche séparée, le *Saint John's Order*, lié à la (très maçonnique) monarchie anglaise ([21]), un certain nombre de Chevaliers anglicans avaient été reçus par le Grand Maître. L'Œcuménisme *ante litteram* de l'Ordre est vanté par le *frère* Marsaudon lui-même ([22]). Mais le plus inquiétant était l'infiltration de la Maçonnerie dans l'Ordre de Malte ([23]). Cette infiltration est confirmée par les documents et admise par les maçons eux-mêmes, Marsaudon et Mola par exemple ([24]). C'est pourquoi le cardinal Nicola Canali intervint ([25]).

Mgr Canali en sa qualité de "Grand Prieur Commendataire à Rome du sacré et Souverain Ordre Militaire de Jérusalem dit de Malte avait motif de s'intéresser à l'Ordre. Ses ennemis l'accusaient de vouloir supprimer ou réformer l'Ordre de Malte pour le mettre directement sous le contrôle du Saint-Siège, et en particulier de l'Ordre du Saint-Sépulcre dont il était le Grand Maître ([26]). En réalité, l'esprit de foi du Cardinal Canali qui avait contribué au combat anti-moderniste de saint Pie X, était alarmé par les infiltrations maçonniques dont nous venons de faire mention. C'est ce que démontre la "note de l'éditeur" du livre de Marsaudon, *L'Œcuménisme vu par un franc-maçon de Tradition*". "Vivement attaqué sous le Pontificat de Pie XII par le *clan* intégriste romain - écrit l'éditeur Vitiano à propos de Marsaudon - il remit sa démission de Plénipotentiaire de l'Ordre, mais fut immédiatement promu à la haute dignité de Ministre Emérite qu'il est le seul Chevalier de Malte à posséder actuellement. Le Grand Magistère de Malte dans sa lutte contre le cardinal Canali, n'abandonna jamais le baron de Marsaudon qui, de son côté, s'efforça de continuer à lui rendre service sur les plans diplomatique et hospitalier" ([27]). C'est donc bien Marsaudon qui fut découvert, et contraint de ce fait à donner sa démission!

Aussi, le récit, contesté, que fait de l'épisode Franco Bellegrandi ([28]) ne semble pas du tout infondé, et l'affaire s'éclaircit peu à peu. Bellegrandi écrit: "En cette période française, se place un incident, ignoré de la plupart, qui soulève un instant le voile couvrant l'appartenance présumée de Roncalli à la secte maçonnique. Une lettre du Cardinal Canali, dure comme la pierre, était parvenue (...) à Son Altesse éminentissime le prince Chigi Albani della Rovere (...) : Pie XII (...) venait d'apprendre (...) que le ministre de l'Ordre de Malte à Paris était maçon. (...) On découvrit que [Marsaudon] avait été fait 'grand croix magistériel' sur la proposition de son prédécesseur [de Pierredon] et, surtout que c'est sur la recommandation du nonce à Paris, Roncalli, qu'il

avait été nommé ministre. Le résultat de cette première enquête fut immédiatement référé au Vatican, au Cardinal Canali qui s'exclama: 'Pauvre Roncalli! Je suis désolé de devoir le mettre dans l'embarras et j'espère que cela ne va pas lui coûter son chapeau de cardinal...'. Le Vatican décida avec la plus grande circonspection de faire envoyer par l'Ordre sur le champ, à Paris, une personne de confiance pour démêler jusqu'au bout la délicate affaire. En effet les trois personnes impliquées dans l'histoire devaient être traitées avec égards. Le nonce pour le concours précieux apporté à l'Ordre de Malte dans la conclusion de certaines affaires délicates en Argentine; le Comte de Pierredon pour les nombreuses années passées à son service, d'abord à Bucarest puis à Paris; le baron de Marsaudon lui-même pour un travail méritoire accompli en vue d'obtenir la reconnaissance officielle de l'Ordre par le gouvernement français". Un chapelain profès de l'Ordre, Mgr Rossi Stockalper fut nommé "visiteur magistral"; il se rendit à Paris et s'informa auprès du Père Joseph Berteloot, jésuite expert en tout ce qui concerne la maçonnerie, et auprès du vicaire général du diocèse, Mgr Maurice Bohan. Tous deux confirmèrent l'affiliation de Marsaudon. "Le visiteur magistral", le cœur serré se traîna alors au numéro 10 de l'*avenue du Président Wilson*, siège de la nonciature. Il demanda à Roncalli, avec tact, des nouvelles circonstanciées du baron-maçon. Le gros prêtre de Sotto il Monte, entre un sourire et une plaisanterie renvoya le chapelain de l'Ordre de Malte au secrétaire de la nonciature, Mgr Bruno Heim. Ce prêtre, aujourd'hui *légat apostolique* en Grande Bretagne, acheva de frapper d'étonnement l'envoyé de Rome, par son habit de clergyman et la pipe fumante qu'il tenait entre les dents d'abord, puis par ses affirmations stupéfiantes sur la maçonnerie qu'il définit comme 'une des ultimes forces de conservation sociale qu'il y ait au monde et donc, une force de conservation religieuse', puis enfin par le jugement enthousiaste qu'il porta sur le baron Marsaudon dont le mérite était d'avoir fait comprendre à la nonciature la valeur transcendante de la Maçonnerie. C'était justement pour ce mérite que le nonce à Paris, Angelo Giuseppe Roncalli avait appuyé et avalisé sa nomination comme ministre de l'Ordre de Malte à Paris. Déjà comme assommé de ce revirement, Mgr Stockalper reçut le coup de grâce lorsque, protestant que le canon 2335 du Droit Canon prévoit l'excommunication des affiliés à la Maçonnerie, il s'entendit répondre par son interlocuteur (...) que 'la nonciature de Paris était en train de travailler en grand secret pout réconcilier l'Eglise et la Maçonnerie'. C'était en 1950!" ([29]). L'épisode, tel qu'il est raconté par Bellegrandi, est absolument vraisemblable et correspond à ce que nous savons déjà d'autres sources. Mgr Heim, de Bâle, est de couleur monarchique-libérale, favorable par conséquent à une Maçonnerie de style anglo-saxon, force assurée de conservation sociale. Transféré en Autriche après cet incident parisien, il se retrouva en Scandinavie où il était encore lorsqu'à la conférence plénière de la Conférence épiscopale des pays scandinaves et baltiques, les 21 et 23 octobre 1966, les évêques de ces pays décidèrent de ne pas demander l'abjuration aux maçons accueillis dans l'Eglise, ce qui permettait ainsi la double appartenance à l'Eglise et à la Maçonnerie. Or, rapporte Mola, cette décision avait été préparée "par le délégué apostolique pour la Scandinavie, Mgr Bruno B. Heim, secrétaire de Jean XXIII quand il était nonce à Paris" ([30]). Quel était par ailleurs le climat qui régnait ces années-là dans certains milieux catholiques français (et allemands)? Le religieux jésuite Joseph Berteloot, celui justement auquel le visiteur romain s'était adressé pour informations, était un pionnier de la réconciliation entre l'Eglise et la Maçonnerie symbolique (dans un but antimatérialiste) depuis 1947 déjà; il était l'ami intime du maçon Albert Lantoine ([31]); ses ouvrages sur la possibilité d'une réconciliation datent justement des années 1947 à 1952, années de la nonciature Roncalli! Les contacts entre certains maçons et la nonciature de Paris, la conviction répandue d'une collaboration possible, les idées de Mgr Heim et celles de Mgr Roncalli, leur amitié pour Marsaudon, Herriot, Auriol... Tout porte à conclure que l'initiation maçonnique à Paris de Mgr Roncalli n'a rien d'invraisemblable. En tous cas, un fait demeure certain: Pie XII, en désignant une commission chargée de réformer l'Ordre de Malte, approuva les préoccupations du cardinal Canali; Jean XXIII prit, lui, le contre-pied de la décision de son prédécesseur et rouvrit la voie à l'infiltration maçonnique dans l'Ordre. Dans l'Ordre seu-

lement, ou également dans l'Eglise? C'est ce que nous allons voir. Entre-temps, moins de deux mois après l'audience aux chevaliers de Malte, le vieux cardinal Canali mourait; son antagoniste, Angelo Giuseppe Roncalli n'eut pas la moindre marque de regret ([32])...

Ombres maçonniques sur les Conclaves

Transféré à Venise en 1953, le cardinal Roncalli insiste sur son vieux principe "tout ce qu'il y a de plus maçonnique" ([33]) qu'il faut considérer ce qui unit plutôt que ce qui divise, et continue à fréquenter les frères maçons, Auriol et Marsaudon. En 1958, Pie XII meurt et Roncalli est élu sous le nom de Jean XXIII. Nous avons déjà parlé de l'étrange certitude qu'avait Roncalli d'être lui-même l'élu du conclave, certitude alimentée par les inquiétantes prophéties de l'ésotériste Jean-Gaston Bardet ([34]). Nous avons également parlé du rôle joué par la Maçonnerie au conclave de 1963, qui se déroula après la mort de Jean XXIII et se conclut avec l'élection de Paul VI ([35]). Sur ce dernier événement quelques précisions sont à donner. Par deux fois au moins, le 'vaticaniste' Benny Lai en a fait une mention explicite ([36]). Mais une première et discrète mention en est faite par un personnage certainement bien informé (et à plus d'un titre!), Giulio Andreotti. "Dans les jours précédant immédiatement le conclave - écrit Andreotti - une activité notable se déroula précisément autour des cardinaux Frings et Lercaro qui avaient joué un rôle prééminent [comme chefs de file du front progressiste] dans la première session conciliaire. Entre autres, à la grande surprise des habitants, se tint à Grottaferrata une nombreuse assemblée de cardinaux - italiens et étrangers - sur l'invitation de l'archevêque de Cologne, Frings. L'un des participants me dit, mi sérieux-mi facétieux, que la majorité canonique était déjà atteinte: il ne me spécifia pas quel était le bénéficiaire du choix, je ne le lui demandai pas non plus. Mais à une série d'éléments, je fus confirmé dans ma prévision du succès de Montini" ([37]). Andreotti ne nous dit pas quel fut son informateur; peut-être le maître de maison qu'on oublie de nommer... Ce n'est pas, en effet, dans l'une des nombreuses maisons religieuses de Rome et des alentours qu'eut lieu la réunion mais dans la villa de l'"avocat Umberto Ortolani, qui sera impliqué par la suite dans les histoires de la loge maçonnique P.2 et dans la faillite de la Banque Ambrosienne, et qui était à l'époque 'gentilhomme' de Lercaro; la villa avait déjà donné l'hospitalité à Frings pour permettre à l'archevêque de Bologne de 'prendre tout son temps pour parler en pleine tranquillité des affaires du Concile' (G. Lercaro, *Lettera dal Concilio, 1962-1965*, EDB, Bologna 1980, p. III)" ([38]). Il se peut que le mini-conclave de Grottaferrata ait désigné le cardinal Lercaro, "l'homme d'Ortolani". Mais à une autre réunion qui eut lieu dans le couvent capucin de Frascati, c'est Montini qui obtint la préférence; la fine fleur du progressisme était présente avec les cardinaux Liénart, Frings, Suenens, König ([39]), Alfrink ([40]). Jean XXIII aurait approuvé les deux élections: en mars 1963, quelques mois avant sa mort, il confiait au bergamasque Mgr Pietro Sigismondi de la Propagande de la Foi: "Mes valises sont prêtes et je suis tranquille: celui qui viendra après moi mènera à son terme le peu de bien que j'ai fait, le Concile surtout. Il y a Montini, Agagianian et Lercaro" ([41]). C'est ainsi que Montini rendit visite à Lercaro, le soir du 18 juin, dans la maison des Oblates régulières bénédictines de Priscilla, via Salaria à Rome, congrégation religieuse fondée par l'oncle d'Andreotti, don Belvederi, et là ils se mirent d'accord sur le nom de Montini ([42]), qui bien entendu déclara ensuite n'avoir "jamais le moins du monde désiré, et encore moins favorisé notre élection!" ([43]). Les réunions pour orienter le Concile et ensuite pour l'imminent Conclave se tinrent donc dans la maison d'un maçon en la personne d'Ortolani lequel jouait déjà un certain rôle au Vatican sous Jean XXIII. Que le rôle d'Ortolani et de la maçonnerie dans l'élection de Paul VI n'ait pas été secondaire, c'est ce qu'a confirmé le prêtre sa-

L'avocat Umberto Ortolani 'gentilhomme' du cardinal Lercaro dans les années 60, et impliqué par la suite dans les histoires de la loge maçonnique P.2 et dans la faillite de la Banque Ambrosienne.

lésien don Pier Giorgio Garrino qui, jusqu'à sa mort tragique survenue en août 1995, remplissait d'importantes fonctions à la Curie de l'archevêché de Turin. Je le sais de source certaine, Garrino soutenait que l'élection de Paul VI fut favorisée par la Maçonnerie.

Etant données ces prémisses (conditions de l'élection de Montini, assurance qu'avait Roncalli d'être élu, "prophétie" de Bardet à ce propos), une autre affirmation de Bellegrandi selon laquelle Paul Sella, de la famille bien connue de Biella, aurait su avant le Conclave de 1958 que l'élu devait être Angelo Giuseppe Roncalli, n'est pas du tout invraisemblable. De qui le tenait-il? "D'une autre haute autorité maçonnique en contact avec le Vatican" ([44]).

Quoiqu'il en soit, à peine élu, Jean XXIII recevait les plus vives congratulations de son ami, le baron Marsaudon auquel il répondait à son tour; par la suite Marsaudon écrivit: "pour nous c'était une grande émotion, mais pour beaucoup de nos amis, ce fut un signe" ([45]). Voici comment Aldo A. Mola commente le fait non sans un clin d'œil à ceux qui veulent bien comprendre: "C'est grâce au texte de *Mater et Magistra* de ce Mgr Roncalli qui avait choisi pour son Pontificat le nom de Jean, 'celui qui vient dans la lumière du Seigneur', c'est-à-dire le nom de l'apôtre dont l'évangile est ouvert sur l'autel des Loges, de ce Mgr Roncalli qui, même une fois élevé à la Tiare, aurait béni tous les *confrères* en la personne d'Yves Marsaudon, l'ami des années de la nonciature à Paris, c'est grâce à ce texte, disais-je donc, en y passant des nuits blanches, que Gamberini avait été élevé à la charge de Grand Maître" ([46]). A bon entendeur salut...

Jean XXIII s'abstient de condamner la Maçonnerie

Jusqu'ici, revenant sur nos pas, nous avons examiné une nouvelle fois les rapports d'Angelo Roncalli avec la Maçonnerie ou, du moins, avec certains maçons. Une question se pose maintenant; quelle fut l'attitude de Jean XXIII une fois élu Pape?

Un premier fait est significatif: **Jean XXIII n'a jamais condamné la Maçonnerie** ([47]). La chose est encore plus étrange si l'on pense au fait que depuis la Bulle *In Eminenti* du 28 avril 1738 par laquelle Clément XII condamnait pour la première fois la Maçonnerie et en excommuniait les adeptes, les Papes produisirent incessamment une "masse énorme de documents de condamnation et d'excommunication" de la Maçonnerie. Selon le Père Esposito, "une statistique appropriée n'a pas encore été faite, mais dans la mesure où il est possible à l'heure actuelle d'avancer un chiffre avec un indice élevé de probabilité, ce *corpus antimassonicum* ne devrait pas être inférieur à 400-450 documents" dont 145 pour le seul Pie IX et plus de 226 pour Léon XIII ([48])! Dans cette "bataille en première ligne" ("guerra guerreggiata" pour reprendre l'expression en italien du Père Esposito) entre Eglise et Maçonnerie, la dernière voix d'un Pape à s'élever contre la secte est celle de Pie XII, le 23 mai 1958 encore, quelques mois seulement avant sa mort. Puis c'est le néant, ou plutôt une série de documents conciliants des conférences épiscopales d'abord, puis du "Saint Siège", qui culminent avec l'abrogation de l'excommunication, le 28 novembre 1983 ([49]). Ignorants des changements de cap opérés par Jean XXIII, les Evêques continuèrent quelque temps à condamner la Maçonnerie, ainsi fit l'épiscopat argentin en 1959, et l'épiscopat du Ruanda Urundi en 1961 ([50]). Contemporainement à la déclaration des évêques du Ruanda, selon laquelle la Maçonnerie est un instrument de Satan, le Père jésuite Michel Riquet, "avec l'accord des l'autorités ecclésiastiques", tint une conférence dans la loge Volney de Laval, en France, le 18 mars 1961... Pour la première fois, sous Jean XXIII par conséquent, le grand public était mis au courant du dialogue en acte entre plusieurs représentants de la Maçonnerie et plusieurs représentants de l'Eglise. Le grand revirement était amorcé.

Le revirement de Jean XXIII

Si Jean XXIII a interrompu la chaîne de condamnations et d'excommunications accumulées par tous ses prédécesseurs en se taisant sur la Maçonnerie, on ne peut cependant pas dire qu'il ait été indifférent à ce thème. Selon le consensus unanime des experts, c'est sous son pontificat que commence le revirement et que s'ouvre pour la première fois le dialogue. Donnons la parole aux témoins. Le Grand Maître de la Grande Loge de France, **Dupuy**, a déclaré que "Jean XXIII et Vatican II ont donné une impulsion formidable au travail de clarification et de désarmement réciproque dans les rapports entre Eglise et

Maçonnerie" ([51]). Léon de Poncins, grand ennemi de la Maçonnerie, a écrit: "La campagne de rapprochement entre la Franc-Maçonnerie et l'Eglise resta cependant à l'état latent sous le pontificat de Pie XII; manifestement le feu couvait sous la cendre, mais les progressistes qui avaient pris dans l'Eglise une influence considérable se rendaient compte que leurs efforts n'avaient aucune chance d'aboutir du vivant du pape (...). Avec l'avènement de Jean XXIII (...) il y eut brusquement comme une explosion (...). On avait nettement l'impression d'une campagne internationale, méthodiquement orchestrée..." ([52]). Le Grand Maître de la Maçonnerie d'alors, **Salvini**, déclarait en 1970: "Jean XXIII a publié récemment un document qui, sur ce thème, se rapproche beaucoup de notre comportement [qui consiste à ne pas demander aux frères de quelle religion ils sont] et en effet *Mater et Magistra* ainsi que *Pacem in Terris* présentent des idées très suggestives sur le rapprochement humain là où existent des différences idéologiques" ([53]). Le maçon **Volpicelli** a déclaré que "deux Pontifes récents sont également appréciés par les deux communautés [Eglise et Maçonnerie], le Pape Jean et le Pape Wojtyla" ([54]). En vrai langage maçonnique le **Père Esposito** nous assure qu'"en ce qui concerne la communauté ecclésiale, il n'est même pas à démontrer qu'à partir du Pape Jean et du Concile, elle s'est transformée en un chantier de travail où les tailleurs de pierre, les sculpteurs et les artistes de toutes les spécialités, architectes et chapelains, se consacrent à une activité ingrate et méticuleuse dans le but d'édifier la nouvelle cathédrale du futur" ([55]). Le catholique **Alec Mellor**, entré en Loge avec la permission du cardinal archevêque de Paris, Mgr Maurice Feltin, écrit: "La phase ultime [du 'cessez-le-feu'] devait être préparée par l'*Aggiornamento* voulu par Jean XXIII et par Vatican II, puis par Paul VI ([56]). **Roberto Fabiani** écrit: "Ce fut Jean XXIII qui rompit la glace **avec une mesure passée complètement sous silence autorisant les protestants convertis au catholicisme et inscrits à la Maçonnerie à demeurer tranquillement dans les loges**. Depuis lors les signaux de contact se multiplièrent..." ([57]). Le Père jésuite **José Antonio Ferrer Benimelli** confirme la position possibiliste de Roncalli sur la double appartenance: "Et cela [que la Maçonnerie est une association dans laquelle peuvent avoir place tous les chrétiens] Jean XXIII et Paul VI le comprirent très bien, tout comme le comprit le prédécesseur, dans la même charge, du cardinal Ratzinger, le cardinal Seper, qui en 1972 déjà émit le vœu que soit rendue possible la présence de catholiques à l'intérieur de la Maçonnerie" ([58]). **Marsaudon** affirme la même chose: "Mgr Roncalli m'a conseillé formellement de rester dans la Maçonnerie. (...) Il m'a reçu à Castel Gandolfo en ma qualité de Ministre émérite de l'Ordre de Malte, et il m'a donné sa bénédiction, renouvelant son encouragement pour une œuvre de rapprochement entre les Eglises, de même qu'entre l'Eglise et la Maçonnerie de Tradition (c'est à dire: régulière)" ([59]).

Cette revue, si brève soit-elle, démontre qu'au jugement de ceux qui se sont occupés de la question, le gouvernement de Jean XXIII a changé l'intransigeance séculaire de l'Eglise vis-à-vis de la Maçonnerie en une ouverture qui va jusqu'à permettre la double appartenance: à l'Eglise et à la Maçonnerie.

Les grandes concordances entre Roncalli et la Maçonnerie

Depuis 1967 déjà, le Père Esposito est engagé dans le dialogue avec la Maçonnerie. Dans le but de démontrer la licéité et la possibilité de ce dialogue, il a écrit de nombreuses œuvres, dont certaines sont citées dans cet article, *Le grandi concordanze tra Chiesa e Massoneria* par exemple. En réalité les "concordances" en question n'existent pas entre l'Eglise et la Maçonnerie, c'est entre cette dernière et Jean XXIII, Paul VI et Jean-Paul II qu'elles existent. Pour confirmer ces concordances, le Père Esposito ne se contente pas de citer les rapports directs de certains hommes d'Eglise avec des hommes de la Maçonnerie, il cite également les rapports avec des associations ou des principes qui, s'ils ne sont pas explicitement maçons, ont été fondés ou voulus par la Maçonnerie, autrement dit la Société des Nations (puis l'O.N.U.) avec la Déclaration universelle des droits de l'homme, la Croix Rouge, le Scoutisme et le Rotary Club. Dans cet article je traiterai des rapports de Jean XXIII avec ces organismes.

I) **L'O.N.U. et la Déclaration des droits de l'homme**. Le 10 décembre 1948 l'O.N.U. votait une Déclaration des droits de l'homme qui reprenait, de nom et de contenu, celle de la Révolution française, déjà condamnée par le Pape Pie VI. Mais «avec Jean XXIII - écrit Esposito - commence l'époque du dépasse-

ment du narcissisme catholique. L'acceptation des règles du dialogue et de l'œcuménisme inaugure la loi de la réciprocité, en ce sens qu'on admet l'existence et la reconnaissance explicite des valeurs propres et de celles d'autrui (...). Dans l'Encyclique *Pacem in terris* (11 avril 1963) le pape Jean faisant explicitement référence à l'O.N.U. et à la Déclaration des droits de l'homme en fait l'éloge: "Le but essentiel de l'Organisation des Nations Unies est de maintenir et de consolider la paix entre les peuples, de favoriser et de développer entre eux des relations amicales **fondées sur le principe de l'égalité**, du respect réciproque et de la collaboration la plus large dans tous les secteurs de l'activité humaine. (...) Un des actes les plus importants accomplis par l'O.N.U. a été la Déclaration universelle des droits de l'homme approuvée le 10 décembre 1948 par l'Assemblée générale des Nations Unies. (...) Certains points de cette Déclaration ont soulevé des objections et fait l'objet de réserves justifiées. Cependant Nous considérons cette Déclaration comme un pas vers l'établissement d'une organisation juridico-politique de la communauté mondiale"» ([60]). Jean XXIII approuve donc substantiellement (même s'il émet des réserves génériques) ce que l'Eglise a condamné.

II) **Le Scoutisme**. Après avoir démontré l'origine maçonnique du Scoutisme (pp. 297-300) et sa lente assimilation par les catholiques après la mort de Saint Pie X, le Père Esposito rapporte une allocution de Jean XXIII prononcée à l'occasion du pélerinage international des Scouts catholiques du 13 juin 1962. "Le pontife (...) comme d'habitude mit l'accent sur la recherche des points de concordance entre les divers éléments humains, laissant au second plan, sans même les mentionner, les points de dissension et de rupture". "La beauté de votre jeune et ardent service sera un attrait etc...- dit-il - (...) il contribuera à surmonter toutes les barrières qui subsistent entre les hommes, les aidant tous à se reconnaître fils de Dieu et membres d'une seule et grande famille. C'est là qu'est le succès de votre Mouvement, son honneur et sa gloire". Jean XXIII entendait-il encourager les Scouts catholiques à la conversion de tous les infidèles à l'unique Eglise du Christ, ou bien, *sicut litteræ sonant*, est-ce qu'il entendait redonner au scoutisme "l'un des aspects les plus authentiques du mouvement" dont sa catholicisation l'avait vidé, autrement dit "celui de la tolérance interconfessionnelle"? ([61]).

III) **Le Rotary Club**. Prezzolini a écrit: "Les Rotariens sont un peu comme les *Boy-scouts* une fois devenus vieux et favorisés par le succès..." ([62]). Le célèbre écrivain ignorait (sans doute) à quel point il avait raison, du moins pour ce qui regarde l'origine commune des deux associations. Le Père Esposito rappelle en effet l'esprit maçonnique du Rotary (et on pourrait en dire autant des associations similaires) par ces paroles lumineuses: "Le rapport existant entre ces organisations et la Maçonnerie (...) est structural, non seulement à cause de sa fondation, le 23 février 1905, par l'avocat Paul P. Harris, de Chicago, et de trois de ses collègues maçons, mais aussi à cause de l'empreinte idéologique et juridique du Club, lequel prend le meilleur dans le message initiatique pour l'insérer dans la société en le laïcisant, c'est-à-dire en excluant les aspects contraignants et initiatiques, lesquels - en excluant toujours nettement la confessionalité religieuse - ont un certain caractère sacré quoique laïque". Aussi la position de l'Eglise catholique ne pouvait qu'être contraire au Rotary Club. En Espagne (23 janvier 1929), en Hollande et dans quelques pays de l'Amérique Latine, les Evêques interdirent tout simplement à tous les catholiques l'inscription au Club. Quant au Saint-Siège, deux documents, du 15 janvier 1929 et du 11 janvier 1951, en interdirent l'inscription aux ecclésiastiques. En ce qui concerne les laïcs, le décret approuvé par Pie XII spécifie: "ils doivent être exhortés à observer ce qui est prescrit au canon 684 du Code de droit canon". Lequel dit: "Que les fidèles (...) se gardent des associations secrètes, condamnées, séditieuses, suspectes, ou qui s'efforcent de se soustraire à la légitime vigilance de l'Eglise" ([63]). Mais là encore intervint "le revirement du pape Jean", selon l'expression d'Esposito (p. 344). Pour cette affaire, nous avons la version ([64]) relativement détaillée d'un protagoniste, l'avocat Omero Ranelletti ([65]) qui joua un rôle similaire (en plus petit, s'entend!) à celui de son "frère aîné", Jules Isaac. Les condamnations et les soupçons de l'Eglise étaient une offense cuisante aux rotariens qui ne pouvaient recruter que difficilement chez les catholiques; des "réconciliations" furent tentées plusieurs fois; dans toutes les tentatives, Ranelletti eut un rôle. Sans succès en 1929. Sans succès de nouveau en 1949-1950, lorsque le Président international Hodgson, le Gouverneur Lang et le

Le cardinal Lercaro

Secrétaire du Rotary de Rome, Gancia, tentèrent de se faire recevoir par Pie XII. “Ils attendirent dans la cour de S. Damaso l’autorisation de monter à la salle des audiences: mais l’attente fut vaine. Les autorités de l’Eglise, en apprenant leur qualité de rotariens, ne consentirent pas l’audience. La tentative, **faite dans l’intérêt et pour le bien du Rotary**, n’eut pas de succès” ([66]). Pie XII était à peine mort que le nouveau Président Clifford A. Randall, sans perdre de temps, écrivait à Ranelletti: il voulait une audience avec le nouvel élu Jean XXIII! Ranelletti tâta le terrain auprès du Père Martegani (2 décembre 1958) puis, sûr de lui, s’adressa à Mgr Capovilla, le secrétaire privé de Roncalli à Venise puis au Vatican. Capovilla était un vieil ami (depuis 1945) du président du Rotary de Venise, Ambrosini, lequel, écrivant justement à Capovilla, décrivit Roncalli comme “**un Patriarche tellement indulgent et compréhensif vis-à-vis de l’activité rotarienne**” ([67]). Ranelletti confirme: “Durant son séjour à Venise, le Pape Jean avait eu l’occasion d’approcher plusieurs fois les rotariens de la ville, ce pourquoi il était bien au courant de notre institution” ([68]). Voilà comment, tandis que le tout proche archevêque de Milan, le cardinal Schuster, introduisait le Rotary dans la Revue diocésaine milanaise, parmi les “diverses formes ésotériques d’une Maçonnerie unique” ([69]) et que Rome renouvelait ses condamnations, le Patriarche Roncalli flirtait avec les frères rotariens! Etrange n’est-ce pas? Le fait est qu’après un coup de téléphone, Ranelletti et Capovilla se rencontraient le 6 février 1959; ils parlèrent pendant une heure. Ranelletti, cela va de soi, fit à Capovilla une “excellente impression”; il lui raconta les tribulations du passé, les tentatives ratées. Cette fois, il ne devait pas échouer: le 25 février, la secrétairerie de Mgr Nasalli Rocca di Corneliano informa Ranelletti que “le Saint Père recevrait en audience le président Randall le 20 avril”. “Je m’en réjouis avec vous”, écrivit Capovilla à Ranelletti le 2 mars suivant! Ranelletti communiqua la bonne nouvelle à Randall, “lui recommandant le maximum de réserve”, puis il écrivit à Capovilla: “...dans le module officiel d’audience au Saint-Père (...) j’ai précisé que - en accord avec vous - cette audience est requise pour l’avocat Clifford A. Randall, Président du Rotary International, accompagné de sa femme, Madame Renata, de l’ancien Président International G. P. Lang, des Gouverneurs en poste des Rotary d’Italie [Giovanni Di Raimondo et Leo Spaur] ainsi que de moi-même. De cette façon, à l’hommage de dévotion que le Président International s’apprête à présenter à Sa Sainteté au nom de toute la famille rotarienne répartie dans 111 pays du monde, nous joignons l’hommage particulier (...) de notre famille rotarienne italienne” ([70]). Evidemment il était paradoxal que la “famille rotarienne” dont les membres catholiques y étaient inscrits contre la volonté du Saint-Siège, soit reçue par Jean XXIII! C’est ce dont se rendit compte le Camérier Secret Participant de service, lequel dit par deux fois à Ranelletti que l’audience leur était accordée en tant que personnes privées, et non en tant que rotariens. Ce à quoi Ranelletti opposa les accords pris avec Capovilla, et il se présenta “au sourire inégalable de douceur et de bonté” du “Pape Jean” en sa qualité de rotarien, présentant l’hommage “de toute la famille rotarienne du monde”; sur ce, Jean XXIII “eut une parole de bonté pour chacun, nous réconfortant, pour finir, de sa bénédiction apostolique” ([71]). *L’Osservatore Romano* et la *Civiltà Cattolica* ignorèrent l’audience rapportée par tous les autres journaux. Mais dès lors les rotariens avaient vaincu. Toute résistance était désormais écroulée lorsque «le 20 mars 1953, le pape Jean accorda au Rotary une seconde audience. Ce furent les rotariens du 188ème district, celui de Rome, qui se rendirent à l’audience. (...) Le groupe fut placé tout près du trône pontifical. Le Pape Jean leur “adressa des paroles de profonde bonté et leur donna sa bénédiction paternelle, étendue à tous les Rotariens du monde”». Les délégués du Rotary, Gelati, Caria et Ranelletti, furent présentés “en leurs qualités officielles” cette fois ([72]). Pour clore

le chapitre, laissons le commentaire au rotarien Ubertone: «Si nous réfléchissons aujourd'hui sur certaines attitudes prises dans les milieux catholiques, sur les accusations faites au Rotary d'être des associations "ouvertement hostiles au catholicisme", et "dont la morale n'est rien moins qu'un travestissement de la morale laïco-maçonnique" et si nous les comparons au rapport existant actuellement entre Rotary et Eglise; si nous pensons à l'injonction faite au clergé et aux catholiques de "se tenir loin" du Rotary et que nous observons la présence, en tant que membres du Club, de prêtres et de prélats dont l'un, le Père Frederico Weber S.J. a été gouverneur d'un District, il nous semble que les faits racontés par Ranelletti sont des chroniques d'un autre monde. **Et c'est d'un autre monde qu'il s'agissait en effet**. Aujourd'hui, où nous assistons à des rencontres œcuméniques à un très haut niveau, il nous semble inconcevable qu'on puisse reprocher au Rotary de "se soustraire au contrôle légitime de l'Eglise". De même, étant donnée l'ouverture actuelle vis-à-vis de toutes les religions, déclarées "dignes de respect", cette prise de position si sévère envers une association libre qui se proclame pourtant restauratrice de principes hautement moraux dans le domaine des professions et des affaires, d'une association qui a pour unique fin le "bien commun de la société", cette prise de position apparaît tout aussi inconcevable. Ce sont le Pape Jean et le Concile qui ont marqué la charnière entre les deux époques» ([73]).

Statue de Lercaro érigée dans la Cathédrale San Petronio à Bologne. Cette œuvre de Manzù lui fut commandée par Umberto Ortolani. (Voir l'incription apposée au-dessous).

Les démentis de Mgr Capovilla

Comme nous l'avons vu, tous les indices convergent; Jean XXIII n'a pas fait opposition à la Maçonnerie, il l'a même favorisée; il en a épousé, du moins en partie, les principes; il a soutenu la possibilité d'être en même temps catholique et maçon, et cohérent avec cette position, il a été probablement initié lui-même à la Maçonnerie. Devant des indices aussi pesants et de surcroît provenant de témoignages de personnes qui fondent là-dessus leur estime pour lui, ne se lèvera-t-il personne pour sa défense?

A vrai dire un personnage digne de foi a démenti toute collusion entre la Maçonnerie et Jean XXIII: c'est son fidèle secrétaire, l'archevêque Loris François Capovilla.

A ma connaissance, Capovilla est intervenu à deux reprises: une première fois en 1976, avec deux articles dans *L'Osservatore Romano*, puis, dernièrement, dans un livre-interview avec le neveu de Jean XXIII, Marco Roncalli ([74]). En 1976, Capovilla intervenait, indigné, contre le livre de Pier Carpi, "Le profezie di Papa Giovanni". Ecrit par un maçon et édité par une maison d'édition franc-maçonne, les éditions Mediterranee, le livre affirmait, rappelons-le, la présumée affiliation de Roncalli aux Rose-Croix, en Turquie. Capovilla dément carrément, se fondant sur l'Agenda et le registre des Messes du Nonce en Turquie de l'époque. Dans l'interview avec Marco Roncalli, Capovilla revient sur la question (p. 117). Dans son livre, Capovilla développe quelque peu l'argument s'étendant un peu plus sur les relations de Jean XXIII avec la Maçonnerie. Selon Capovilla, les bruits de "conspirations maçonniques finalisées à la destruction de la tradition et de l'unité de l'Eglise" sont "des fantaisies pour déclencher des polémiques" ([75]), sont choses inconcevables (p. 89). "Actuellement" Capovilla

exclue des "mélanges" avec la Maçonnerie; peut-être dans le passé... (p. 88)! Après quoi il rompt une lance en faveur de la maçonnerie américaine, qui n'est "jamais entrée en conflit avec la religion" (ibidem). Cependant lorsqu'il s'agit de Jean XXIII, le fidèle secrétaire devient circonspect, il se contredit presque lui-même... Il fait allusion en effet à deux épisodes, tous deux de 1962: un télégramme reçu d'une Loge maçonnique exprimant des vœux pour la guérison de Jean XXIII, et une note de la main même de Jean XXIII, résumant certaines données du *Dictionnaire Apologétique de la Foi Catholique*, concernant les condamnations de la Maçonnerie par les Papes. Pour ce qui est du télégramme, Jean XXIII «de sa main fixa cette consigne à la Secrétairerie d'Etat: "**A des compliments courtois des remerciements sont dus**. Mais pas de compromissions verbales avec la Maçonnerie et autres semblables"» ([76]). Selon Capovilla il prend là ses distances, mais il me semble qu'il s'agit du contraire: aucun Pape n'avait jamais répondu avec ou sans courtoisie à des lettres ou à des télégrammes de la Maçonnerie! La seconde information (la liste des condamnations pontificales), en soi insignifiante, prend une signification par l'usage qu'entend éventuellement en faire Roncalli. "Le pape avait-il dans l'esprit une nouvelle condamnation?", demandaient à Capovilla en 1979 deux jésuites philo-maçons, Ferrer Benimelli et Caprile ([77]). A l'époque Capovilla se déboutonna quelque peu: "Je ne crois pas qu'il ait eu l'intention de procéder à une nouvelle condamnation - répondit-il - mais il désirait connaître à fond la question. Il pensait certainement au *caute à rappeler* en tous **contacts** et dans d'éventuelles '**négociations'**". Donc en 1979 Capovilla présente un Jean XXIII qui ne pense pas à condamner la Maçonnerie, mais qui pense à avoir avec elle bien que précautionneusement (*caute*) des "contacts" et des "**pourparlers**". En 1994, il corrige le tir, et ce faisant son style devient obscur: "Je confirme la substance de ce qui est affirmé dans le volume cité", mais... "j'explique le sens de l'adverbe précautionneusement. Courtoisie ne signifiera jamais complaisance. Se rencontrer et dialoguer n'équivaudra jamais à compromissions et atténuations en fait de condamnations de la Maçonnerie telle qu'elle est encore" (p. 89); et à la demande, ces négociations ont-elles eu lieu, il répond sèchement: "je n'en ai jamais entendu parler" (*ibidem*).

La défense de Capovilla est-elle crédible? Il est licite d'en douter. Non seulement parce que le premier argument (les télégrammes Maçonnerie-Vatican) confirme plutôt l'accusation, et que le second a été diversement interprété par Capovilla lui-même, mais aussi à cause d'omissions révélatrices. En effet, si je ne me trompe, Capovilla n'a jamais apporté un démenti ni aux affirmations des Grands Maîtres Gaito et Rangel, ni aux trois livres du baron Marsaudon, vraiment écrasants pour Angelo Giuseppe Roncalli! Pourquoi ce silence obstiné? Pourtant les livres de Marsaudon ont été repris et cités entre autres par le Père Esposito et il est étrange que Capovilla, informé comme il est sur tout ce qui concerne Jean XXIII, n'en ait pas eu connaissance. Le livre un peu grand-guignolesque de Pier Carpi semble avoir servi de fausse tête de turc pour tenter de discréditer un argument beaucoup plus sérieusement fondé, celui de l'affiliation maçonnique de Jean XXIII, un peu comme les falsifications de Taxil à une époque. Quiconque affirmera l'initiation de Roncalli sera taxé de disciple de Pier Carpi, et pour cela tourné en ridicule, comme le sont les partisans de l'origine satanique de la Maçonnerie taxés d'être les épigones de Léo Taxil. Il s'agirait donc d'une de ces opérations maçonniques classiques de dépistage pour cacher le fait qu'il y a anguille sous roche.

Maçonnerie et œcuménisme

Le rapprochement des mots Maçonnerie et œcuménisme, je le tire du livre de Marsaudon: "L'œcuménisme vu par un Maçon de Tradition". La devise de l'ami intime de Jean XXIII (extraite du rituel maçonnique) est parfaitement œcuménique: "*Ad dissipata colligenda*: rassembler ce qui est dispersé" (p. 59). On peut dire que l'œcuménisme est fils légitime de la Maçonnerie, laquelle unit, dans une tradition supérieure et au service de l'homme, toutes les confessions religieuses... «Nous songeons par exemple - écrit Marsaudon - à la fameuse bulle d'excommunication fulminée par Clément XII contre nos devanciers (...). Aujourd'hui, nous savons quels furent les véritables motifs de sa promulgation. Clément XII refusait, tout simplement à nos devanciers la possibilité de recevoir des adeptes de confessions différentes. De nos jours, notre frère Franklin Roosevelt a réclamé pour tous les hommes la

possibilité “d’adorer Dieu suivant leurs principes et leurs convictions”. Cela, c’est de la tolérance et c’est aussi de l’œcuménisme! Nous, Franc-Maçon de tradition, nous nous permettrons de paraphraser et de transposer ce mot d’un homme d’Etat en l’adaptant aux circonstances: catholiques, orthodoxes, protestants, israélites, musulmans, hindouistes, bouddhistes, penseurs-libres, libres-croyants ne sont chez nous que des prénoms; c’est Francs-Maçons le nom de famille» (p. 126). «Pie IX, Léon XIII même sont désormais, nous n’oserions dire condamnés, mais singulièrement oubliés. Au début de cette étude, nous avons cité le R. P. Lépicier, mort cardinal, et farouche pourfendeur d’hérétiques. Aujourd’hui on parle non seulement de rapprochement, mais, **c’est cela la Révolution voulue par Jean XXIII, de liberté de conscience.** Nous ne pensons pas qu’un Franc-Maçon digne de ce nom, et qui s’est lui-même engagé à pratiquer la tolérance, ne puisse se féliciter sans aucune restriction, des résultats, irréversibles, du Concile, quelles qu’en soient les conclusions momentanées. (...) Il était évident que l’Eglise la plus dogmatique devait un jour disparaître ou s’adapter et pour s’adapter, revenir aux Sources. Avec tous les chrétiens véritablement sincères nous ne pouvons qu’espérer que Jean XXIII n’a pas vécu, œuvré, prié, souffert, n’est pas mort en vain» (pp. 119-120).

Alors ça n’est peut-être pas par hasard si le premier geste retentissant de Jean XXIII en matière d’œcuménisme ait concerné justement un maçon, le primat anglican Geoffrey F. Fischer, “archevêque” de Canterbury, reçu au Vatican le 2 décembre 1960. L’ex-Grand Maître Gamberini écrit: “Initié à la Loge *Old Reptonian* N° 3725 de la Grande Loge d’Angleterre en 1916”, Fischer “remplit en 1939 la charge de Grand Chapelain de cette Grande Loge Mère du monde, charge qui, dans les Maçonneries latino-catholiques est désignée par le terme de charge de Grand Orateur” ([78]). Le Père Esposito se demande: “Dans le déclenchement du dialogue Rome-Londres, qui partit justement de Fischer, le fait que (Fischer) ait auparavant milité, et peut-être qu’il ait milité encore activement en Loge exerça-t-il un rôle?”. Certes une rencontre de “deux Papes et de deux hiérarques initiés”, pour employer les paroles d’Esposito qui fait allusion à Jean XXIII et Fischer, Paul VI et Athénagoras (et il conviendrait d’ajouter le super-initié Jules Isaac!): il y a là de quoi nous surprendre! ([79]). Jean XXIII ignorait-il, que Fischer était non seulement hérétique mais aussi maçon? Il est difficile de l’admettre étant donné que l’initiation à la Maçonnerie des hiérarchies anglicanes est d’un usage courant ([80]).

Le prochain article de la série sera donc dédié à l’œcuménisme de Jean XXIII. Une autre façon de parler de son maçonnisme...

Notes

1) *La Loggia è una casa di vetro*, Interview de VIRGILO GAITO par FABIO ANDRIOLA, publiée dans *L’Italia settimanale* du 26 janvier 1994 (n° 3), p. 74.

2) *Giuliano il Teista.* Interview de VIRGILIO GAITO par GIOVANNI CUBEDDU, publiée dans *Trenta Giorni*, n° 2, février 1994, p. 29.

3) «C’est à Paris que les non initiés Angelo Roncalli et Giovanni Montini furent initiés, le même jour, aux augustes mystères de la fraternité. Aussi n’y a-t-il rien d’étrange à ce que beaucoup de choses réalisées dans le second Concile du Vatican par Jean XXIII, soient basées sur les principes et les postulats maçonniques». Tiré de *Proceso* n° 832, 12/10/1992, cité par *C.D.L. Reporter* Mai 1995, n° 179, p. 14.

4) Cf. *Sodalitium*, n° 25, p. 22-23.

5) Cf. *Sodalitium*, n° 25, p. 9 à 24 et n° 26, pp. 25 à 33.

6) Cf. PADRE ROSARIO ESPOSITO S.S.P., *Santi e massoni al servizio dell’uomo*, Bartogi, Foggia 1992, p. 216.

7) Cf. MAURIZIO BLONDET, *Gli Adelphi della dissoluzione*, Ares, Milan 1994, pp. 49 à 51.

8) Cf. *Sodalitium*, n° 27, pp. 12 à 20 et n° 28, pp. 9 à 24.

9) ALDO ALESSANDRO MOLA, *Storia della Massoneria italiana dall’Unità alla Republica*, Bompiani, Milano, 1976, pp. 548 et 624.

10) FRAY C. SANTE, *De Don Miguel Matèu Pla al schisma, pasando por el Noncio Roncalli*, dans *Que pasa*?, n° 459, du 14 octobre 1972, cité par TOMÀS TELLO, *Sombras y penumbras de la figura Roncalli (alias Juan XXIII)*, chez l’auteur, pp. 21 et 22.

11) Il s’agit pour être plus précis de: *L’Œcuménisme vu par un Franc-Maçon de Tradition*, Vitiano, Paris, 1964 (avec préface de Charles Riandey, Grand Commandeur du Conseil Suprême de France de Rite Ecossais ancien et accepté, et dédié “à la mémoire d’Angelo Roncalli... Au Père de tous les chrétiens, à l’Ami de tous les hommes, A son Auguste continuateur, S.S. le Pape Paul VI”); *De l’initiation maçonnique à l’orthodoxie chrétienne*, Dervy, Paris 1965; *Souvenirs et réflexions; un haut dignitaire de la Franc-Maçonnerie de tradition révèle ses secrets*, Vitiano, Paris 1976.

12) Oswald Wirth (1865-1943), initié à la Maçonnerie en 1882 (Grande Loge de France) réagit contre l’abandon du symbolisme par de nombreux maçons et se trouva ainsi en syntonie avec un autre maçon spiritualiste bien connu, René Guénon (1886-1951). Cf. ALEC MELLOR, *Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie et des Franc-Maçons*, Belfond, Paris 1971-1979, pp. 268 et 318. Wirth fut de son côté secrétaire et disciple préféré de Stanislas de Guaita (1861-1897), fondateur de l’Ordre Cabbalistique des Rose-Croix, occultiste, morphinomane, accusé de satanisme (injustement aux dires d’Introvigne, en dépit de ses livres, dont: *Le temple de Satan, La clé de la magie noire* et *Essai de sciences maudites*). Par ailleurs de Guaita considérait le célèbre mage cabbaliste Eliphas

Levi (pseudonyme de l'ex-abbé Alphonse-Louis Constant) comme le "Maître des Maîtres". Pour la petite histoire: Guaita était très ami avec l'homme de lettres Maurice Barrès, avec lequel il fonda aussi un ordre martiniste. Outre le dictionnaire de Mellor (maçon catholique bien connu), cf. également MASSIMO INTROVIGNE, *Il Cappello del Mago - Le chapeau du mage*, Sugarco, Milano 1990, pp. 152-154, 187-189, 225.

13) Cf. MARSAUDON, *L'œcuménisme..., op. cit.*, p. 45. Les notes biographiques sur Marsaudon ont toutes été tirées de cet ouvrage, pp. 20 à 44.

14) Cf. MARSAUDON, *Souvenirs..., op. cit.*: je n'ai pas pu consulter le livre que je cite d'après TELLO, *op. cit.*, p. 7.

15) Cf. MARSAUDON, *L'Œcuménisme..., op. cit.*, pp. 45-46, *Souvenirs...*, chez TELLO, *op. cit.*, p. 7.

16) MARSAUDON, *L'Œcuménisme..., op. cit.*, p. 45.

17) MARSAUDON, *Souvenirs..., op. cit.*, p. 263.

18) MARSAUDON, *De l'initiation...., op. cit.*, pp. 135-136, reporté par ROSARIO F. ESPOSITO S.S.P.; *Le grandi concordanze tra Chiesa e Massoneria*, Nardini, Florence 1987, pp. 390-391.

19) Cf. *Sodalitium*, n° 28, p. 28 où la citation de Burckardt est intégralement rapportée.

20) Cf. *Documentation catholique*, année 1961, col. 1193 et 1262 (Bref et nouvelles constitutions), col. 1477 (le cardinal Giobbe est nommé patron de l'Ordre), et année 1962, col. 1029 (élection du nouveau Grand Maître).

21) Cf. PROSPER JARDIN, *Les Chevaliers de Malte. Une perpétuelle croisade*, Librairie Académique Perrin, Paris, 1974, pp. 305 à 308. Il existe également un rameau séparé de confession luthétienne, le *Johanniter Orden* (cf. pp. 299 à 303).

22) "Si nous avons insisté un peu sur la question de l'Ordre de Malte, c'est qu'elle est intéressante du point de vue œcuménique. C'est justement parce qu'il est souverain [l'Ordre] qu'il a pu admettre dans son sein des Chevaliers de confession Orthodoxe. Une association roumaine, créée initialement à Paris, est dorénavant installée au siège même du Grand Magistère [à Rome]. Peut-être ne sera-t-il pas non plus inutile de rappeler que le Tsar Paul Ier fut Grand Maître de l'Ordre". Marsaudon, *L'Œcuménisme..., op. cit.*, p. 40.

23) Se considèrant elle-même comme une continuation de l'Ordre des Templiers, la Maçonnerie a toujours eu une prédilection pour les Ordres chevaleresques.

24) Marsaudon affirme avoir été présenté au Ministre de l'Ordre en France, de Pierredon, par un maçon de haut grade, Chevalier de Malte, et il affirme que le président de l'Association Hospitalière des Œuvres de l'Ordre en France, Justin Godard, ancien ministre de la santé, était lui aussi maçon (*L'Œcuménisme...*, *op. cit.*, p. 44). Mola (*op. cit.*, p. 599, note 4) parle de "pénétration de courants ésotériques et plus spécialement du mesmérisme à l'intérieur de l'0rdre des Chevaliers de Malte", et il renvoie le lecteur à l'œuvre d'ERNLE BRADFORD, *Lo scudo e la spada. Storia dei Cavalieri di Malta*. Mursia, Milano 1975, pp. 201-203.

25) "Nicola Canali (1874-1961), ordonné prêtre en 1900, secrétaire et commensal de Merry del Val, auquel il témoigna jusqu'après sa mort une fidélité sans défaillance (s'employant et réussissant à faire ouvrir son procès de béatification), et qui refusa tout poste diplomatique pour demeurer à son service. Substitut de la secrétairerie d'Etat en 1908, secrétaire de la Congrégation cérémoniale en 1914, assesseur du Saint-Office en 1926 (dont Merry del Val était alors le secrétaire), cardinal-diacre en 1935 et grand pénitencier, grand prieur de l'Ordre de Malte et grand maître de l'Ordre du Saint-Sépulcre, il dirigea sous Pie XII toute l'administration matérielle et financière du Vatican" (EMILE POULAT, *Intégrisme et catholicisme intégral*, Casterman, Tournai 1969, p. 587). Le livre le plus connu sur le cas de l'Ordre de Malte, livre considéré comme "à scandale" par l'historien Andrea Riccardi (*Il partito romano*, Morcelliana Brescia 1983, p. 61, note 83), est celui de l'écrivain bien connu, mais aussi discuté, ROGER PEYREFITTE (*I cavalieri di Malta*, Florence 1957, dans l'éd. italienne) dans lequel on trouve aussi de nombreuses allusions à la personnalité du cardinal Canali.

26) Voir les accusations de MARSAUDON dans son livre *L'Œcuménisme..., op. cit.*, p. 39, et de JARDIN dans *Les Chevaliers..., op. cit.*, p. 313.

27) MARSAUDON, *L'Œcuménisme..., op. cit.*, p. 21.

28) Franco Bellegrandi, ex-Camérier de Cape et d'Epée de Sa Sainteté et collaborateur de *L'Osservatore Romano*, écrivait en 1977 un livre qui ne fut édité qu'en 1994 et dont la présentation publique à Rome provoqua un certain tapage de la part de la presse nationale, car parmi les participants à la présentation se trouvait le *Cardinal* Silvio Oddi. Le livre, édité par la E.I.L.E.S. de Rome et intitulé *Nichitaroncalli. Controvita di un Papa*, soutient un grand nombre des thèses de la série des articles que publie *Sodalitium*. Son principal défaut cependant, à notre avis, consiste dans le style irrévérencieux de l'auteur, et dans le défaut quasi absolu de documentation: Bellegrandi rapporte les ragots (ou les faits dont il fut témoin) de la Cour vaticane à laquelle il appartint, sans discernement entre les informations sérieuses et les cancans sans fondement. C'est pour cette raison également que dans les milieux "traditionalistes" (dans la revue toscane *Controrivoluzione* par exemple) le livre de Bellegrandi a

Jean XXIII s'exprima plusieurs fois en faveur de l'évaluation positive de la Franc-maçonnerie et en rencontrant le maçon G. F. Fisher "archevêque" de Cantorbery primat anglican, il ouvrit le dialogue de réconciliation avec cette confession religeuse.
(Photo et légende extraites de "Santi e Massoni al servizio dell'uomo" par le P. Esposito).

été démoli. Il ne me semble pas toutefois que toutes les affirmations de Franco Bellegrandi soient à considérer comme peu dignes de foi; elles peuvent être très utiles si elles sont étayées par les vérifications nécessaires.

29) F. BELLEGRANDI, *Nikitaroncalli, op. cit.*, pp. 59-61.

30) A.A. MOLA, *op. cit.*, p. 628.

31) Cf. A.A. MOLA, *op. cit.*, p. 626; R. ESPOSITO, *Le grande concordanze..., op. cit.*, pp. 119, 388, 409.

32) Jean XXIII reçut l'Ordre de Malte le 24 juin 1961, Canali mourut le 2 août de la même année. Dans *Il 'partito romano' nel secondo dopoguerra (1945-1954)*, Morcelliana, Brescia 1983, p. 62, n° 83, ANDREA RICCARDI relève quelques lignes de Roncalli qui laissent percevoir le mépris de celui-ci pour Canali: "Jean XXIII écrit au card. Testa à propos du rôle de Canali: 'le poste occupé à sa façon par le défunt cardinal Canali...' (9-8-1961, dans JEAN XXIII, *Lettere* 1958-1963, par les soins de L. F. CAPOVILLA, Rome 1978, p. 307).

33) Cf. *Sodalitium*, n° 29, pp. 15 à 17.

34) Cf. *Sodalitium*, n° 33, pp. 39-40.

35) Cf. *Sodalitium*, n° 34, p. 54.

36) BENNY LAI, *I segreti del Vaticano II da Pio XII a papa Wojtyla*, Laterza, Roma-Bari 1984, pp. 82-83; *Il Papa non eletto. Giuseppe Siri, Cardinale di Santa Romana Chiesa*, Latereza, Roma-Bari 1993, p. 202, n° 7.

37) GIULIO ANDREOTTI, *A ogni morte di Papa. I Papi che ho conosciuto*, Rizzoli, Milano 1980, p. 106. Le sénateur à vie, Giulio Andreotti, protagoniste de la politique italienne depuis l'après-guerre jusqu'à nos jours, est actuellement en procès pour collusions présumées avec la Mafia et la Maçonnerie ou, plutôt, avec la Mafia par l'intermédiaire de la Maçonnerie. Selon certains accusateurs, c'est lui qui aurait été le véritable chef de la Loge Maçonnique Propagande 2 (P.2). Selon d'autres les contacts avec la Mafia auraient débuté lorsqu'à la demande de Paul VI il intervint pour protéger le financier sicilien (et maçon) Sindona, mort (suicidé?) en prison.

38) BENNY LAI, *Il Papa non eletto, op. cit.*, p. 202, n° 7.

39) On sait que de nombreuses listes ont circulé, plus ou moins dignes de foi, de prélats inscrits à la Maçonnerie. Parmi les diverses affiliations présumées, l'une est particulièrement étayée, celle de Franziskus König, archevêque de Vienne depuis 1956, créé cardinal par Jean XXIII le 15 décembre 1958. ROBERTO FABIANI, toujours bien informé, affirme sans hésiter ni ménager ses mots que le cardinal König est maçon et il précise qu'il est inscrit à la loge secrète "Giustizia e Libertà" de la Maçonnerie de Piazza del Gesù. Cf. ROBERTO FABIANI, *I Massoni in Italia, L'Espresso* 1978, Farigliano, pp. 78 et 130. Quoiqu'il en soit, à la suite de son prédécesseur le cardinal Innitzer, König a été un personnage très actif dans le dialogue avec la Maçonnerie, cf. R. ESPOSITO, *Le grandi concordanze..., op. cit.* pp. 26, 126, 163 à 167; R. ESPOSITO, *La riconciliazione tra la Chiesa e la Massoneria*, Longo, Ravenna, p. 12. König a été un grand électeur de Karol Wojtyla au dernier Conclave.

40) BENNY LAI, *I segreti..., op. cit.*, p. 84.

41) *Ibidem*, p. 83.

42) Cf. B. LAI, *I segreti..., op. cit.*, p. 85, B. LAI, *Il Papa..., op. cit.*, p. 202, G. ANDREOTTI, *op. cit.*, p. 106. C'était la veille au soir du Conclave.

43) PAUL VI, discours du 21 juin 1972, cité dans *L'attività della Santa Sede*, Tipografia Poliglotta Vaticana 1972, p. 221.

44) Cf. BELLEGRANDI, *op. cit.*, pp. 61-62.

45) MARSAUDON, *L'Œcuménisme..., op. cit.*, p. 47.

46) A.A. MOLA, *op. cit.*, pp. 598-599.

47) On pourrait objecter qu'au synode romain de 1960, à l'article 247, la condamnation de la Maçonnerie a été reprise sur la base du canon 2335 du C.J.C.. Cependant le P. Esposito observe: «Il s'agit d'un acte qui a l'aspect d'un produit de la force d'inertie et qui semble ne correspondre que partiellement à la "mens" du Pape. Le tout est fait de façon automatique, sans même que soit posé le problème du changement des circonstances historiques et des répercussions qu'elles ont eu tant à l'intérieur de l'Eglise que de la Maçonnerie. D'une façon analogue, en théorie, il n'a pas atténué, c'est certain, la pensée de l'Eglise vis-à-vis du communisme; mais sur le plan concret il a accompli des gestes dont la bonté et la fraternité ne nécessitent aucun commentaire - qu'on se rappelle l'audience accordée à Adjoubei, gendre de Khrouchtchef -» (P. ESPOSITO, *Santi e Massoni... op. cit.*, p. 213). Capovilla lui-même, le secrétaire de Jean XXIII, tout en connaissant la prescription du Synode romain, confirma que Jean XXIII ne fit aucune nouvelle condamnation de la Maçonnerie. (*Jean XXIII*, dans le souvenir du secrétaire Loris Capovilla. Interview de Marco Roncalli avec des documents inédits. Saint Paul, Cinisello Balsamo 1994, pp. 87 à 90 et 117).

48) R. ESPOSITO, *La riconciliazione...*, p. 34 et n° 2.

49) Et ce malgré les prétentions d'Alleanza Cattolica. Le nouveau "Code de droit canon" de 1983 ne nomme même plus la Maçonnerie, et abroge l'excommunication prévue par le canon 2335 du Code de Droit Canon (le seul authentique, celui de 1917). Pour remédier aux réactions des catholiques, le *cardinal* Ratzinger dut faire une "déclaration sur les associations maçonniques", le 26 novembre 1983, déclaration dans laquelle il est affirmé qu'il est encore interdit de s'inscrire à la Maçonnerie sous peine, pour les transgresseurs, de se trouver en état de péché mortel et de ne pouvoir recevoir l'eucharistie. Certes c'est un pas en arrière par rapport à la décision du prédécesseur de Ratzinger, le *cardinal* Seper, qui autorisait la double appartenance (à l'Eglise et à certaines obédiences maçonniques) mais il ne s'agit pas cependant d'excommunication, elle n'est plus prévue par le nouveau droit. C'est la tactique des deux pas en avant pour un pas en arrière... Sur la question cf. DON CURZIO NITOGLIA, *Infiltrations judéo-maçonniques dans l'Eglise romaine* dans *Sodalitium*, n° 38, pp. 29 à 42 (spécialement 35-36: *La fausse restauration des années 80*).

50) Cf. La *Déclaration collective de l'épiscopat argentin* du 20 février 1959 (dans la *Documentation catholique*, col. 483 à 488) et la *Lettre pastorale collective des archevêques et évêques du Ruanda-Urundi* (dans la *Documentation catholique*, 1961, col. 511 à 532).

51) Cf. J. PLONCARD D'ASSAC, *Le secret des francs-maçons*, éd. de Chiré 1979, p. 169.

52) LÉON DE PONCINS, *Infiltrations ennemies dans l'Eglise*, Documents et témoignages, Paris 1970, pp. 85-88.

53) Colloque catholico-maçonnique d'Ariccia du 20/04/1970, in R. ESPOSITO, *La riconciliazione..., op. cit.*, p. 79.

54) Débat catholico-maçonnique de Lecce, du 24 février 1979, *op. cit.*, p. 114.

55) *Ibidem*, p. 122.

56) ALEC MELLOR, *op. cit.* p. 114.

57) R. FABIANI, *op. cit.*, p. 85.

58) Article publié dans *El Pais*, Madrid, 10 mars 1985, traduit par *Hiram*, Roma, avril 1985, et rapporté par R. ESPOSITO, *Le grandi concordanze..., op. cit.*, p. 84.

59) MARSAUDON, *De l'initiation..., op. cit.*, pp. 135-136; cité par R. ESPOSITO, *Le grandi concordanze..., op. cit.*, p. 391.

60) R. ESPOSITO, *Le grandi concordanze... op. cit.*,

pp. 251-252.

61) *Ibidem*, pp. 313 et 301.

62) GIUSEPPE PREZZOLINI, *Nel circolo dei Rotariani ci sono tutti i 'primi della classe'*, article publié dans *Il Tempo* de Rome, 10 mars 1955.

63) Un article de la *Civiltà Cattolica* précisera que le qualificatif attribué au Rotary est celui d'association "suspecte".

64) OMERO RANELLETTI, *La Chiesa cattolica e il Rotary Internazionale*, dans *Realtà Nuova*, revue mensuelle du Rotary Club d'Italie, Milan, n° 4, avril 1972. L'auteur en réalisa la mise à jour et la réédition en 1975. De la dernière édition, je cite: OMERO RANELLETTI, *Il Rotary e la Chiesa cattolica*, Quaderni de Realtà Nuova, Istituto culturale rotariano, Torino 1991, avec une préface d'Alessandro Ubertone et un article sur l'auteur d'Antonio de Majo.

65) Né à Celano en 1885, il est mort en 1979 à 94 ans. Ranelletti se déclarait fervent catholique, mais on peut en douter, et pas seulement à cause des hautes charges rotariennes qu'il assumait depuis longtemps, depuis qu'il avait fondé le Club à Rome en 1924. Il fut en effet Chef de Cabinet du Ministère de l'Instruction Publique durant de nombreuses années, et jusqu'en 1920, sous le ministre Ruffini et le gouvernement Nitti. Le sénateur Ruffini, libéral, professeur de droit ecclésiastique, fut partisan tenace de la liberté religieuse, de même que défenseur de la Maçonnerie; Nitti, libéral lui aussi, est cité comme un affilié par certains auteurs (cf. pour la question débattue, GIANNI VANNONI, *Massoneria, Fascismo et Chiesa Cattolica*, Laterza, Bari 1979, p. 71. "Une fois abandonné le Ministère - nous informe Ubertone - il s'employa avec le député Andrea Torre à la fondation et direction administrative du journal d'opposition au régime fasciste *Il Mondo* auquel je collaborai, traitant des problèmes de l'école et de la culture, en collaboration loyale avec Giovanni Amendola, Meuccio Ruini, Alberto Cianca et d'autres, jusqu'en 1925 lorsque le journal dut cesser les publications". Or le député Ruini occupait notoirement une haute charge dans la Maçonnerie (cf. MOLA, *op. cit.*, p. 258); étaient également maçons: le député Torre (cf. MOLA, *op. cit.*, p. 389), le député Amendola (cf. VANNONI, *op. cit.*, p. 75 et note 25 p. 84; de l'avis de Mola c'est probable, cf. p. 492) et même Alberto Cianca comme le laisse entendre Mola (cf. p. 615). Est-il possible que seul au milieu de cette belle clique de maçons et de philo-maçons, Ranelletti ait été un "catholique à toute épreuve" (cf. Ranelletti, p. 87)?

66) O. RANELLETTI, *op. cit.*, p. 86.

67) *Ibidem*, p. 88. Lettre du 22 décembre 1958 de Lando Ambrosini à Mgr Capovilla.

68) *Ibidem*, p. 91.

69) *Rivista diocesana milanese*, nov. 1949, pp. 240-241, cité par R. ESPOSITO, *Le grandi concordanze...*, p. 342.

70) O. RANELLETTI, *op. cit.*, pp. 89-90.

71) *Ibidem*, p. 91.

72) *Ibidem*, p. 93, et R. ESPOSITO, *Le grandi concordanze...*, *op. cit.*, p. 346.

73) Préface du livre de O. RANELLETTI, *op. cit.*, p. 5.

74) *L'Osservatore Romano* des 15-16 novembre 1976 éd. it. (Une déclaration de S. E. Mgr Capovilla. Fausse et déformant l'œuvre 'Le profezie di Papa Giovanni') ainsi que du 23 décembre 1976. *Giovanni XXIII*, dans le souvenir de son secrétaire Loris F. Capovilla, *op. cit.*, pp. 87 à 90 et p. 117.

75) La preuve en est, poursuit Capovilla, que parmi les "protagonistes de la réforme annoncée par le pape Jean" se trouvaient des personnes irrépréhensibles comme Lercaro, Bugnini, Pellegrino et Bevilacqua! (*op. cit.*, p. 87).

76) La note est du 6 décembre 1962; c'est moi qui ait mis les caractères en gras. La citation est tirée de *L'Osservatore Romano*, 15-16 nov. 1976, éd. it.

77) JOSÉ A. FERRER BENIMELLI - GIOVANNI CAPRILE, *Massoneria e chiesa cattolica. Ieri, oggi e domani*, Roma 1979, p. 71, cité par RONCALLI-CAPOVILLA, pp. 88-89.

78) GIORDANO GAMBERINI, *Mille volti di massoni*, Roma, Erasmo, 1975, p. 229, cité par R. ESPOSITO, *Santi e massoni... op. cit.*, p. 214.

79) R. ESPOSITO, *Santi e massoni..., op. cit.*, p. 213.

80) Esposito cite des études selon lesquelles, en 1955, on comptait bien 17 "évêques" et 500 "prélats" anglicans rien que dans les derniers et plus hauts grades de la Maçonnerie, (*op. cit.*, p. 214).

Vie Spirituelle

LA BEATITUDE

Par M. l'abbé Thomas Cazalas

Tout homme cherche à être heureux

Le Bon Dieu a doté notre âme de deux facultés: l'**intelligence** et la **volonté**. Ces deux facultés ont une inclination naturelle qui les fait tendre vers leur **objet** respectif d'une façon irrésistible, sans qu'il leur soit possible de s'en détourner. L'**intelligence** tend vers la vérité, le **vrai**; elle ne peut concevoir ce qui est contradictoire. Dire que notre intelligence pourrait arriver à comprendre ce qui implique contradiction (comme le concept de *cercle-carré*) reviendrait à affirmer que l'œil puisse voir ce qui est dépourvu de couleur, ou l'oreille entendre ce qui ne produit aucun son! Il en va de même pour notre **volonté**: comme l'œil ne peut voir que la couleur et l'oreille n'entendre que le son, ainsi notre volonté ne peut vouloir que le bien: le **bien**, c'est son objet.

Et pourtant David, inspiré par le Saint Esprit, est catégorique: "*O enfants des hommes*, dit-il, *pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge?*" (Ps. 4, v. 3). Il y a donc des hommes qui "*aiment*", qui "*cherchent*", en un mot qui veulent ce qui est **mal**, "*la vanité*" et "*le mensonge*". Comment cela est-il possible puisque leur **volonté** tend naturellement vers ce qui est **bien**?

La raison en est simple. Si tous les hommes veulent et désirent le bien et qu'il ne s'est jamais vu quelqu'un qui désire le

mal en tant que tel, cependant beaucoup estiment comme **un bien** ce qui n'est que **faux bien**, **bien apparent** ùt qui en réalité est **un mal pour eux.** Et cela s'explique facilement si l'on se rappelle que **le mal absolu, dépourvu de tout bien, n'existe pas et ne peut pas exister**: le mal par définition est la privation d'un bien dû à une chose (*"privatio boni debiti"*); et cette privation affecte donc un autre bien qui, lui, existe. Lucifer, par exemple, tout mauvais qu'il est, est bon et même meilleur que nous sous un certain aspect: il a une nature angélique. Sans ce bien, il ne pourrait exister et ne serait pas damné à cause de la malice de sa volonté.

Il est donc malheureusement bien facile pour l'intelligence de présenter à la volonté (qui se porte aveuglément sur le bien) un bien particulier. En effet, c'est la volonté qui fait porter l'attention de l'intelligence sur un bien particulier (pour éviter que son jugement ne condamne le mal qui y est conjoint) mais, dans l'élection de ce bien particulier, elle ne fait que suivre le dernier jugement pratique de l'intelligence.

C'est là le mystère du péché, ***"mysterium iniquitatis"*** *(2 Thess. 2, vers. 7)*: celui qui pèche, et donc qui veut ce qui est mal, le fait cependant parce qu'il désire son propre bien et donc son propre bonheur! **Mais il met ce bonheur là où il n'est pas, dans l'obtention d'un bien apparent ou la libération d'un mal passager; et pour arriver à sa fin, il détourne volontairement son attention du mal infiniment plus grand dans lequel il tombe!**

Un exemple nous aidera à le faire comprendre: le malheureux qui a décidé de s'ôter la vie, ne veut en cela que son propre bonheur; il ne désire pas le suicide en tant que tel (car sa volonté ne peut se porter sur un mal); **mais il recherche la fin de ses souffrances**. Pour ce faire, **il refuse de réfléchir et de considérer que pour obtenir ce bien, il tombera dans un mal incomparablement plus grand: la révolte contre Dieu (qui lui a donné la vie), et l'enfer éternel.** Tel fut le cas malheureusement de Judas. On ne peut arguer qu'il ne savait pas où était le bien: il avait entendu de la bouche même du Seigneur la parabole de l'enfant prodigue accueilli de nouveau dans la maison paternelle après l'avoir abandonnée; et celle du bon pasteur qui va inlassablement à la recherche de la brebis égarée. Mais il détourna volontairement sa pensée du pardon qui lui était offert et il se persuada que le seul remède

Jésus est le Bon Pasteur qui va à la recherche des brebis perdues que sont les âmes pécheresses

pour son âme désemparée était de mettre lui-même fin à ses souffrances en cette vie.

Bref, il est donc évident que **la nature même de l'homme fait qu'il ne peut s'empêcher de rechercher son propre bonheur; mais il n'en reste pas moins que beaucoup d'entre eux recherchent leur bonheur là où il ne peut être.**

Où est donc le vrai bonheur?

Bien souvent, les hommes en péchant détournent tellement leur intelligence de la vérité et par conséquent leur volonté du bien qu'ils tombent dans l'aveuglement et croient vraiment que le bonheur se trouve dans quelque bien terrestre. N'allons pas chercher bien loin pour en être convaincu: quand on parle aujourd'hui du bonheur de l'homme, on entend parler du bonheur temporel de la vie présente; même parmi ceux qui se disent "catholiques", n'en est-il pas plusieurs qui nient ou mettent en doute la Vie éternelle future ou qui pensent que la Religion est contraire au bonheur individuel de l'homme?

"A les entendre, affirmait déjà Saint Alphonse il y a plus de deux siècles, *parmi les enseignements de la Religion catholique, il en est plusieurs qui rendent la vie de l'homme malheureuse: tels seraient les préceptes auquels nous sommes assujettis, la défense de satisfaire nos passions conformément à nos inclinations naturelles, la crainte du jugement de Dieu, les* ***menaces des peines éternelles****."*(Saint Alphonse de Liguori, Partie dogmatique, éd. Casterman, Tournai 1866, tome 1. *"Réfléxions sur la vérité de la Révélation divine contre les principales objections des déistes"*, p. 497).

Saint Alphonse, dans l'œuvre précitée, répond admirablement à ces incrédules et à ces soi-disant "catholiques" et montre, en

faisant appel au bon sens et à l'expérience commune, que **la religion n'est pas contraire au bonheur de l'homme mais qu'elle fait déjà son bonheur sur cette terre.** Dans cet article, nous suivrons pas à pas son enseignement pour montrer l'absurdité des objections qui voudraient prouver que, tout au moins en ce monde, notre sainte Religion ne peut que nous rendre malheureux et tristes. Si Dieu veut, dans un prochain article, nous demanderons à un autre maître, **Saint Thomas d'Aquin**, de nous faire comprendre un peu quelle est la Béatitude que Dieu nous réserve dans la Vie future. Et ainsi, cette parole de l'Abbé Gaume nous paraîtra toujours plus vraie: *"Pour rendre l'homme heureux pendant toute l'éternité, notre sainte Religion ne lui demande que la permission de le rendre heureux sur la terre".* (Catéchisme de persévérance. Abbé J. Gaume, éd. Gaume-frères, Paris 1843, Tome 8. p. 451).

Montrons donc en premier lieu avec l'aide de Saint Alphonse qu'on ne peut être heureux ici-bas qu'en aimant et servant Dieu. **Le saint Docteur commence par un argument *"ad hominem"***: avant de daigner répondre aux objections des incrédules, semble-t-il dire, voyons quel est le fruit inévitable de l'**athéisme**:

L'incrédule ne peut jamais vivre heureux dans son incrédulité

Mais tout d'abord, existe-t-il de vrais incrédules qui soient tellement aveuglés par la malice de leur volonté au point qu'ils puissent dire: "Moi, je suis persuadé que Dieu n'existe pas"? Ces soi-disant incrédules ont-ils réussi à faire taire la voix de leur conscience qui leur crie: "Et si Dieu existait, et si ton âme était immortelle, que t'arrivera-t'il?". Non, mais au fond d'eux-mêmes, ils comprennent (même s'ils ne se l'avouent pas) que reconnaître l'existence de Dieu, c'est reconnaître du même coup notre absolue dépendance à son égard, c'est devoir se soumettre à Ses commandements et ils ne peuvent s'y résoudre.

Saint Alphonse affirme sans hésiter que tout incroyant est tourmenté par le problème de l'existence de Dieu et de l'enfer: *"Il ne suffira pas à l'incrédule de ne pas croire aux peines éternelles pour ne pas éprouver remords et craintes qui le tourmenteront dans son incrédulité même; car il entendra sans cesse ce cri de la conscience: «Mais si ces peines sont réelles, qu'en sera-t-il de toi pour toute l'éternité?». Il ne lui suffira pas non plus, pour se tranquilliser, de dire avec assurance: «Mais moi, je ne veux croire à rien», car il entendra une voix lui répliquer intérieurement:«Mais si l'enfer existe réellement, qu'importe que tu ne veuilles pas y croire? Que tu y croies ou que tu n'y croies pas, tu n'en seras pas moins damné». C'est ainsi que cette crainte et cette inévitable incertitude suffiront déjà pour le maintenir dans une incessante agitation.... Hélas! Tant que cet infortuné persistera dans son incrédulité, les remords et les craintes le feront vivre dans une agitation permanente, et finiront par le pousser à se livrer au désespoir et même à s'ôter volontairement la vie, ainsi qu'il est arrivé à plusieurs de ceux qui se vantent de ne croire à rien".* (*op. cit.* pp. 501-2)

Pour le saint Docteur, ce n'est donc pas la Religion qui enlève la paix aux âmes, mais tout au contraire le refus de celle-ci: notre pauvre monde moderne en est une preuve bien convaincante! Bien plus, continue-t-il, dans les adversités de cette vie, cette agitation permanente ne fera que s'accroître: *"**Pauvres incrédules! dans leurs adversités et leurs disgrâces, ils ne trouvent rien qui puisse les consoler.** Représentons-nous un incrédule qui aurait été injustement dépouillé par les juges de tous ses biens, ou un malade qui est désespéré des médecins, ou bien encore un coupable qui est déjà condamné à mort. Eh bien! je vous le demande, quelle pensée de consolation pourra soulager chacun de ses infortunés? Trouvera-t-il peut-être un soulagement dans son incrédulité? Ah! dans les grandes tribulations, l'incrédulité n'enlève point à ses partisans le chagrin qui les ronge: elle ne fait au contraire que l'aggraver, puisqu'elle les porte à croire qu'il n'y a point d'autre vie que celle-ci".* Il ne peut *"trouver une consolation dans l'espoir d'aller jouir après la mort d'une éternelle félicité dans la vie future... Cette pensée... ne lui inspire, au contraire, que la crainte et l'horreur."* (*op. cit.* p. 503)

L'athée ne sera donc jamais heureux en cette vie: - ou le ver de la conscience le rongera continuellement en lui rappelant que s'il se trompe, si Dieu existe, il devra Lui rendre compte de l'usage qu'il a fait de sa vie; - ou il sera désemparé dans les épreuves ne sachant où trouver appui et consolation.

Considérons maintenant les objections des athées. Ils affirment sans hésiter: "La Religion rend l'homme malheureux. Reconnaissez-le". Et pourquoi donc? Pour

eux, c'est évident: "Les **préceptes** que vous impose la Religion sont insupportables et la **crainte des châtiments** dont vous êtes menacés vous fait vivre dans une terreur continuelle". Saint Alphonse montre que ces deux affirmations sont fausses.

Première objection: "les préceptes de la religion sont insupportables".

Au moyen d'une argumentation simple, accessible à tous, notre Saint prouve: **1) que *"notre bonheur naturel ne consiste pas dans les jouissances du corps, mais bien dans la tranquillité de l'âme, dès lors que celle-ci est dégagée du vice et des attaches déréglées".* 2) que cette tranquillité est le fruit de l'observation des préceptes donnés par notre sainte Religion.**

1) Ici-bas en effet, n'est heureux que celui dont l'âme est d'accord avec Dieu, avec les hommes et avec soi-même: "*Quand les organes du corps sont en harmonie,* dit-il, *le corps est sain et vigoureux; mais quand ces organes sont bouleversés, ils causent des maladies et des douleurs.* ***La même chose se produit dans l'âme:*** *si le désordre y règne par suite de quelque vice ou passion désordonnée, dont elle se laisse dominer, elle ne trouve point et ne trouvera jamais la paix véritable"* (*op. cit.* p. 497). Que faire donc pour obtenir cette paix véritable?

2) Il n'y a pas de secret, semble-il répondre: "***Pour obtenir cette paix véritable, nous devons mettre notre âme d'accord avec Dieu, avec les hommes et nous-mêmes à l'aide des vertus chrétiennes:*** *avec Dieu, par l'amour et par l'obéissance à tous Ses préceptes et conseils; avec les hommes par la pratique de la charité et de la douceur; avec nous-mêmes, par la mortification des passions et l'abnégation de l'amour-propre"* (*op. cit.* p. 498). La conclusion du Saint est claire; puisse-t-elle nous pousser toujours plus vers la vertu: "*Ainsi,* dit-il, ***nous serons plus ou moins heureux en cette vie, selon que nous pratiquerons plus ou moins toutes ces vertus. Persuadons-nous bien que, sans la vertu, il ne peut y avoir de véritable contentement"*** (*op. cit.* p. 498).

"Vois comme ces âmes sont à plaindre… Elle ne savent même plus qu'elles ont un cœur capable d'aimer leur Dieu".

Non seulement le "*véritable contentement*" est indissociable de la vertu mais il est tout à fait indépendant de la présence ou de l'absence des biens terrestres: "*Oh! Combien le bonheur d'un pauvre qui est vertueux surpasse celui de tant de riches et de puissants de la terre, qui, au sein de leur grandeur, sont harcelés de mille désirs qu'ils ne peuvent réaliser et par mille adversités qu'ils ne peuvent éviter!* ***L'expérience démontre à l'évidence que tout homme qui mène une vie vertueuse de quelque rang qu'il soit, vit heureux dans sa condition; et que tout homme qui vit dans le vice, ne trouve point le bonheur dans toutes les richesses et tous les honneurs au milieu desquels il coule ses jours****"* (*op. cit.* p. 498).

"Vous faites appel à l'expérience, au bon sens, nous dira-t-on, mais justement le bon sens est contre vous, car ce qui exerce le plus grand empire sur l'homme, ce n'est pas la vertu mais les richesses. Et ceci est la preuve la plus indéniable que l'homme trouve son bonheur dans la possession des richesses".

La réponse de Saint Thomas à cette objection (2a 2ae, q. 2, art. 1, ad 2um) doit être citée, surtout à l'heure actuelle où le choix du plus grand nombre fait fonction de magistère infaillible: "*Si l'on s'en tient à la multitude des sots qui ne connaissent que les biens corporels pouvant être acquis à prix d'argent",* il est vrai que "*toute chose dans le monde obéit à l'argent. Mais* ***quand il s'agit d'apprécier les vrais biens de l'homme, ce n'est pas aux jugements des sots qu'il faut recourir mais à celui des sages;*** *comme on s'adresse à ceux qui ont bon goût, pour apprécier les saveurs".*

De la même manière, et il est important de le bien comprendre, si la plupart des hommes arrivent à penser que les préceptes de la Religion sont contraires au bonheur de

l'homme, cela signifie seulement que la plupart des hommes ont laissé *"appesantir leur cœur"* (Ps. 4, v. 3) et sont devenus des sots, incapables d'apprécier leurs vrais biens, mais non pas qu'ils ont raison!

Saint Alphonse ne se contente pas, comme nous l'avons vu, de montrer que les préceptes de notre sainte Religion n'ont rien de contraire au bonheur de l'homme, mais **il montre comment la vie de ceux qui refusent de s'y soumettre n'est qu'un *"enfer anticipé"***. Dans le texte qui suit, chaque parole semble pesée, on y sent l'âme d'un Saint, d'un médecin spirituel qui sait que la plus grande croix qui puisse être plantée dans le cœur de l'homme, c'est celle du péché: ***"Parmi ceux qui endurent un enfer anticipé, il ne faut pas seulement compter l'incrédule, mais encore tous ceux qui vivent dans la disgrâce de Dieu;*** *car les jouissances du péché sont des jouissances empoisonnées, qui laissent toujours après elles un arrière-goût d'amertume; de plus, ces jouissances ne sont que momentanées, tandis que les peines et les chagrins sont incessants. C'est une* ***illusion*** *que de chercher la paix dans l'assouvissement des passions:* ***plus*** *on cherche à les satisfaire,* ***plus*** *on augmente son tourment"*. **Pour échapper à cet *"enfer anticipé"* et surtout à l'enfer éternel, il faut donc lutter contre les mauvaises inclinations de la nature blessée par le péché originel**. Celui qui négligerait de le faire, verrait bien vite celles-ci prendre force dans son âme, et le désordre du péché s'y installer: la paix étant la "tranquillité de l'ordre", comment pourra-t-elle subsister dans une âme avec le désordre du péché? Comment le pécheur pourra-t-il être heureux?

Afin de s'assurer que le lecteur soit bien convaincu que le péché ne peut rendre que malheureux, Saint Alphonse décrit les tourments causés par les trois filets privilégiés du démon: **orgueil**, **avarice** et **concupiscence**. Et en effet, si les pauvres âmes trompées par le démon pouvaient comprendre de quelles peines elles se sont chargées déjà sur cette terre, elles s'empresseraient de revenir aux enseignements de Notre Seigneur; il suffit de prêter un peu attention à la description que le Saint nous fait des tourments incessants dans lesquels ils vivent, pour en être persuadés: *"Que de dépits secrets n'éprouve pas l'****ambitieux*** *qui convoite les honneurs, les places et les dignités, s'il ne parvient pas à les obtenir! Mais supposé qu'il les obtienne, il ambitionnera toujours de monter plus haut, et s'il ne réussit pas, il en sera désolé. Quel chagrin n'éprouve-t-il pas, s'il se voit préférer quelque autre qu'il estime moins digne que lui? (...)Quels tourments n'éprouve pas un* ***avare*** *au milieu de toutes ses richesses, tantôt par la crainte de perdre ce qu'il possède, tantôt par les pertes qu'il a essuyées, tantôt par les créances qu'il ne peut exiger, tantôt par un gain inférieur à celui qu'il espérait?... ..Quels tourments n'endure pas un* ***impudique****? que de soupçons, que de jalousies, que d'amertumes,... comment pourra-t-il éviter que les remords de la conscience et les craintes de la vengeance divine ne soient une torture pour son cœur?"* (*op. cit.* pp. 500-501).

Devant la question de Saint Alphonse: *"En est-il un seul parmi vous qui puisse se déclarer satisfait de son sort?"*, tous les incroyants et tous les croyants infidèles aux promesses de leur Baptême ne peuvent que donner une réponse qui est la vérité même: non; et en effet, tous les biens de la terre sont impuissants à les contenter. C'est un **fait d'expérience**. Les plus illustres hommes qui ont possédé en abondance les biens terrestres ont avoué qu'ils n'ont pas été heureux. *Gœthe qui fut pourtant si célèbre se plaignait à Eckerman,* ***d'avoir eu pendant les 75 années de sa vie, très peu de jours heureux:*** *«Toute ma vie, disait-il, me semble avoir été occupée à rouler une pierre». Et Schiller écrivait à Körner: «J'ai besoin d'aller vous voir; je ne serai heureux qu'auprès de vous;* ***je ne l'ai encore jamais été****»*. (tiré du: *Catéchisme catholique populaire;* François Spirago, 5ème édition, p. 603, appendice sur "*L'utilité de la Religion*").

Il ne peut, en effet, y avoir de paix véritable en celui qui n'est pas en paix avec Dieu. Notre âme a été créée pour jouir de Dieu: loin de Lui, on ne peut que mener une vie malheureuse. Saint Augustin, après avoir quitté sa vie de péché, le reconnaissait: rien ne peut contenter le cœur de l'homme si ce n'est Dieu Lui-même. *"Irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in Te, Domine" (Notre cœur est inquiet tant qu'il ne repose pas en Vous, Seigneur).*

Et personne ne peut en douter: Notre Seigneur Jésus Christ n'a qu'un seul désir, celui de faire vivre de sa Grâce toutes les âmes. Les révélations du Sacré Cœur de Jésus à Sainte Marguerite Marie Alacoque le montrent clairement: *"****Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes,*** *qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son Amour,* lui dit Notre Seigneur

"Voici que Je frappe à la porte de vos âmes afin d'en chasser le péché et de vous donner la vie de la Grâce"

en montrant son Cœur entouré de flammes, couronné d'épines et surmonté d'une croix, *et en reconnaissance, je ne reçois de la plupart des hommes que des ingratitudes par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour Moi dans ce Sacrement d'Amour* (l'Eucharistie)*"*. Et celles-ci ne sont que le rappel de ce que Jésus nous enseigne en maints endroits dans l'Evangile, comme dans ce passage de Saint Matthieu: ***"Venez à Moi, vous tous qui souffrez et êtes fatigués"* du joug du péché, *"et Je vous soulagerai. Prenez Mon joug sur vous et recevez Mes leçons, parce que Je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes"***. Tout en vous donnant des préceptes, Je vous donnerai la force de les accomplir. ***"Mon joug est doux et Mon fardeau léger"*** (Matth. 11, 28-29-30), car Ma grâce rend effectivement ma Loi douce est légère. La vraie liberté, c'est Moi qui la donne; c'est la liberté des enfants de Dieu, qui affranchit des passions déréglées et de l'esclavage du démon.

Nous parlerons plus loin de cette paix que Notre-Seigneur a promise au soir du Jeudi Saint à Ses véritables disciples: ***"Je vous laisse la paix, Je vous donne Ma paix; mais ce n'est pas comme le monde la donne que Je vous la donne"*** (Jean 14, 27). Auparavant, rappelons la deuxième objection avancée par ceux qui s'efforcent de prouver que notre sainte Religion rend malheureux.

Deuxième objection: "la crainte des châtiments dont la Religion menace ceux qui transgressent les préceptes rend l'homme inquiet et malheureux".

"C'est de l'hypocrisie, diront-ils, d'affirmer que seuls les athées sont tourmentés par la crainte du châtiment éternel car même les fidèles croyants en sont inquiétés et agités. Toute leur vie, ils craignent de tomber un jour en enfer".

Cette objection renferme une part de vérité qui lui permet de dissimuler l'erreur qu'elle voudrait prouver: en effet, Saint Paul lui-même nous fait un ordre d'opérer notre Salut *"avec crainte et tremblement"* (Phil. 2, 16). D'ailleurs, l'erreur pure n'enlèverait l'assentiment de personne car l'intelligence ne peut adhérer à la contradiction. C'est pourquoi il faut, comme pour répondre à n'importe quelle objection, bien distinguer la part du vrai de la part du faux qu'elle contient: Saint Alphonse le fait **en distinguant l'incertitude du bon chrétien de celle du mauvais chrétien au sujet de leur Salut**: *"Il est vrai,* concède-t-il, *qu'aucun homme ne peut avoir ici-bas une certitude infaillible de sa persévérance, ni, par conséquent, de son salut éternel, sans une révélation particulière de Dieu, mais l'espérance que la Bonté de Dieu et les mérites de Jésus-Christ donnent à tout bon chrétien d'acquérir la Béatitude éternelle, adoucit la peine de cette incertitude... Le pécheur même qui a mérité l'enfer mais qui a la Foi, trouve un soulagement dans la promesse du pardon que Dieu a faite aux pécheurs repentants: il croit fermement que ce Dieu a livré Son propre Fils pour sauver les pécheurs, conformément à la parole de l'apôtre: «qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum» (Lui qui n'a pas épargné Son propre Fils, mais qui L'a livré pour nous tous). Aussi, Saint Paul nous exhorte-t-il à ne pas craindre que Dieu nous refuse le pardon et le paradis, après qu'Il nous a tout donné en nous donnant Son Fils: «Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit» (Comment ne nous donnera-t-Il pas aussi toutes choses avec Lui).* ***C'est par cette pensée que le chrétien croyant calme ses remords.***

Mais comment l'incrédule pourra-t-il apaiser les siens?" (*op. cit.* p. 501-502).

Et ici, il affirme encore une fois que l'athée ne peut trouver aucune consolation à ses peines intérieures et extérieures en cette vie et que, bien souvent, cela le poussera à vouloir s'ôter la vie: la chronique quotidienne des journaux ne le contredit malheureusement pas! La crainte des châtiments ne rend pas malheureux le chrétien qui cherche à vivre conformément à sa Foi; bien au contraire, elle lui est utile, ajoutera-t-il plus loin.

Saint Alphonse se sert d'un rapprochement fait avec la vie quotidienne et montre ainsi l'**absurdité** à laquelle amène l'argumentation des adversaires de la Religion: *"Tous les tribunaux de la terre statuent des peines à infliger aux malfaiteurs; cependant, qui s'est jamais avisé de dire que la justice humaine rend les hommes malheureux? Et malgré cela, on osera prétendre que la Justice de Dieu les rend réellement malheureux, tandis que ce Dieu ne les menace de châtiments que dans le but de les éloigner du vice, et par ce moyen, de les rendre heureux...* ***C'est une criante injustice de dire que la Révélation divine rend les hommes malheureux à cause des châtiments dont elle les menace; car, si elle lance contre les méchants la menace des châtiments, c'est précisément pour éloigner l'homme du crime, et pour le rendre éternellement heureux par la possession du paradis promis en récompense à ceux qui sont fidèles aux préceptes qu'elle impose*** (*op. cit.* p. 511).

Concluons: rien dans notre sainte Religion ne rend malheureux, mais les préceptes mêmes qui nous y sont imposés et les châtiments dont nous sommes menacés ne doivent être pour nous qu'un stimulant à consolider et à fortifier la paix qu'elle seule est capable de donner ici-bas.

Dans l'acceptation chrétienne de la croix, la vraie paix et la joie. (cf. note)

Cependant, Notre Seigneur Jésus Christ nous a prévenus que cette paix, qu'Il donne en héritage à Ses véritables disciples dès ici-bas, a quelque chose de particulier: Il ne la donne pas de la même manière que le monde *"non quomodo mundus dat, Ego do vobis pacem meam"*. (Jean 14, 27). Qu'est-ce-à-dire?

Cela signifie deux choses:

- **Que la paix du Christ siège dans l'âme,** contrairement à celle du monde qui n'est que superficielle.

- Que les moyens dont se sert le monde pour donner sa fausse paix sont différents de ceux du Christ. Où se trouve donc la paix des mondains? Dans les richesses, les honneurs, les plaisirs, c'est-à-dire dans les filets du démon! Mais pour donner Sa paix, Jésus se sert d'un autre moyen, **de la douleur, de la souffrance volontairement acceptées, du sacrifice;** Il Se sert d'une loi universelle mais inexplicable à la science, de **la loi de la souffrance**. Cette loi a été promulguée le jour où le péché entra dans le monde. Notre Seigneur aurait pu l'abolir par la grâce infinie de Sa Rédemption mais Il ne l'a pas voulu. Au contraire, Il a jugé qu'elle serait une source de mérite ou d'expiation nécessaire pour beaucoup. C'est ainsi qu'à l'homme qui avait refusé d'aller à Dieu par le chemin de la félicité, Jésus a ouvert une route meilleure et plus sûre, celle de la croix; et Il a tracé Lui-même cette route en Se faisant l'homme des douleurs, *"vir dolorum"* (Is. 53, 3). En un mot, l'homme s'est perdu dans le bonheur du paradis terrestre, il doit désormais se relever dans les brisements du Calvaire.

C'est pourquoi, déjà sur cette terre, le Bon Dieu ne donne de paix qu'à ceux qui acceptent cette loi de la souffrance, en d'autres termes qu'à ceux qui portent leur croix à Sa suite.

Malheureusement, ceux qui n'acceptent pas cette voie choisie par Dieu-même ne

Ste Thérèse d'Avila disait: "Ou souffrir, ou mourir".

manquent pas: "Pourquoi donc parvenir au bonheur par la souffrance?", se demandent-ils. Ils ne veulent pas comprendre comme il est avantageux d'acheter *"un poids éternel de Gloire par une légère tribulation"*, comme le dit Saint Paul (2 Cor. 4, 17).

Et pourtant la seule raison, non encore éclairée par la Foi, arrive à la même conclusion: le vrai contentement n'est le partage que de ceux qui luttent contre toutes les inclinations de leur nature blessée par le péché dans son intelligence, sa volonté et ses sens et qui supportent courageusement les adversités. En effet, si notre volonté est souvent chancelante, notre vie semée de tristes circonstances, nos paroles si peu mesurées; si un rien nous abat et nous fait tomber de la joie à la tristesse, il faut sans aucun doute en chercher la cause dans notre horreur instinctive pour la souffrance. De plus, personne ne niera que celui qui repousse soigneusement toute privation et toute violence sur lui-même deviendra bien vite l'esclave de ses passions. Sa volonté s'affaiblira et, tel une girouette, il deviendra le jouet de toutes les impressions du moment. Est-ce donc en cela que consistent la liberté revendiquée par les athées et le bonheur qu'ils promettent? Qu'ils considèrent donc plutôt le bonheur de celui qui, à force de supporter avec courage la souffrance, s'y est rendu comme insensible. Non qu'il ne la sente plus, mais parce qu'il en a compris la nécessité et l'utilité.

"*Qu'il est beau* - écrit l'abbé Arminjon - *de le voir serein et majestueux, au milieu des orages et de l'ébranlement des passions, réalisant la parole du sage:* ***non contristabit justum quidquid acciderit*** (quoiqu'il arrive, le juste n'en sera pas attristé. Prov. 12, 21)... ***Aucune perturbation de cette terre ne l'émeut, parce qu'il a appris à lire les événements dans cette sagesse infinie qui règle tout par sa prévoyance, et qui ne permet le mal que pour en tirer du bien, par une manifestation éclatante.*** *Il porte en lui comme un sanctuaire de repos et de félicité. Les hommes et les éléments conjurés sont sans puissance pour l'offenser ou lui nuire"* (dans *"Fin du monde présent et mystères de la vie future"*. 9ème conférence, p. 264 de l'édition de 1970).

Mais, il ne faut pas l'oublier, Notre Seigneur n'est pas venu sur cette terre pour nous apprendre une simple philosophie de la vie. Et ceux qui ne se convainquent de la nécessité de souffrir que pour échapper à la honte de devenir des "*âmes molles et efféminées"*, suivant l'expression de l'abbé Arminjon, sont bien à plaindre: car s'ils refusent de considérer quelle est la valeur de la souffrance aux yeux de Dieu-même, ils seront quand même malheureux en ce monde et surtout en l'autre.

Si Sainte Thérèse d'Avila s'écriait dans ses épreuves: *"ou souffrir, ou mourir"*, et si Saint Ignace d'Antioche suppliait ses disciples de ne pas chercher à lui épargner le martyre qu'on lui préparait, ce n'était pas bien sûr uniquement pour atteindre une certaine perfection terrestre. Mais leur intention s'élevait plus haut: ils voyaient toutes choses à la lumière de l'éternité (*"omnia sub specie æternitatis"*), ils savaient que les gages du Ciel que Jésus nous a donnés sont l'**épreuve** et la **souffrance.**

Les athées, privés de la lumière surnaturelle de la Foi, diront: "Votre langage confond la raison: le gage du bonheur sera-t-il la souffrance?".

Oui, il en est bien ainsi: **Dieu, dans sa Sagesse, a fait de la souffrance le gage du Ciel; Saint Paul nous en donne l'assurance: *"L'épreuve engendre l'espérance"* (Rom. 5, 4).** En effet, l'absence d'épreuves étouffe tout désir de la Vie éternelle: celui dont tous les désirs sont satisfaits s'endort dans la prospérité, il s'enlise dans la boue des choses matérielles et terrestres et ne désire plus la Vie future. Mais si une épreuve vient à le frapper, accablé alors sous le poids de la peine, il cherche un appui où trouver quelque soulagement; et comme rien n'est capable d'apaiser sa souffrance ici-bas, il jette plus facilement ses regards vers le Ciel.

L'histoire du patriarche Job nous donne un exemple touchant de cet effet salutaire de toute épreuve. Job était un homme juste, et pourtant le Bon Dieu voulut l'éprouver d'une façon terrible en lui retirant tous ses biens: troupeaux, maisons, richesses et jusqu'à sa famille. Aussi, le désespoir commença-t-il à s'installer dans l'âme du saint homme au point qu'il demandait à Dieu dans sa prière pourquoi Il avait permis qu'il vit le jour. Mais voilà que tout-à-coup, Job cesse ses plaintes et une transformation s'opère dans son âme: son visage s'illumine, son regard devient serein. Que s'est-il passé? Dieu lui a-t-Il promis de lui rendre tous ses biens?

Non, mais *"l'épreuve avait engendré l'espérance"* comme dit Saint Paul. Job s'écria avec la certitude inébranlable de la Foi: *"Je sais que mon Rédempteur vit et qu'un jour je*

Le verrai des yeux de ma chair et non de ceux d'un autre". Il avait puisé dans cette très grande tribulation un plus grand désir du Ciel, et en la comparant à la vie à venir, il avait compris que *"les tribulations si courtes et si légères de la vie présente produisent en nous le poids éternel de la Gloire"* (2 Cor. 4, 7).

Peut-être, avant même que l'apôtre des gentils ne l'enseigne, avait-il compris aussi que *"Dieu châtie ceux qu'Il aime"* (Hébr. 12, 7). Là encore, la contradiction n'est qu'apparente: en effet, Dieu est juste et, de même qu'Il ne veut pas laisser sans récompense les quelques bonnes œuvres de l'impie en lui refusant les biens temporels ci-bas, de même, Il veut aussi purifier le juste par l'épreuve et la tribulation avant de l'élever au bonheur éternel du Ciel. L'ordre et la justice seront ainsi restaurés un jour et les desseins de la Providence, souvent indéchiffrables en ce monde, seront mis en lumière pour la confusion des uns et l'exaltation des autres: **les mauvais riches de toutes sortes, qui auront laissé *"appesantir leur cœur"* dans la recherche des biens de ce monde, seront jetés dans le feu qui ne s'éteint pas; les vrais pauvres qui, à l'exemple de Lazare, auront purifié leur âme par l'acceptation chrétienne des tribulations, seront appelés à jouir de Dieu pour toute l'éternité.**

Notre Seigneur Lui-même nous a parlé clairement, Il nous a appelés à Le suivre et à laisser les jouissances de cette terre: ***"Si quelqu'un veut venir après Moi", si quelqu'un veut d'une volonté ferme monter un jour au Ciel à ma suite, "alors qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il Me suive"*** (Matth. 16, 24).

Mais cette croix ne rend pas malheureux; en la portant, on peut être très heureux et s'écrier avec Saint Paul au milieu des tribulations: *"Je suis comblé de joie parmi toutes mes souffrances"* (2 Cor. 7, 4). Pour cela, il faut savoir que la souffrance est une sorte de sacrement comme le dit Sainte Mechtilde, qu'elle est un signe de prédilection de Dieu envers ceux auxquels Il veut donner la Vie qui ne finira jamais. Et si, quelquefois, le poids de la nature nous pousse à nous détourner de la croix que nous présente le Bon Dieu, rappelons-nous les paroles de Jésus: *"Bienheureux les pauvres d'esprit parce que le Royaume des Cieux est à eux"* (Matth. 5, 3). Ceux qui sont bienheureux, ce ne sont donc pas les amateurs du monde, mais bien ceux qui méprisent volontairement richesses, plaisirs, honneurs et qui se dépouillent de tout pour suivre Jésus Christ.

"Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice - ajoute Jésus- *parce que le Royaume des Cieux leur appartient aussi"* (Matth. 5, 10); ceux-là en effet sont vraiment heureux par l'Espérance du Ciel, en attendant d'être heureux par la jouissance même de Celui-ci. Ils sont heureux car ainsi, ils peuvent réparer les jouissances illicites du péché par l'acceptation courageuse et volontaire de la souffrance. Ils sont heureux car ainsi, ils peuvent souffrir avec Jésus pour être un jour glorifiés avec Lui: *"Si tamen compatimur, ut et conglorificemur"*. "Si nous souffrons avec Lui, c'est pour être glorifiés un jour avec Lui", nous enseigne Saint Paul (Rom. 8, 17).

En effet, ce qui s'est accompli dans la personne de Notre Seigneur, doit désormais s'accomplir dans son Corps mystique qu'est l'Eglise: le Christ a voulu être tout entier livré à la douleur avant d'être élevé au Ciel; de la même manière, le Corps mystique du Christ pour arriver à la Gloire du Ciel, doit passer par les transformations que le Chef a subies. Le Chef, Jésus, a voulu nous sauver en supportant douleurs et ignominies et en mourant sur une croix; nous devons devenir semblables à Lui. Comment pourrait-on donc admettre que Jésus ait préparé deux routes opposées conduisant au Ciel: l'une pour Lui, rude et crucifiante; l'autre pour nous, commode et pleine de délices?

Jésus veut nous faire participer à son Bonheur. Il veut que nous parvenions à la vraie Félicité que *"l'œil de l'homme n'a pas vu, que son oreille n'a pas entendu et que son cœur n'a jamais goûté"* en cette vie (1 Cor. 2, 9); mais pour l'obtenir, Il veut que nous suivions la Voie qu'Il nous a montrée, la Voie royale de la Croix. ***"Non est salus animae, nec spes aeternae salutae nisi in cruce"*** dit l'auteur de l'Imitation (lib. 2, cap. 12). **"Il n'y a de salut pour l'âme et d'espérance pour la vie éternelle que dans la croix".**

Mais il ajoute aussi: ***"in cruce robur mentis, in cruce, gaudium spiritus"*. "Dans la croix, la force et la joie de l'esprit". Ce que nul homme ne pouvait faire: réunir la terre au Ciel, Dieu l'a fait, par la croix: *"le Ciel et la terre étaient séparés; mais la Croix les a réunis"*.** Il ne faut donc pas écouter ceux qui rejettent ne serait-ce qu'un seul précepte ou enseignement de Jésus Christ, ceux qui rejettent Sa Croix, en un mot ceux qui rejettent Son Evangile en affirmant que c'est le seul moyen de trouver le bonheur.

"Les malheureux qu'ils sont! Ils ne s'aperçoivent pas qu'en vivant dans l'incrédulité, ils ne jouissent jamais d'un jour de paix, et mènent une vie malheureuse en ce monde en attendant qu'ils en aient une plus malheureuse encore dans l'autre, où ils seront abandonnés de Dieu, privés de tout bien, de toute consolation, et de tout espoir de jamais sortir de cet abîme de tourments!

Attachons-nous donc, nous autres du moins, à notre sainte Religion, unissons-nous toujours de plus en plus à Dieu, détachons-nous de la fange de cette terre, de cette fange impure pour laquelle tant d'hommes se damnent: c'est ainsi que nous vivrons contents en ce monde, et que nous serons pleinement heureux dans l'éternité" (Saint Alphonse, *op. cit.* p. 513).

Note

Ce dernier paragraphe est un résumé de la 9ème conférence de l'Abbé Arminjon dans son livre: "Fin du monde présent et mystères de la vie future". Dans cette conférence intitulée: "Du mystère de la souffrance dans ses rapports avec la vie future", il montre admirablement la nécessité et l'utilité de la souffrance et des épreuves. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus dit que la lecture de ce livre fut une des plus grandes grâces de sa vie.

ENTRETIEN D'UNE AME AVEC JÉSUS:

En vous seul, ô mon Dieu, je puis trouver le repos... Je me suis lassée si souvent en le cherchant ailleurs; je me suis si souvent trompée en demandant soulagement et compassion à ce qui ne pouvait m'en donner... -Il n'y a plus que vous pour moi sur la terre et je l'ai trop souvent oublié!... Ne me rejetez pas, ô Jésus!... Je viens à vous, je tombe à vos pieds, vous êtes mon unique secours, mon unique appui!...

Jésus

Ame désolée, viens sur mon Cœur...viens t'y reposer, t'y consoler, et ***apprendre de Lui le mystérieux bonheur de la souffrance...*** *-La croix fait son ouvrage... Elle donne la vie en faisant mourir... Cette mort coûte des larmes, du sang, des tortures; mais* ***ces blessures cuisantes deviendront glorieuses, elles seront suivies de l'éternelle joie, de l'éternelle paix, de l'éternelle union!...***

Encore un jour et ce jour est sur son déclin.... La vie n'est qu'un éclair... Demain tout sera passé...

Mais le trésor de la souffrance porté avec amour demeure et se change en couronne...

L'âme

Amen, ô Jésus!... j'ai entendu, j'ai compris ce doux gémissement de votre cœur blessé: ***Pater!... non mea voluntas, sed tua... -****Et avec Lui, le mien veut aussi s'offrir et souffrir!!*

O Sainte Volonté de Dieu, je vous embrasse, je me livre à vous en union au divin Cœur de mon Jésus... Soyez-moi douce ou rigoureuse, facile ou amère, pourvu que vos desseins s'accomplissent et que je ne vous résiste jamais, je ne demande rien de plus jusqu'au moment bienheureux où j'irai chanter l'Amen éternel de la joie et du triomphe dans ma céleste patrie.

ENCORE SUR L'OPUS DEI

Par M. l'abbé Curzio Nitoglia

INTRODUCTION

J'avais déjà écrit sur la question de l'Opus Dei, quand je suis tombé, par hasard, sur une plaquette écrite par un porte-parole de l'*Obra*, qui m'a fait réfléchir. On y lit en effet: «Un jour *Camino* fut brûlé en public dans un collège de religieuses à Barcelone, ville dont le gouverneur avait donné l'ordre d'arrêter Mgr Escrivà. Le fondateur avait été également dénoncé au Tribunal militaire spécial de répression de la Franc-Maçonnerie, ses détracteurs qualifiaient l'Opus Dei cette "branche juive de la Maçonnerie"», ou cette "secte juive en relation avec la Maçonnerie" ([1]). La question me frappa, et je cherchai à approfondir le sujet. Je me rappellai que la Revue *30 giorni* avait abordé le problème. Sur le n° 5, de mai 1990, je trouvai un intéressant article de Marina Ricci, dans lequel on lisait: «A la fin d'août 1939 l'Opus Dei avait ouvert un oratoire... à Madrid. On disait qu'il était orné de signes cabalistiques et maçonniques» ([2]). Et en outre: «En 1941 (…) Escrivà (fut) dénoncé au Tribunal spécial pour la répression des crimes de la Maçonnerie et du communisme. (...) Escrivà (...) fut également dénoncé en 1941 aux autorités civiles de Barcelone. L'accusation était toujours la même: on affirmait que sous le nom d'Opus Dei se cachait une branche juive de la Maçonnerie (...). Dans un couvent de religieuses carmélites fut brûlée publiquement une copie de *Camino*, le premier livre écrit par Escrivà» ([3]). Cette coïncidence me surprit, je n'aurais jamais imaginé une chose pareille. Sauf que je tombai par hasard sur une série d'autres articles très intéressants qui ajoutaient d'autres informations à ces textes; Fabio Andriola interviewait le grand maître du Grand Orient d'Italie, l'avocat Virgilio Gaito et lui demandait: «Quels sont les rapports, entre vous et la soi-disant "Maçonnerie catholique"? "Je pense, répondait Gaito, que l'Opus Dei a une vision universelle très vaste... Ce Mario Conde... aujourd'hui à l'honneur des chroniques est un célèbre représentant de l'Opus Dei et est aussi dans le conseil d'administration d'une certaine société qui a comme chef l'ex-Grand Maître Di Bernardo» ([4]). Par ailleurs le même Gaito révèle à *30 giorni*: «A Lucerne, en Suisse, Di Bernardo a créé la fondation *Dignity*. Le Professeur Vittorio Mathieu qui, me semble-t-il, appartient à l'Opus Dei la préside; y participe Giorgio Cavallo, ex-recteur de l'Université de Turin, ex-inscrit à la Loge P.2 (...). Il y a (...) le financier "*opus-déiste*" Mario Conde...» ([5]). Mais il ne s'arrête pas. Dans un livre très documenté on lit: «Ce fut Giuliano Di Bernardo, en 1970, qui demanda l'inscription à la Loge P.2. (...) Les moyens financiers et les buts de la Fondation *Dignity* apparaissent peu clairs (...). Cet organisme dont Di Bernardo est le président, (...) et le banquier espagnol Mario Conde, l'un des principaux inspirateurs (...). A la fondation se rattachent une académie philosophique et un institut des traditions mystiques. Ce dernier prépare un congrès sur le "mysticisme juif et chrétien" (...) le financeur ne serait autre que Mario Conde, (...) proche de l'Opus Dei. Parmi les possibles mécènes de la *Dignity Foundation*, on relève aussi Marc Rich (...), cité par Di Bernardo comme dispensateur de cours d'ésotérisme juif (...)» ([6]).

OPUS DEI OU OPUS JUDEI?

Mais le fait qui me surprit le plus fut un livre qui me fut envoyé de Colombie, intitulé *OPUS JUDEI*, écrit par José Maria Escriba (je pense qu'il s'agit d'un pseudonyme), édité par Orion Editores à Santafé de Bogota, (Colombie), en 1994. Ce livre fournit beaucoup de renseignements qui m'étaient tout à fait inconnus sur la vie, la doctrine et l'œuvre de Mgr Escrivà. Ils ne sont pas tous à prendre pour de l'or en barres, mais il me semble que certains sont documentés et sérieux. Je les soumets au lecteur comme l'auteur les présente. Tout d'abord l'auteur soutient que beaucoup de biographies élogieuses de Mgr Escrivà sont remplies d'inexactitudes. On y

Mgr Escrivà de Balaguer, fondateur de l'Opus Dei, sur une photo de jeunesse

attribue à Mgr Escrivà, une série d'études et de titres sans aucune justification. «Par exemple qu'il était Supérieur du Séminaire S. Francesco da Paola de Saragosse... qu'il fut professeur de droit canonique et de droit romain à Saragosse et à Madrid... qu'il obtint la licence en Sacrée Théologie à l'Université pontificale de Saragosse...» ([7]).

LA FAMILLE DE MGR ESCRIVÀ

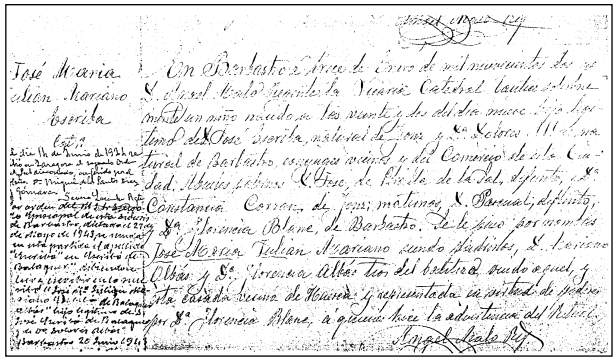
José Maria Escriba Albàs, est le second de six frères. Il naît le 9 janvier 1902 à Barbastro (Huesca). Son père José Escriba Corzan s'adonna au commerce de tissus ([8]). Francisco Umbral écrivait dans le quotidien *El Pais* "L'Espagne n'est pas un pats d'arrivistes. Le dernier fut Escrivà. Les Escrivà, une famille de commerçants ayant fui de nuit de Barbastro, pour éviter les créanciers" ([9]). D'après Carandell l'entrée au séminaire de Mgr Escrivà aurait été dictée par les difficultés économiques de sa famille ([10]).

SEMINAIRE ET ADOLESCENCE

Escrivà lui-même a déclaré: "Je n'ai jamais pensé à me faire prêtre, ni à me donner à Dieu... Même... je me sentais anticlérical" ([11]). Mais quelle était la prédisposition d'Escrivà quand il prit la décision de commencer les études ecclésiastiques au séminaire? Il nous en donne lui-même la réponse: "Je n'avais ni une seule vertu ni une peseta" ([12]). La connaissance insuffisante du latin pèse beaucoup sur la vie d'Escrivà ([13]). Il reste au séminaire de Logrono d'octobre 1918 à septembre 1920, année où il partit à Saragosse; d'après Carandell, Escrivà aurait été expulsé du séminaire ([14]).

FOLIE DES GRANDEURS?

Le certificat de Baptême, comme l'écrit l'auteur de *Opus JuDei*, qui est conservé dans le registre de la Cathédrale de Barbastro mentionne: "A Barbastro, le 13 janvier 1902, don Angel Malo,... baptisa solennellement un enfant né à 22 heures le 9 janvier, fils légitime de don José ESCRIBA..." ([15]) Pour être encore plus sûr, je me suis renseigné et j'ai demandé l'acte de Baptême dont j'ai obtenu une photocopie; il mentionne exactement la même chose; une note en marge ajoutée en 1943 indique le changement de nom de famille en Escrivà ([16]). Pourquoi Mgr Escrivà naquit



Photocopie de l'acte de Baptême de Mgr Escrivà

"ESCRIBA" et évidemment éprouva la nécessité de changer de nom, sinon pour cacher ses origines? Quand le grand rabbin de Rome, Israel Zolli, se convertit sincèrement et réellement au Christianisme il ne changea pas de nom, de même le rabbin Drach ou les frères Lémann; celui au contraire qui changeait de nom était le marrane, qui extérieurement se présentait comme chrétien et intérieurement et de manière occulte judaïsait ([17]). Or son nom était encore Escriba entre 1915 et 1918 quand il était étudiant à l'Institut secondaire de Logrono; mais déjà à cette époque il signait Escrivà. Le 16 juin 1940, nous informe l'auteur, paraissait un édit publié dans la Gazette Officielle de l'Etat en vertu duquel les frères Carmen, José Maria et Santiago Escrivà y Albàs "étaient autorisés à changer leur premier nom en Escrivà de Balaguer". Donc après 1918 et avant 1940 Mgr Escrivà avait déjà changé son nom de Escriba en Escrivà et en 1940 il ajouta le titre de Balaguer. En résumé les changements ont été:

1902) José Marìa Escri*b*a (avec le B comme Bologne; comme on peut le lire dans le certificat de Baptême).

1915/1918) il signe José Marìa Escri*v*à (avec le V comme Venise et l'accent sur le A).

1940) José Marìa Escrivà *de Balaguer.*

1960) *Josemarìa* (en un seul mot) Escrivà de Balaguer.

1968) Josemarìa Escrivà de Balaguer y Albàs, *marquis de Peralta.*

"La concession du titre qu'il exhibe à partir de 1968, était entachée de plusieurs anomalies et irrégularités: par exemple à la Députation de la Noblesse on cacha frauduleusement, en 1968, la manipulation du nom Escriba, circonstance qui n'apparaît pas dans la demande de réhabilitation du titre de *marquis de Peralta*, demandée par Josemaria Escrivà de Balaguer y Albàs" ([18]).

Mme Lisa Palmieri Billig, représentante de l'Anti-Defamation League du B'naï B'rith en Italie avec Cesare Cavalleri, directeur de "Studi Cattolici" (Revue de l'Opus Dei). (Photo prise sur la revue du même nom)

Le titre de marquis, comme dignité personnelle et intransmissible, fut accordé le 12 février 1718 par l'archiduc Charles d'Autriche à don Tomàs de Peralta et jamais aucun fils ni héritier légitime de don Tomàs ne revendiqua un titre non transmissible. "On calcule que l'achat du titre... coûta, à l'époque, la somme de 250.000 pesetas» ([19]). Le journaliste Carandell se demandait à juste titre: "Quelle raison peut justifier le fait que Mgr Escrivà, fondateur d'un Institut qui poursuit la sanctification de ses membres, ait demandé un titre nobiliaire?" ([20]). Un autre journaliste Juan Gomis, écrivit dans la revue *El Ciervo* un article intitulé "*Que es esto, monseñor?*" dans lequel il se demandait: "Comment est-il possible qu'un prêtre aspire à ces honneurs?". De son côté le prix Nobel de littérature Camilo José Cela, écrivait: "Les religieux ne sont ni marquis ni comtes... tout cela n'est pas sérieux: les gens ont beaucoup ri de ce marquisat" ([21]).

COINCIDENCES INQUIETANTES

Lorsque mourut le premier ministre israélien Rabin, Mgr Javier Echevarrìa, actuel prélat de l'Opus Dei, envoya ses condoléances... à l'*Antidefamation League* du *B'nai B'rith*, par l'intermédiaire de Mme Lisa Palmieri Billig (qui, comme par hasard, écrit sur *Studi Cattolici*, la revue de l'Opus Dei). Or nous savons que Mme Billig est la représentante italienne du *B'nai B'rith.* Nous savons aussi que Rabin était franc-maçon, comme l'a déclaré Virgilio Gaito ([22]). Comment se fait-il que l'actuel prélat de l'Opus Dei et successeur de Mgr Escrivà et de Alvaro del Portillo, envoie ses condoléances à Mme Billig "en tant que représentante en Italie de l'*A.D.L. of B'nai B'rith*" ([23])? Et comment se fait-il qu'un membre important et connu de la Maçonnerie juive écrive pour une revue de l'Opus Dei?

De plus, quand mourut Mgr Alvaro del Portillo, il fut posé à terre sur un linceul blanc, non sur un lit ou sur une table, comme le font les chrétiens. Rituel bizarre? Non, les Juifs ont l'habitude de coucher leurs morts de cette façon, par terre, comme on peut le lire dans les *Regole Ebraiche di lutto* ([24]): "LA DEPOUILLE EST... ETENDUE SUR LE SOL". Simple coïncidence ou crypto-judaïsme?

ANOMALIES ASCETIQUES ET PASTORALES DE L'OPUS

Pour conclure je voudrais reprendre le discours que j'avais commencé sur *Sodalitium* ([25]), à propos de la conception du travail dans les écrits de certains auteurs de l'Opus. Le Tourneau, porte-parole de l'Opus, écrit: "Bien vite dans la vie du peuple chrétien, le travail n'est pas recherché comme quelque chose de bon en soi, mais comme un moyen ascétique... Après St Jean Chrysostome, on a l'impression que le chrétien moyen n'est pas appelé à vivre l'Evangile" ([26]). Et il continue: "L'apparition des Ordres mendiants (...) ne comporte pas l'affirmation de la valeur du travail professionnel. (...) St Thomas présente les occupations séculières comme un obstacle à la contemplation. (...) Au cours des siècles, l'attention se détourne du travail" ([27]). Et finalement après quinze siècles de catalepsie vint Escrivà..."*Et Labor caro factum est*". Un peu plus loin le théologien de l'Opus précise: "Une certaine évolution positive est esquissée par la Renaissance par des hommes comme... Erasme" ([28]). Et sur ce point l'auteur cite Escrivà lui-même: "Le chemin de la vocation religieuse me paraît... nécessaire dans l'Eglise, mais n'est pas le mien, ni celui des membres de l'Opus (...). En venant à l'Opus... je l'ai fait à la condition explicite de ne pas changer d'état" ([29]). Jean-Paul Ier a dit justement que SI SAINT FRANCOIS DE SALES PROPOSAIT UNE SPIRITUALITE POUR LES LAICS, ESCRIVÀ PROPOSE UNE SPIRI-

TUALITE LAIQUE! ([30]). Juan Morales a écrit, après avoir étudié sept ouvrages des éditions Rialp (de l'Opus), que *l'Obra* "est un vrai cheval de Troie au sein de l'Eglise" ([31]). L'auteur montre à coups de citations que l'esprit de Mgr Escrivà était non seulement laïc, mais carrément anticlérical. Peter Berglar a écrit: "Escrivà content de faire ordonner ses trois premiers prêtres, mais triste aussi de ne pas les conserver laïcs" ([32]). Salvator Bernal, écrit à ce propos: "Pour nous (Mgr Escrivà), le Sacerdoce est une circonstance, un accident puisque dans l'Opus, la vocation des prêtres et des séculiers est la même" ([33]). Et un peu plus loin: "Les œuvres apostoliques organisées par l'Opus Dei (...) se gouvernent avec une mentalité laïque (...) par ce motif qu'elles ne sont pas confessionnelles" ([34]). Ces doctrines qui étaient regardées avec méfiance dans l'Espagne des années 40, (exprimant le culte du travail, de l'argent, le laïcisme, l'anticléricalisme, qui sont la marque caractéristique de la judéo-maçonnerie) ont ensuite été ratifiées par Vatican II, comme l'écrit Vasquez Del Prada ([35]): les membres de l'Opus Dei n'ont aucune difficulté à admettre l'esprit essentiellement novateur même si apparemment conservateur de l'*Obra* (une des caractéristiques les plus trompeuses de l'Opus). A ce propos José Miguel Ceja affirme: "La nouveauté des enseignements de Mgr Escrivà (...), les pages de *Camino* représentaient une nouveauté presque, et même sans presque, scandaleuse" ([36]).

Est significatif le fait que selon Escrivà l'homme a été créé par Dieu non pour Le connaître, L'aimer et Le servir, mais POUR TRAVAILLER, et pour prouver cette assertion Mgr Escrivà n'hésite pas à dénaturer la signification de l'Ecriture où il est écrit que Dieu «mit l'homme dans le Jardin de délices pour le cultiver" ([37]). Le travail pour le chrétien n'est pas une fin mais seulement un moyen (même de sanctification). Pour le calviniste et le talmudiste le travail peut être une fin, mais pour le catholique non! ([38]).

LE PLURALISME

Mgr Escrivà disait que "Le pluralisme n'est pas redouté mais aimé comme une conséquence légitime de la liberté personnelle" ([39]). "Sa passion pour la liberté le poussa à transformer les maisons de l'Opus Dei en résidences interconfessionnelles" ([40]). A ce propos De Berglar écrit: "Quand...le fondateur obtint finalement... la permission d'admettre dans les Œuvres (...) des non catholiques et des non chrétiens parmi les "coopérateurs", la famille spirituelle de l'Opus Dei se compléta" ([41]). Dommage que cet esprit ŒCUMENISTE ET PANCHRETIEN ait été condamné par *Mortalium animos* de Pie XI, en 1928, comme "s'éloignant complètement de la Religion révélée"!

La dépouille mortelle de Mgr Alvaro del Portillo, étendue sur le sol "more judaico"

POUVOIR POLITIQUE DE L'OPUS

En 1957, le Généralissime Francisco Franco forma son sixième gouvernement. Y entrèrent de nouveaux ministres, nombre d'entre eux étaient des technocrates; et certains appartenaient à l'Opus. "L'économie espagnole se trouvait en difficulté, (...) le *Caudillo* cherchait des hommes efficaces; (...) sur les quatre technocrates trois sont de l'Opus Dei (...) ils entreprirent les réformes et commencèrent *l'aggiornamento*. (...) Plus augmente l'influence des ministres de l'Opus, plus diminue celle de la phalange (...). Des groupes de hauts financiers arrivent en Espagne (...) ils élaborèrent un plan de stabilisation et promirent que son acceptation, apporterait toutes sortes d'avantages: la peseta se stabiliserait, le gouvernement américain et les banques U.S.A. (...) donneraient leur aide. Soutenu par les économistes de l'Opus, le plan fut accepté officiellement par le gouvernement en juillet 1959. (...) Ces technocrates obnubilés par la productivité, la réussite matérielle à tout prix (....) ont sacrifié la partie haute, noble ou spirituelle de l'individu pour obtenir la réussite; ils ont alors appelé les financiers internationaux, les politiciens mondialistes. L'Espagne préservée, au moins officiellement et par les lois, de la corruption morale, (...) a ouvert (grâce à l'Opus Dei) ses frontières (...) pour faire entrer l'argent. (...) En 1961.. les hordes occidentales apportèrent sur les plages espagnoles mille millions de

dollars et les spectacles indécents et les ferments de corruption du Libéralisme. L'Espagne y-a-t-elle trouvé son vrai profit?" ([42]). Distinguo: quant au TRAVAIL ("*opusdéistiquement*" parlant, comme fin de l'homme), oui. Mais quant au Royaume des Cieux (chrétiennement parlant), je pense vraiment que non.

CONCLUSION

Il me semble que le dilemme face auquel nous nous trouvions au commencement de l'article: *OPUS DEI OU OPUS JUDEI*, peut être facilement tranché par le lecteur.

NOTES

1) D. LE TOURNEAU, *L' Opus Dei*, P.U.D.F., Paris 1984.
2) M. RICCI, *Presto un'aureola per Escrivà*, *30 giorni*, n° 5 mai 1990, p. 14.
3) Ibidem, p. 15.
4) F. ANDRIOLA, *La Loggia è una casa di vetro*, *L'Italia Settimanale*, 26/01/1994, p. 72.
5) G. CUBBEDDU, *Giuliano il teista*, *30 giorni*, février 1994, p. 29.
6) F. ANDRIOLA-M. ARCIDIACONO, *L'anno dei complotti*, Baldini e Castoldi, Milano 1995, pp. 322-323.
7) J. M. ESCRIBA, *Opus JuDei*, ed. Orion, Santafé de Bogota 1994, p. 74.
8) S. BERNAL, *Monsenor Josemaria Escriba de Balaguer*, Editorial Rialp, Madrid 1976, p. 9.
9) *El Pais*, 20/01/1986.
10) L. CARANDELL, *Vida y milagros de monsenor Escrivà de Balaguer*, Editorial Laia, Barcelona 1975, p. 118.
11) S. BERNAL, *Monseñor Escrivà de Balaguer*, Rialp 1976, p. 55.
12) Id., p. 31.
13) L. CARANDELL, *op. cit.*, pp. 142-143.
14) Id., p. 147.
15) Cf. J. M. ESCRIBA, *Opus JuDei*, p. 123.
16) L. CARANDELL, *op. cit.*, pp. 79-80.
17) Cf. *Sodalitium*, n° 39, pp. 4-19.
18) J. M. ESCRIBA, *op. cit.*, p. 126.
19) Id. p. 127. Cf. JESUS YNFANTE, *La prodigiosa aventura del Opus Dei*, *op. cit.*, p. 32.
20) L. CARANDELL, *Vida y milagros de monsenor Escrivà*, *op. cit.* p. 64.
21) Cit. in J. M. ESCRIBA, *op. cit*, p. 129.
22) F. TORRIERO, *Ferma è la Massoneria*, L'Italia Settimanale, 22/02/1996 p. 29.
23) Cf. Lettre du 6/11/1996.
24) Cf. *Regole ebraiche di lutto*, Carucci ed. Roma 1980, p. 17.
25) Cf. *Sodalitium* n° 40, pp. 69-71.
26) D. LE TOURNEAU, *L'Opus Dei*, p. 21.
27) Id. pp. 22-23.
28) Id. p. 23.
29) Id. p. 25.
30) Id. p. 26.
31) J. MORALES, *El Opus Dei: su verdadera faz*, Madrid,1991.
32) P. BERGLAR, *Opus Dei*, Rialp, Madrid p. 218.
33) S. BERNAL, *Monsenor Escrivà de Balaguer*, Rialp, Madrid, p. 153.
34) Id. p. 30.
35) V. DEL PRADA, *El fundador del Opus Dei*, Rialp, Madrid 1989, p. 336.
36) J. M. CEJA, *Estudios sobre Camino*, Rialp, Madrid 1988, p. 100.
37) Gen. II, 15.
38) Cf. *Sodalitium*, n° 40, p. 70.
39) *Entretiens avec Mgr Escrivà de Balaguer*, ed. Fayard, Paris p. 126.
40) N. DEHAN, *Un étrange phénomène pastoral: l'Opus Dei*, *Le sel de la terre*, n° 11, hiver 1994-1995, p. 135.
41) P. BERGLAR, *Opus Dei*, Rialp, p. 244. Cf. aussi V. DE PRADA, *El Fundador Del Opus Dei*, p. 258.
42) N. DEHAN, *op. cit.*, pp. 147-148.

Entre ésotérisme et dévotion. Les relations dangereuses continuent...

Par le Père Torquemada

Le titre de ce nouvel article fait référence à celui d'un numéro précédent de *Sodalitium* (n° 40, pp. 75-78): "Entre ésotérisme et dévotion, ou relations dangereuses de certains dévots...". Il s'agit en effet surtout d'ajouter des informations complémentaires sur des personnages dont nous avons déjà abondamment parlé. La revue *Sodalitium*, en effet, s'oppose depuis toujours à la "secte" par excellence, c'est-à-dire la Maçonnerie; or, l'un des points les plus délicats (mais non des moins importants) de la lutte anti-maçonnique consiste à dénoncer les infiltrations (ou les tentatives d'infiltration) de la Maçonnerie dans la citadelle ennemie, c'est-à-dire la sainte Eglise catholique. Les ésotéristes de tout poil ont compris nos intentions et ne manquent pas de nous attaquer; à nous de contre-attaquer!

Massoneria oggi et Cattabiani

Commençons par une petite note complémentaire au sujet du numéro 40 sur l'écrivain "catholique" Alfredo Cattabiani, collaborateur avec Pier Luigi Zoccatelli (d'*Alleanza Cattolica*) dans la diffusion des œuvres de l'ésotériste Charbonneau-Lassay. Or donc, la revue *Massoneria oggi*, du Grand Orient d'Italie, a l'honneur de compter Cattabiani parmi ses "collaborateurs externes" mais réguliers et officiels.

Après donc Maccantelli et Introvigne d'*Alleanza Cattolica*, Cattabiani écrit aussi (ce dernier de manière habituelle) sur la revue de la Maçonnerie. Est-ce que les Maçons deviennent "traditionalistes"? (En admettant qu'ils ne l'aient pas toujours été).

Introvigne I: Les contacts continuent avec l'*Ordo Templi Orientis (OTO)*

Dans le numéro 38 de *Sodalitium* j'avais parlé des rapports de Massimo Introvigne avec le "Groupe de Thèbes" (Introvigne en aurait été précisément un fondateur), d'inspiration maçonnique et qui a l'habitude de se réunir dans les locaux du Grand Orient de France (Rue Cadet). La nouvelle ne put être convenablement démentie par Introvigne et par *Alleanza Cattolica* (cf. *Sodalitium*, n° 38, pp. 26-27). Parmi les quinze fondateurs de la société secrète, avec Introvigne, on trouve aussi Christian Bouchet, "membre de l'*Ordo Templi Orientis (OTO)*, l'obédience fondée par le mage anglais Aleister Crowley (1875-1947), qui s'autoproclamait 'la Grande Bête 666'". Par un article de Christian Bouchet nous savons qu'il n'a pas été très content du n° 38 de *Sodalitium*, se plaignant avec le directeur de la revue, sur laquelle il avait été vraisemblablement (mal) informé par son ami italien. Malheureusement, nous nous voyons obligés de parler à nouveau un peu de ce personnage de qui tout nous sépare.

Bouchet dirige la revue ***Vouloir;*** pour comprendre la pensée de Bouchet il faudrait lire, par exemple, l'article élogieux qu'il dédie à **Aleister Crowley**, intitulé *Aleister Crowley, révolutionnaire-conservateur inconnu* (*Vouloir*, n° 94-95-96, octobre-novembre 1992, pp. 30-32). En lettres majuscules, il cite un passage du *Liber Legis* de Crowley: **"Il n'y a pas d'autre Dieu que l'homme".** Rien de mal comme "base d'une pensée politique" (Bouchet *scripsit*). Mais *Vouloir* n'est pas l'unique revue à laquelle collabore Bouchet. Il est aussi le directeur d'une revue bimestrielle plus politique, intitulée ***Lutte du peuple.*** Lisons cette page pour mieux saisir la pensée du national-bolchevique Christian Bouchet... ***"Non à la secte papale! Exigeons que notre nom soit ôté des registres de baptême!":*** tel est le titre d'un article-manifeste de *Lutte du peuple* (n° 28, septembre-octobre 1995, p. 7). Selon *Lutte du peuple* se faire rayer des registres de baptême est un droit qui se fonde sur la *Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen* de 1789 et sur la *Déclaration universelle des droits de l'Homme* de 1948 (et comment leur donner tort? Du point de vue, maçonnique, des deux Déclarations, naturellement!). A la page 13 du même numéro, la revue de Bouchet conseille d'acheter le disque *Our eyes daqqers* du groupe hindou *Dissonant éléphant.* Parmi les choses du CD qui plaisent à *Lutte du peuple*, la couverture du disque qui se réfère explicitement aux blasphèmes de Crowley: "une couverture qui représente **le crapaud de Jérusalem sur sa croix, avec un nez rouge de clown...**". Pour qui ne l'aurait pas compris, "le crapaud de Jérusalem sur la croix etc." est Notre-Seigneur Jésus-Christ. En 1996 *Lutte du peuple* est devenu hebdomadaire. Le numéro du 8 janvier 1995 (*sic*, pour 1996), titre en première page: **"pour la liberté de conscience".** Il s'agit de défendre la "liberté de conscience" pour les membres des "nouveaux mouvements religieux" (thème cher à Massimo Introvigne) "dont les thèses ne sont pas plus délirantes que celles de Jean-Paul II, dit le Pape" (sur cela Introvigne n'est pas d'accord!).

Si telle est la pensée de Christian Bouchet, comment un catholique peut-il avoir un contact quelconque avec une personne de ce genre? Eh oui, comment peut-il? Pourtant non seulement Massimo Introvigne était avec lui dans le "Groupe de Thèbes", mais, persévérer est diabolique, les voilà de nouveau ensemble dans une série de conférences à Paris, qui ont eu lieu les 3 et 4 février 1996!

Pour les *"Colloques de l'Originel"* Massimo Introvigne a en effet dirigé, en collaboration avec *L'Istituto di Ricerche sulla Mitologia e l'Identità Nordica* et *L'Istituto di Ricerche e di Studi Storici Pitagorici* et *L'Esprit des Choses* un colloque sur ***"Racines et évolution du paganisme***

Massimo Introvigne à un congrès sur les Vampires en Transylvanie...

contemporain". Parmi les conférenciers, outre Introvigne lui-même, nous trouvons Christian Bouchet et Rémi Boyer, tous les trois de l'ex-Groupe de Thèbes. Par comparaison, le vice-Introvigne, Valter Maccantelli, qui se limite à participer à une série de conférences organisées par l'Arci (ex-communistes) et par la Commune de Reggio Emilia réunis à un important groupe d'ésotéristes (30 janvier-13 mars 1996) semble presque un 'enfant de chœur'.

Introvigne II: non à la Révolution française (mais oui à la révolution anglo-saxonne)

Mgr Ennio Antonelli, secrétaire de la *Conférence épiscopale italienne* a récemment déclaré, avant les élections politiques du 21 avril, qu'"en Italie il y a aussi bien une tradition des catholiques libéraux qu'une tradition des catholiques sociaux et toutes les deux sont considérées comme des expressions authentiques du catholicisme italien" (cf. *La Stampa*, 3 avril 1996, p. 6). Les fidèles sont donc libres de voter pour les "catholiques libéraux", alliés au centre-droit, ou pour les "catholiques sociaux" appartenant au centre-gauche... Dommage qu'il n'y ait pas, sur la liste, des catholiques... catholiques! Si, en effet, les "catholiques sociaux" ne sont certes pas les héritiers du "catholicisme social" du XIXème siècle, mais plûtot de l'aconfessionalisme démocrate chrétien et du modernisme sociale, qui s'unit au fur et à mesure aux influences du socialisme et du communisme, les "catholiques libéraux" méritent pleinement ce nom. Mais comment peuvent-ils être qualifiés, les uns et les autres, "expressions authentiques du catholicisme" (qu'il soit italien ou étranger?). Ce sont en effet de graves déviations du catholicisme, maintes fois condamnées par l'Eglise.

Massimo Introvigne sera certainement consentant pour désapprouver les "catholiques sociaux". Il s'efforce au contraire de défendre les "catholiques libéraux"; même, il en fait l'apologie.

Parlant du CCD (*Centro Cristiano Democratico*, l'écharde de la *Democrazia Cristiana* ralliée au "Pôle" de Berlusconi) il écrit: "La position du CCD (...) correspond à l'idée de ces catholiques anti-étatiques que certains appellent ***catholiques libéraux***, d'autres *néoconservateurs*, que je préfère appeler *catholiques pour les libertés* et qui en dernier lieu sont seulement les catholiques qui - sans avoir trop besoin d'adjectifs - témoignent en politique d'**une authentique fidélité à la doctrine sociale**". Le lecteur admettra qu'identifier le CCD de Casini et Mastella (on compte aussi parmi eux Michele Vietti, ancien de *Alleanza Cattolica*, même si c'est un ancien) avec les catholiques qui "témoignent en politique d'une authentique fidélité à la doctrine sociale" est un peu gros! Vous pouvez cependant le lire à la p. 92 de la revue ***Ideazione*** (année I, n° 1, nov. 1994: excusez le retard, mais je n'en ai eu connaissance que maintenant) de Domenico Mennitti (ex-MSI, maintenant Forza Italia). *Mutatis mutandis*, ce que je dis à propos d'Introvigne ici, vaut aussi pour le professeur Roberto De Mattei, du *Centro Culturale Lepanto*, qui exprime substantiellement les mêmes positions dans un article publié sur le *Messaggero Veneto* et repris par la *Corrispondenza Romana*. (Si le lecteur se demande ce qui unit Introvigne et De Mattei, *Alleanza Cattolica* et *Lepanto*, la réponse est: l'association *TFP* de Plinio Corrêa de Oliveira). Mais revenons à *Ideazione*... L'intervieweur, puisqu'il s'agit d'une interview, pose à Introvigne une question claire et précise comme: "Vous considérez-vous comme un catholique libéral?", "Vous reconnaîtriez-vous dans la ligne d'idées qui va de Rosmini à Sturzo, jusqu'à De Gasperi?", "Qu'est-ce qui peut autoriser une évolution philo-libérale des catholiques?", "Comment peut être acceptée par les catholiques [la démocratie relativiste]?", comment peut-on concilier avec le catholicisme la Constitution agnostique italienne?, "considérez-vous aussi qu'il existe un 'bon' et un 'mauvais'" libéralisme? Qu'aurait répondu le Massimo Introvigne contre-révolutionnaire des années 70, fidèle au Syllabus et à Pie IX? Certainement, respectivement: non, non, en aucun cas, en aucun cas, en aucun cas, non: toutes les formes du libéralisme sont mauvaises ("le libéralisme est un péché"). Inutile de dire que les véritables réponses de Massimo Introvigne ont été très différentes... Avant de les examiner, je précise que toutes les déclarations d'Introvigne ne sont pas répréhensibles; étant donné que l'erreur absolue n'existe pas, de la même façon le "libéralisme catholique" auquel fait référence Introvigne a ses raisons et ses vérités; raisons et vérités qui ne peuvent cependant pas transformer en catholique ce vrai libéralisme, même s'il est soutenu par des baptisés catholiques. A la limite, cette école de pensée peut rapprocher, *per accidens*, un libéral du catholicisme; mais, *per se*, porte les catholiques au libéralisme.

Mais quelle est la thèse d'Introvigne? Ce sont, explique-t-il, différents types de "libéralisme". "Parfois s'auto-définissent comme 'libérales' des forces franchement de gauche. Au siècle dernier le nom de 'catholiques libéraux' fut pris par les catholiques qui donnaient un jugement positif sur la Révolution française et sur la culture illuministe dont la Révolution française avait été l'épiphanie: comme tels - et avec le nom de 'catholiques libéraux' - ils ne pouvaient pas ne pas être condamnés par le Magistère de l'Eglise, et de fait le furent" (p. 85). "Si par pensée 'libérale' on entend la pensée illuministe et post-illuministe, philosophiquement relativiste et politiquement liée au modèle de démocratie issu de la Révolution française, certainement le Magistère de l'Eglise l'a toujours jugé négativement" (p. 87). Introvigne n'approuve pas non plus le PPI de don Sturzo et la DC de De Gasperi, non pour leur aconfessionnalisme (libéral!) dont il ne dit pas un mot, mais puisque la leur n'est pas une pensée "catholique libérale" mais "catholique démocratique", c'est-à-dire liée "à la démocratie européenne moderne (différente de la démocratie américaine, nous dirait Russel Kirk), conditionnée par l'héritage de l'illuminisme et de la Révolution française" (p. 86). Pour cela la DC, malgré le mérite d'avoir maintenu "l'Italie dans le second après-guerre dans le camp occidental et atlantique", "a fait de la place à une gauche interne pour laquelle 'catholique-démocratique' signifiait disponible à l'alliance dominée par le PCI et plus tard par le PDS" (p. 87). Mais alors, quel libéralisme est acceptable pour le catholique d'après Introvigne? Celui de Rosmini a "certainement beaucoup d'idées intéressantes et positives" (p. 86), malgré la condamnation de ses erreurs et la mise à l'index de ses livres, je l'ajoute! Mais le libéralisme qui intéresse Introvigne se trouve, vous l'aurez compris par l'amour qu'il lui porte, comme si c'était un agent de la CIA, pour le "camp occidental et atlantique", outre Océan, dans les mythiques U.S.A. "Il me semble (...) que les thèses des catholiques 'néoconservateurs' américains (souvent appelés ces mois-ci 'libéraux') sont extrêmement pertinentes par l'œuvre de construction d'une plate-forme culturelle du Pôle des Libertés et du bon gouvernement...", Pôle qui rassemblera (avec les partisans de Pannella!) également des catholiques, "une catégorie de catholiques dont je fais certainement partie", écrit Introvigne pour ne pas nous laisser des doutes sur ses idées (p. 85).

Quels sont les maîtres des "néoconservateurs" ou "catholiques libéraux" américains? "Michael Novak, Richard John Neuhaus et Russel Kirk, catholiques qui défendent entre autres la liberté d'entreprise et le libre marché" (p. 84). "Entre autres", puisque Novak, par exemple, "à la différence de Neuhaus et Kirk, pousse sa défense de la sphère d'autonomie individuelle jusqu'à des positions libertaires sur la famille et l'avortement (...)" (p. 84). En somme, comme dirait Pannella: libéral, 'libéraliste' et libertaire.

Pour Introvigne, par-delà les étiquettes, quels sont les contenus de cette école de pensée? 1) "la revendication du patrimoine national des Etats Unis et du caractère original de la Révolution américaine par rapport à la Révolution française" (la première serait plus véritablement libérale que la seconde). 2) "une défense rigoureuse de la propriété privée et du principe de subsidiarité" 3) "le fédéralisme". Même Torquemada doit admettre qu'une partie de ce programme peut être partagée; mais est-il catholique?

Certainement non. Evitons d'abord les équivoques. Nous ne sommes pas mus par une aversion a priori à l'encontre des Etats Unis. Non je n'ai, justement parce que catholique, rien en commun non seulement avec le communisme, mais même avec le socialisme. L'Eglise "ne demande rien au libéralisme, rien non plus au socialisme, le premier s'étant révélé totalement impuissant à bien résoudre la question sociale, et le second proposant un remède pire que le mal" (Pie XI, enc. *Quadragesimo anno*, 15 mai 1931). Ces précisions étant données, abordons le thème de la compatibilité avec la doctrine sociale de l'Eglise des thèses de cette école "catholico-libérale".

D'un point de vue purement **économique** ces catholiques sont "favorables au libre marché et hostiles à l'Etat assistance"; en un mot, "ils devraient peut-être être appelés 'libéralistes' plutôt que 'libéraux'" (p. 86). Introvigne garantit le libéralisme économique comme doctrine de l'Eglise (avec certains correctifs): "la doctrine sociale, en particulier socio-économique, de l'Eglise ne propose aucune troisième voie, si par troisième voie on entend un système doctrinal qui serait 'intermédiaire' entre l'économie de marché et le collectivisme" (pp. 90-91). Ici Introvigne dit seulement des demi-vérités. Pie XI enseigne que "le système capitaliste n'est pas intrinsèquement mauvais" (comme

le communisme) “mais il a été vicié”; en cela Introvigne a raison. Mais la doctrine socio-économique de l’Eglise n’est ni socialiste ni libérale. Donc, en un certain sens, c’est une “troisième voie”, même si elle n’est pas intermédiaire, qu’il serait préférable d’appeler “première voie”, puisqu’antécédente au système libéral et au système socialiste: “Il a existé, en effet, un ordre social, qui sans être de tous points parfait, répondait cependant, autant que le permettaient les circonstances et les exigences de temps, aux préceptes de la droite raison”. L’encyclique *Quadragesimo anno* ne lésine pas sur les critiques à des points-clé du système économique libéral. Avant tout, quant à la **dépendance de l’économie de la morale et, donc, de la religion**: “puisque le nouveau régime économique faisait ses débuts au moment où le rationalisme se propageait et s’implantait, il en résulta une science économique séparée de la loi morale, et, par suite, libre cours fut laissé aux passions humaines”. Quant au **libre marché**: “De même qu’on ne saurait fonder l’unité du corps social sur l’opposition des classes, ainsi on ne peut attendre du libre jeu de la concurrence l’avènement d’un régime économique bien ordonné. C’est en effet de cette illusion comme d’une source contaminée, que sont sorties toutes les erreurs de la science économique individualiste. Cette science, supprimant par oubli ou ignorance le caractère social et moral de la vie économique, pensait que les pouvoirs publics doivent abandonner celle-ci, affranchie de toute contrainte, à ses propres réactions, la liberté du marché et de la concurrence lui fournissant un principe directif plus sûr que l’intervention de n’importe quelle intelligence créée. Sans doute, contenue dans de justes limites, la libre concurrence est chose légitime et utile; jamais pourtant elle ne saurait servir de norme régulatrice à la vie économique. Les faits l’ont surabondamment prouvé, depuis qu’on a mis en pratique les postulats d’un néfaste individualisme” auquel Pie XI ne veut pas substituer la “dictature économique” du socialisme étatique, mais les principes supérieurs et plus nobles de la justice et de la charité sociales. Il s’agit donc de “fausses maximes et postulats trompeurs”. Quant au **rôle de l’Etat**: l’encyclique *Rerum novarum* de Léon XIII “renversait audacieusement les idoles du libéralisme”: “quant au rôle des pouvoirs publics, Léon XIII franchit avec audace les barrières dans lesquelles le libéralisme avait contenu leur intervention”. L’Etat “doit entourer de soins et d’une sollicitude particulière les travailleurs qui appartiennent à la classe des pauvres”. Quant aux **rapports entre pouvoir politique et pouvoir économique**, Pie XI affirme: “Il faut que la libre concurrence contenue dans de raisonnables et justes limites, et plus encore la puissance économique, soient effectivement soumises à l’autorité publique, en tout ce qui relève de celle-ci”. C’est pourquoi il dénonce “la fâcheuse confusion entre les fonctions et devoirs d’ordre politique et ceux d’ordre économique: telle, pour n’en citer qu’un d’une extrême importance, la déchéance du pouvoir: lui qui devrait gouverner de haut, comme souverain et suprême arbitre, en toute impartialité et dans le seul intérêt du bien commun et de la justice, il est tombé au rang d’esclave et devenu le docile instrument de toutes les passions et de toutes les ambitions de l’intérêt”. Quant à la **propriété publique**: “ce sont certaines catégories de biens pour lesquels on peut soutenir avec raison qu’ils doivent être réservés à la collectivité, lorsqu’ils en viennent à conférer une puissance économique telle qu’elle ne peut, sans danger pour le bien public, être laissée entre les mains des personnes privées”. Quant aux **associations ouvrières** (syndicats, corporations) Pie XI parle des “faux dogmes du libéralisme”. Précisément au nom de la subsidiarité, il défend les associations ouvrières: “en plus d’un pays à cette époque, les pouvoirs publics, imbus de libéralisme, témoignaient peu de sympathie pour ces groupements ouvriers et même les combattaient

La Maçonnerie britannique comme force conservatrice: le Prince de Galles et son fils en 1888 avec le tablier maçonnique

ouvertement". En effet, justement avec la Révolution, "l'individualisme a réussi à briser, à étouffer presque cet intense mouvement de vie sociale qui s'épanouissait jadis en une riche et harmonieuse floraison de groupements les plus divers" dont la suppression a laissé l'individu seul face à l'Etat. Pour cela "la politique sociale mettra tous ses soins à restaurer les corps professionnels" ou "corporatifs". Quant à la **propriété privée**: Pie XI condamne "l'individualisme" qui veut "nier ou atténuer l'aspect social et public du droit de propriété", comme le "collectivisme" qui en conteste ou voile l'aspect individuel. Quant aux **conséquences paradoxales de la liberté économique illimitée:** Pie XI dénonce "non seulement la concentration des richesses, mais encore l'accumulation d'une énorme puissance, d'un pouvoir économique discrétionnaire, aux mains d'un petit nombre d'hommes qui d'ordinaire ne sont pas les propriétaires, mais les simples dépositaires et gérants du capital qu'ils administrent à leur gré": les financiers. Certains d'entre eux, "détenteurs et maîtres absolus de l'argent, gouvernent le crédit et le dispensent selon leur bon plaisir". "Cette concentration du pouvoir et des ressources, qui est comme le trait distinctif de l'économie contemporaine, est le fruit naturel d'une concurrence dont la liberté ne connaît pas de limites...". Ainsi la haute finance et les spéculateurs dominent le pouvoir politique! "Ce sont là les dernières conséquences de l'esprit individualiste dans la vie économique (...)"; conséquences paradoxales: "la libre concurrence s'est détruite elle-même; à la liberté du marché a succédé une dictature économique". C'est pourquoi les tenants du libéralisme cohérents et honnêtes combattent ces "pouvoirs forts" qui tuent la liberté du marché; mais en combattant les effets ne soignent pas de manière adaptée la cause du mal. Pour cela, "dans l'ordre des relations internationales, de la même source sortent deux courants divers: c'est d'une part le nationalisme ou même l'impérialisme économique, de l'autre, non moins funeste et détestable, l'internationalisme, ou impérialisme international de l'argent, pour lequel là est l'avantage, là est la patrie".

Je m'excuse pour les citations interminables, mais cela me semblait nécessaire pour éclairer un point qu'Introvigne obscurcit à plaisir. Que Dieu ne veuillepas que s'appliquent à lui aussi ces paroles de Pie XI: "C'est une chose bien lamentable (...) qu'il y ait eu, qu'il y ait même, hélas! encore des hommes qui, tout en se disant catholiques, se souviennent à peine de cette sublime loi de justice et de charité (...)". L'anticommunisme et la vaillante défense de la propriété privée de l'association brésilienne *Tradition, Famille et Propriété* (de feu le Professeur Corrêa de Oliveira) et de ses amis d'*Alleanza Cattolica* et *Lepanto* sont sacro-saints; mais deviennent source de graves erreurs s'ils ne sont pas unis à la lutte contre les faux dogmes du libéralisme, même économique, d'après l'enseignement du Magistère que je viens de rappeler.

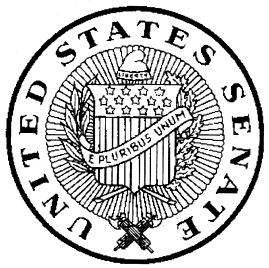
Si le libéralisme des "néoconservateurs" n'est pas conforme à la doctrine sociale de l'Eglise en matière économique (où la distance est mineure), il le sera bien moins en matière philosophique et politique.

En effet, le libéralisme économique n'est pas indépendant d'une position philosophique précise. Ce n'est pas par hasard que Adam Smith, le fondateur de l'économie moderne, n'était pas un économiste, mais un philosophe, ami d'un autre philosophe, Hume (dont l'*opera omnia* est mise à l'index). C'est-à-dire que nous nous trouvons dans le mouvement **de l'illuminisme anglo-saxon** (anglais ou écossais), héritier d'une longue tradition de pensée qui depuis les sophistes et Héraclite, à travers les nominalistes du Moyen Age, porte à l'empirisme et au pragmatisme typiques des britanniques. Avec raison Introvigne (et les "néoconservateurs") distinguent cet illuminisme de l'illuminisme français, même si Voltaire fait le trait d'union entre les deux: l'un dévalorise trop la raison, l'autre l'exalte trop. Le Père Garrigou-Lagrange, dans son livre classique *Dieu. Son existence, sa nature* a magistralement décrit les deux courants qui,

George Washington avec les attributs maçonniques

par excès ou par défaut de réalisme, s'opposent au thomisme aristotélicien: l'agnosticisme empiriste des Anglais d'une part, l'idéalisme souvent panthéiste et rationaliste qui depuis Parménide et Platon est le père de tous les systèmes totalitaires d'autre part. Les uns exaltent trop la volonté, l'individu, la liberté, les autres la raison, l'idée abstraite, le collectivisme; mais St Thomas conserve l'équilibre entre les deux systèmes opposés et souvent convergents. En Italie, le professeur Dario Antiseri, de la LUISS, propagateur de Popper, catholique et libéral, s'inscrit sans doute dans le mouvement "néoconservateur". Quelle est son opinion sur Dieu? Dans *Teoria della razionalità e ragioni della fede* (où il s'adresse au cardinal Ruini) et dans *Le ragioni del pensiero debole* (où il s'adresse à Vattimo) Antiseri nie la possibilité de démontrer l'existence de Dieu, en choisissant Kant contre St Thomas, affirmant avec Kant: "j'ai dû supprimer le savoir pour y substituer la foi", donc, pour parler comme Popper, "la théologie (...) est due à un manque de foi", et donc, avec Renan, que "parmi les moins chrétiens des hommes il y a les scolastiques du Moyen Age latin". La position d'Antiseri veut être une apologétique pour l'homme moderne, et en effet pourra faire écrouler chez certains la certitude... que Dieu n'existe pas. Mais porte-t-elle à la foi? Peut-être à la foi protestante et moderniste, pas à la foi catholique, qui enseigne, comme vérité de foi, à la suite non seulement de St Thomas mais de St Paul, que l'existence de Dieu peut se démontrer avec la raison (DS 2441, 2751, 2756, 2765, 2812, 2853, 2855, 3004, 3538, 3875, 3890, 3892). Dans ce cas aussi, l'Eglise se tient au milieu des deux erreurs opposées qui abaissent la raison jusqu'à ne pas connaître l'existence de Dieu (agnosticisme, fidéisme) ou qui l'exalte jusqu'à la nier ou, à l'opposé, à vouloir rationnellement connaître les mystères de la foi (athéisme, rationalisme).

Quant à la politique, Introvigne et les "néoconservateurs" nous donnent comme modèle de vraie démocratie, opposée à la démocratie européenne dépendante de la Révolution française, la démocratie américaine. "Jean-Paul II dans ses voyages aux Etats Unis a à plusieurs reprises exprimé sa sympathie pour les institutions américaines" écrit avec complaisance Introvigne (p. 88). Certes, les Etats Unis (et l'Angleterre) n'ont pas connu le jacobinisme... Mais comment oublier que de nombreux "Pères fondateurs" des



Emblème du Sénat des U.S.A.: on remarque les symboles de la Révolution française: faisceaux licteurs et bonnet phrygien avec le mot "liberté"

Etats Unis, à commencer par Washington, étaient francs-maçons? Cette comparaison n'est pas en l'air: entre les démocraties latines et les démocraties anglo-saxonnes il y a la même différence qu'entre la Maçonnerie anglaise (et américaine) et les différents Grand Orient de France, Italie, etc. Ce n'est pas l'entente parfaite, c'est bien connu; la Loge-Mère, par exemple, fait savoir de Londres qu'elle ne reconnaît pas le Grand Orient de France (et d'Italie). Les anglo-saxons croient au Grand Architecte, les latins non. Les anglo-saxons sont conservateurs, les latins progressistes; les uns sont souvent monarchistes, les autres républicains; les uns coïncident presque avec l'Eglise (anglicane), les autres n'aiment pas les prêtres (catholiques)... Mais les uns et les autres sont, indiscutablement, Francs-Maçons!

Ainsi, quant aux rapports entre l'Eglise et l'Etat, les "français" et les "américains" sont pour la séparation; une séparation punitive de l'Eglise pour les "jacobins", une séparation qui donne à tous la plus grande liberté aux Etats Unis. Dans *Verso una società libera* (Leonardo) de Weigal et Royal (néoconservateurs; la préface est de Neuhaus) Kenneth L. Grasso exalte le document conciliaire sur la liberté religieuse *Dignitatis humanæ* et la contribution à ce document du théologien américain Murray. Grasso se divertit à montrer la "transformation de l'Eglise catholique romaine". Pie IX, écrit-il, dénonçait "la maxime erronée (...) et le délire qu'il faut assurer et garantir à qui que ce soit la liberté de conscience" alors que Jean-Paul II enseigne que "la liberté de conscience et de religion... est un droit primaire et inaliénable de la personne humaine" (1980, à Helsinki). Comment s'est fait le changement? D'après Grasso l'Eglise condamna la liberté religieuse parce que fondée sur le libéralisme européen (pp. 156-157) débiteur

de la Révolution française; alors que maintenant elle l'approuve, fondée sur les principes de l'Amérique (pp. 157-159). Nous sommes en pleine doctrine "néoconservatrice", et en plein dans la position d'Introvigne (et *Alleanza Cattolica*). En réalité, l'Eglise a condamné la liberté religieuse en tant que telle, à faire abstraction du fondement qu'on veut lui donner. Un chiffre inexact reste inexact, quelles que soient les erreurs de calcul qui nous ont fait nous tromper dans les comptes! Et la liberté religieuse, comme principe, reste condamnée, même dans une société "complexe et pluraliste moderne", comme s'exprime Introvigne en défendant *Dignitatis humanæ* (p. 90), même si, évidemment, dans ce contexte, l'état confessionnel n'est pas réalisable de fait.

Que des libéraux s'approchent du catholicisme au moyen de la pensée "néoconservatrice" ne peut que nous réjouir; mais que des catholiques, qui plus est contre-révolutionnaires, abandonnent Pie IX pour George Washington: alors non! Je conseille à Massimo Introvigne la lecture de deux auteurs américains: *American Freemasonry* de Arthur Preuss (publié par Herder avec *imprimatur* de 1908 et réimprimé sur *Sacerdotium*, nn° VIII, IX, XI, XII) et *The cult of Liberty* de l'abbé Donald Sanborn (in *Sacerdotium* n° XIV). En espérant qu'il se tourne de la Statue de la Liberté à la Basilique Saint Pierre...

Mais ce n'est pas fini avec notre sociologue ex-contre-révolutionnaire...

Introvigne III: avec le Pasteur et le Rabbin, pour les droits de l'Homme.

Que Massimo Introvigne accepte désormais la "liberté religieuse" n'est plus en discussion, au moins pour les organisateurs (qui sont-ils? Devinez-le) de la ***"Campagne des jeunes contre le racisme, la xénophobie, l'antisémitisme et l'intolérance du Conseil de l'Europe: Tous différents, tous égaux"***. Dans l'ambiance de cette *Campagne* (qui ne s'inspire certainement pas du Syllabus de Pie IX!) et des ***Célébrations du 50° anniversaire des Nations Unies***, s'est déroulée à Milan une Exposition dédiée aux *Droits humains dans le monde contemporain*. L'Exposition prévoit une série de conférences; parmi lesquelles la Table ronde du 28 mars 1996, à l'*ISU* Bocconi de Milan, sur le thème: *"La Liberté religieuse aujourd'hui: problèmes, menaces, perspectives"*. Le coordinateur de la Table ronde est, faut-il le dire, **Massimo Introvigne**, défini comme "l'un des plus grands experts des mouvements religieux. Il dirige le *CESNUR*, Centre d'Etudes sur les Nouvelles Religions. Enseignant à l'Université Pontificale *Regina Apostolorum* de Rome". Cinq participants à la Table ronde d'Introvigne, parmi lesquels le "Pasteur de l'Eglise Vaudoise de Milan", Antonio Adamo, et "le grand rabbin de Milan", Giuseppe Laras. Les faits parlent d'eux-mêmes! Quoiqu'il en soit, pour employer l'expression adoptée par les promoteurs de l'Exposition, on peut dire: **Introvigne (Alleanza Cattolica), Adamo (Vaudois) et Laras (Juifs): "Tous différents. Tous égaux"!**

«Avec les personnes soupçonnées d'appartenir à la Maçonnerie (...) qu'on évite toute liaison, toute familiarité: qu'on les reconnaisse à leurs fruits et qu'on s'en éloigne» LÉON XIII Lettre au peuple italien, 8-XII-1892.

Le sénateur Maceratini (le second à droite) à la commémoration de Plinio Corrêa de Oliveira, organisée à Rome par le Centre Culturel Lepanto. Maceratini et Mezzaroma sont deux parlementaires proches de cette organisation, mais aussi de la Maçonnerie (cf. Sodalitium, n° 40, pp. 75-78).

LA DESTRUCTION DU TEMPLE CHEZ MESSORI ET BLONDET:

Première partie: *"Il a souffert sous Ponce Pilate"* de VITTORIO MESSORI

Ont été publiés, presque en même temps, deux livres très intéressants qui abordent un thème commun: celui de la destruction du Temple de Jérusalem; nous commençons dans ce numéro l'examen de celui de Vittorio Messori ([1]), remettant à un prochain article l'étude du texte de Blondet ([2]).

LA DESTRUCTION DU TEMPLE DE JERUSALEM COMME PREUVE DE CREDIBILITE DU CHRISTIANISME

L'auteur consacre quatre chapitres (de la page 190 à la page 229) à la destruction du Temple; l'événement a, en effet, une importance capitale pour la démonstration apologétique de la divinité de Jésus-Christ et de l'Eglise qu'Il a fondée.

Pour Messori le Temple était Jérusalem elle-même, c'était même tout le peuple d'Israël. Sa ruine signifia la ruine de la nation, le passage de l'Hébraïsme au Judaïsme, la disparition de la classe sacerdotale et du Sacrifice. En effet là, dans le Temple, dans le *Sancta Sanctorum*, où seul le Grand Prêtre pouvait entrer une fois par an, était l'escabeau de Jahvé, le trône où habitait sa glorieuse Présence.

JESUS CHASSE LES MARCHANDS DU TEMPLE

Jésus aimait tellement le Temple (Tabernacle du Dieu vivant) que l'Evangéliste St Jean, racontant la chasse des vendeurs, Lui appliquera le psaume 68: "*Zelus Domus tuae comedit me*" ([3]).

Ce qui laisse perplexe - selon l'Auteur, - est le fait que quand Jésus chassa les marchands à coups de fouet, les gendarmes du Temple n'ont rien fait contre Lui. Mais ils ne pouvaient le faire que sur l'ordre des prêtres; et ceux-là avaient tout intérêt à minimiser la chose.

St Marc souligne l'attitude des prêtres et des scribes face à l'accusation proférée à leur encontre par Jésus, d'avoir rendu la maison du Père "*une caverne de voleurs*": "*Ce qu'ayant entendu, les princes des prêtres et les scribes cherchaient comment ils le perdraient; car ils Le craignaient, parce que tout le peuple était dans l'admiration de sa doctrine*" ([4]). Et ce sera la crainte de réactions populaires face à une persécution ouverte contre Jésus, qui conduira le Sanhédrin à chercher un traître dans le cercle des Apôtres, pour pouvoir procéder à son arrestation à l'insu du peuple.

On remarque en outre que les prêtres qui administraient le Temple et en permettaient la profanation par un commerce éhonté, le faisaient de mauvaise foi, selon les enseignements pervers de la Cabale impure, contre les invectives de l'Ecriture et contre toute la Tradition pure d'Israël. Pour Isaïe par exemple, ce lieu saint devait n'être qu'une "*maison de prière*": donc ce galiléen "fanatique" ne pouvait être arrêté tout de suite, comme ils l'auraient voulu, puisqu'Il avait raison et que la Loi était de son côté.

LE TEMPLE EST UN TEMOIGNAGE MEME APRES SA DESTRUCTION

St Luc nous rapporte cette prédiction de Jésus: "*Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis*" ([5]).

Les temps des nations - explique Messori - sont nos temps, c'est la période qui va de la mort de Notre-Seigneur jusqu'à Son retour, quand il y aura, comme l'enseigne St Paul, l'entrée dans l'Eglise du peuple juif tout entier ([6]).

Fouler aux pieds Jérusalem, d'après le texte de St Luc, signifie fouler aux pieds le sol du Temple; et il est singulier comment, depuis ce moment-là, depuis plus de mille neuf cents ans, la prophétie s'avère exactement accomplie.

Titus en 70 rase au sol le Temple, Adrien en 132 fait ériger sur son esplanade des statues aux dieux païens: c'est l'"*abomination de la désolation dans le lieu saint*". Au huitième siècle les Arabes envahissent Jérusalem et font de l'esplanade un des endroits les plus sacrés de l'Islamisme, en y construisant la mosquée d'Omar. Mais le 15 juillet 1099 les croisés font irruption et transforment pour quatre-vingt-huit ans, jusqu'à 1187, la mosquée en église. Mais les chrétiens s'étant retirés, les constructions retournèrent au culte musulman, auquel elles appartiennent encore maintenant.

Quand en 1967 les Juifs rentrèrent aussi militairement en possession de cette partie de la ville, le général Moshe Dayan - au nom du gouvernement d'Israël - rassura les islamistes sur la jouissance libre et exclusive de l'esplanade, surtout pour des raisons religieuses... toutes hébraïques. Les Juifs en effet, n'étant pas en mesure d'établir où était situé le *Sancta Sanctorum*, n'entrent pas dans l'esplanade, parce qu'ils craignent de fouler aux pieds le lieu que personne ne peut franchir depuis qu'il n'y a plus un Grand Prêtre, qui, seul, une fois par an, pouvait laisser là ses empreintes.

Et tout cela confirme admirablement la prophétie de Jésus-Christ, selon laquelle "*jusqu'à la fin des temps seuls les non juifs fouleront le sol du Temple*".

VOTRE MAISON SERA LAISSEE DESERTE

"*Jérusalem, Jérusalem* - dit Notre-Seigneur - *qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu n'as pas voulu*. ***Voilà que votre maison vous sera laissée déserte****. Car je vous le dis, vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez: Béni Celui qui vient au nom du Seigneur*" ([7]).

"*Votre maison vous sera* ***laissée déserte***" est une citation de Jérémie et d'Ezéchiel, précisément ces prophètes qui avaient annoncé que Dieu abandonnerait le Temple.

Et Messori continue: "Voilà donc le cœur du mystère, dans lequel nous voulons nous avancer: C'EST UN FAIT INDENIABLE ET EVIDENT QU'AUJOURD'HUI, A LA PLACE DU GRAND TEMPLE, NOUS VOYONS UNE ESPLANADE SUR LAQUELLE SE DRESSE UNE MOSQUEE. EH BIEN CE FAIT CORRESPOND A LA PROPHETIE DE JESUS-CHRIST. CES RUINES SONT UN SIGNE MUET ET TRES ELOQUENT EN MEME TEMPS ET SOUS DIFFERENTS RAPPORTS DU CARACTERE MESSIANIQUE DU GALILEEN ("*Si ceux-ci se taisent, les pierres crieront*").

Flavius Josèphe offrant à son mécène Titus un exemplaire de son ouvrage "Guerre des Juifs"

FLAVIUS JOSEPHE

Flavius Josèphe était un chef militaire juif, passé aux Romains et devenu l'historien de leur campagne en Terre Sainte, qui ne renia cependant jamais la foi juive. Après la destruction du Temple il s'établit à Rome, où il écrivit *Guerre des Juifs*, ouvrage dans lequel il raconta dans le détail la tragédie dont il avait été le protagoniste entre 66 et 70. Ce qui poussa Josèphe Flavius à passer aux Romains ce fut la PERSUASION QUE "DIEU AVAIT ABANDONNE LE LIEU SAINT". En somme MEME CE JUIF, NON CHRETIEN, ETAIT CONVAINCU QUE LA MAISON DE DIEU AVAIT ETE LAISSEE DESERTE.

Déjà le prophète Daniel avait prédit: "*un peuple, avec un chef qui doit venir, détruira la cité et le Sanctuaire... Cesseront l'Oblation et le sacrifice; et l'abomination de la désolation sera dans le Temple, et la désolation continuera jusqu'à la consommation et à la fin*" ([8]).

L'INCENDIE DU TEMPLE FUT VOULU NON PAR LES ROMAINS MAIS PAR DIEU LUI-MEME

Le scrupule du superstitieux Titus était tel - poursuit Messori - paisible descendant de paysans de Reatino et terrorisé devant le mystérieux Jahvé de ces Orientaux, que, d'après le témoignage de Flavius Josèphe, "pour épargner un temple étranger il causait la rune et le massacre de ses hommes". En effet il s'obstinait à ne pas donner l'ordre d'incendier le Sanctuaire, dans lequel s'étaient mis à l'abri les soldats juifs, et faisait au contraire travailler les machines de guerre sur des éléments secondaires, pour causer à l'édifice le moins de dommage possible. Quand ensuite il se décida à ordonner d'incendier les portes extérieures des cours, ce n'était encore que l'attaque d'une partie EXTERIEURE du Temple. Titus commanda lui-même presqu'aussitôt à ses hommes d'éteindre cet incendie.

Mais, comme l'écrit Flavius Josèphe, "les flammes à l'intérieur du Temple, commencèrent et furent causées grâce aux Juifs. En effet, Titus une fois retiré, les rebelles... foncèrent à nouveau contre les Romains et un combat fit rage entre les défenseurs du Sanctuaire et les soldats occupés à éteindre le feu" ainsi que Titus leur avait ordonné. Et voici le moment fatal. "Les légionnaires romains, les Juifs ayant pris la fuite, les poursuivirent jusqu'au Temple et ce fut alors qu'un soldat... POUSSE PAR UNE FORCE SURNATURELLE, saisit un tison ardent et... le jeta dedans, à travers une fenêtre... qui donnait sur les pièces attenantes au Sanctuaire".

Une "force surnaturelle" traduisent les éditions modernes, en grec nous lisons "*daimonio orme tini*" c'est-à-dire "PAR UNE INSPIRATION ENVOYEE PAR DIEU". Et Messori commente: "Ce n'est pas sans émotion qu'un chrétien lit une expression semblable chez un auteur non chrétien".

Les flammes désormais s'embrasaient et "quelqu'un - ainsi que le raconte Josèphe Flavius - courut avertir Titus... il courut... vers le Temple pour essayer de maîtriser l'incendie. ...Il donna l'ordre aux combattants d'éteindre le feu, mais ils n'écoutèrent pas ses paroles". Ainsi le feu se propagea aussi dans le *Sancta Sanctorum* et le détruisit, contre la volonté de César. C'ETAIT LE SIGNE QUE DIEU AVAIT ABANDONNE SON TEMPLE, QU'IL AVAIT ROMPU L'ALLIANCE AVEC LES JUIFS, PARCE QU'ILS L'AVAIENT ROMPUE LES PREMIERS EN METTANT EN CROIX LE FILS DU PERE. ("*Deus non deserit, nisi prius deseratur*").

Et comment ne pas se souvenir ici des paroles de Jésus aux Pharisiens qui L'invitaient à réprimander Ses disciples quand, le Dimanche des Rameaux à Son entrée dans Jérusalem Il fut acclamé par la foule au cri de "*Béni Celui qui vient au nom du Seigneur*"? Il dit: "*Je vous déclare que SI CEUX-CI SE TAISENT, LES PIERRES CRIERONT*" ([9]).

Les pierres qui auraient crié sont celles du Temple: les larmes de Jésus témoignent que, tout de suite après, Il pleure sur le sort terrible qui plane sur Jérusalem et revient avec souci aux "pierres": "[tes ennemis] *te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi, et ILS NE LAISSERONT PAS EN TOI PIERRE SUR PIERRE, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée*" ([10]).

Il y a donc un lien très étroit entre la reconnaissance du caractère messianique de Jésus et ces pierres du Temple détruit!

L'EXTERMINATION DE LA CLASSE SACERDOTALE DE L'ANCIENNE ALLIANCE

Les prêtres survivants, raconte encore Josèphe Flavius, se rendirent, supplièrent tous ensemble le vainqueur d'épargner leur vie. Mais Titus, qui s'était montré si clément pour le Temple et prêt, en bon romain, à pardonner ceux qui ne se soumettaient pas, cette fois est inexplicablement inflexible. "L'empereur répondit que pour eux était désormais passé le temps du pardon, puisque S'ETAIT EN ALLEE EN CENDRES L'UNIQUE CHOSE (LE TEMPLE) POUR LAQUELLE CELA AURAIT EU VALU LA PENE DE LES SAUVER... et donna donc l'ordre de les mettre à mort".

VOICI LA PREUVE APODICTIQUE DE LA FIN DE L'ANCIENNE ALLIANCE, de la Synagogue mosaïque, qui dès lors n'aura plus ni le Temple, ni le Sacerdoce et se transformera en la Synagogue rabbinico-talmudique.

L'empereur ordonna aussi de tuer tous les descendants de la tribu de David qui devait donner au monde le Messie, et justement ce fait, qu'il ne doit plus rester aucun Juif d'origine davidique, est une preuve supplémentaire que le Messie est déjà venu.

Aggée avait prophétisé que le Temple (détruit ensuite en 70) "*sera plus glorieux que le précédent puisqu'il VERRA L'ERE MESSIANIQUE*" ([11]). CE TEMPLE, donc, NE POUVAIT ETRE DETRUIT AVANT L'AVENEMENT DU MESSIE, ET C'EST PRECISEMENT CE QUI AURAIT DU CONSTITUER POUR LES JUIFS DE TOUTES LES EPOQUES LA PREUVE SANS AUCUNE EQUIVOQUE POSSIBLE QUE LE MESSIE ETAIT DEJA VENU!

Jerusalem Jerusalem
convertere ad Dominum Deum tuum!

Notes

1) VITTORIO MESSORI, *Patì sotto Ponzio Pilato*, ed. SEI, Torino 1992. Ouvrage édité en français sous le titre "*Il a souffert sous Ponce Pilate*", éd. F.-X. de Guibert, Paris 1995.

2) MAURIZIO BLONDET, *I fanatici dell'Apocalisse*, ed. Il Cerchio, Rimini 1992.

3) Jn II, 16.

4) Mc XI, 17-18.

5) Lc XXI, 24.
6) Rm. XI, 25.
7) Matth. XXIII, 37.
8) Dan. IX, 26.
9) Lc XIX, 37-40.
10) Lc XIX, 44.
11) Agg. II, 4-9.

Par M. l'abbé Curzio Nitoglia

NOUS RECOMMANDONS:

P. VASSALLO "*Ritratto di una cultura di morte. I pensatori neognostici*", M. D'Auria editore, Napoli 1994. Nous rapportons du livre de Vassallo la citation suivante, que nous considérons comme particulièrement intéressante, sur les vraies origines du gnosticisme: «Au vrai Dieu le mythe gnostique oppose une obscure "entité", abîme vide, chaos informe, dont procède une sagesse féminine et horrible, qui contredit Dieu avec une puissance de voix: "Tu te trompes, un homme immortel et lumineux existe avant toi [...]. Il te foulera aux pieds comme est écrasée l'argile par le potier" (*Trattato* etc., cit.).

Dans la doctrine sous-jacente au mythe, rien ne renvoie à la pensée des philosophes grecs. Au contraire on peut parler d'une *hybris* analogue à celle qui existe dans les cultes préhelléniques de la Grand Mère et de Dionysos, ou plus proprement, le culte de Baal.

La source de la "pensée" gnostique est cherchée dans la spéculation des sectes hétérodoxes judaïques, qui étaient très actives avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire dans les milieux qui anticipaient la culture du Talmud.

Le gnosticisme a utilisé des mythes de dérivation cananéenne et phénicienne. Henri-Charles Puech situe l'origine du gnosticisme au temps de la diaspora babylonienne et décrit un syncrétisme qui inclut des éléments perses, alexandrins et hellénistiques (Cf. H. C. Puech, *Sulle tracce della gnosi*, Milano 1985, p. 196 ss.).

La question de l'origine mise à part, il est certain que le gnosticisme a d'abord la nature d'une hérésie juive et seulement ensuite celle d'une hérésie chrétienne. Le soutient, avec des arguments jamais réfutés et discutés, Robert M. Grant, pour qui l'erreur gnostique a longuement couvé dans les sectes hétérodoxes du judaïsme et a atteint sa forme définitive après le déclin des espérances apocalyptiques du judaïsme, c'est-à-dire après la destruction de Jérusalem par Titus (cf. *Gnosticism and Early Christianity*, New York 1959).

Si Jérusalem avait été détruite, cela voulait dire que l'Ecriture contenait une erreur: le Dieu qui avait parlé en elle et s'était révélé n'était pas le dieu suprême mais une puissance inférieure et obscure, un simulacre. Le monde créé par lui, en conséquence, n'était pas une œuvre bonne et les prophéties et les lois étaient trompeuses (là-dessus cf. les argumentations précises de Giorgio Jossa, in *Lo gnosticismo in relazione al giudaismo*, in *Atti dei Colloqui di Messina sulle origini dello gnosticismo*, Leiden 1967).

Les "écritures" gnostiques "chrétiennes" ne sont que des répétitions et des variations sur ce sujet, véritable et propre obsession de l'hébraïsme hétérodoxe: l'univers est né d'une "chute" ou d'une "catastrophe" consumée à l'intérieur de l'abîme (ou "*prepadre*", *propator*). Celui qui le forma voulait qu'il fût indestructible, mais il s'évanouit et ne réalisa pas ses espérances.

Toute la mythologie gnostique est dominée par l'aversion contre le Dieu de la Tradition et par le mépris pour son œuvre, pour ses prophéties et pour ses lois.

L'aversion des gnostiques juifs pour le Dieu de leurs pères, se manifeste parfois avec les tons du blasphème le plus insensé. C'est le cas de la Généalogie de Marie, un texte cité par Epiphane. On y raconte qu'un individu à l'aspect d'un âne se serait révélé à Zacharie alors qu'il encensait. "Etant sorti, il voulut dire: Attention! Qui adorez-vous? Il raconta donc aux autres sa vision et fut tué" (cf. Epiphane, Panarion, XXVI, 12, 1-4)».

Vie de l'Institut

Inauguration solennelle de l'Oratoire Saint Grégoire VII à Rome. Le 21 avril était, pour la majorité des Italiens, le jour des élections politiques; pour nous, au contraire, il a été le jour très heureux de l'inauguration solennelle de l'Oratoire Saint Grégoire VII à Rome, situé à deux pas du Château Saint-Ange. La Sainte Messe a été célébrée par Mgr Daniel Dolan, assisté à l'autel du Père Anthony Cekada; l'abbé Ricossa, durant la cérémonie, a été occupé par les confessions. L'Oratoire débordait de fidèles; certains, ne trouvant pas de place à l'intérieur, ont dû assister à la Messe à l'extérieur de la chapelle.

L'oratoire St Grégoire VII à Rome

Aux Romains, s'était jointe une large représentation de fidèles des Abruzzes, arrivés pour l'occasion en car. Le quotidien *Il Giornale* (édition romaine) avait auparavant publié des encarts publicitaires de l'Institut *Mater Boni Consilii* dans lesquels on signalait l'ouverture au culte de la nouvelle chapelle et où l'on critiquait la réforme liturgique; intriguée, la rédaction du journal a envoyé à la cérémonie l'un de ses correspondants. Pour notre part, nous maintenons la ferme volonté de faire tout notre possible pour la propagation de la foi et la lutte contre l'hérésie à Rome, capitale du Catholicisme.

Homélie de Mgr Dolan. *Durant la Messe célébrée à Rome le 21 avril, Mgr Dolan a prononcé la courte homélie suivante:*

"Le Christ a souffert pour nous, nous laissant un exemple"

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

"Dilexi justitiam et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio". "J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil". Ces dernières paroles, et probablement les plus fameuses, de Saint Grégoire VII, me semblent particulièrement appropriées en cette circonstance, puisque c'est à lui, le plus courageux des Papes, que nous dédions cet oratoire.

A vrai dire ça n'est pas que nous nous sentions en exil dans cette petite chapelle. Après avoir été si longtemps exilé de ce qui est le cœur de l'Eglise, je veux dire de Rome, le Saint Sacrifice de la Messe, l'Oblatio Munda, parfaite expression de notre sainte foi, a enfin une maison dans la Ville Eternelle. C'est en ce sens qu'il y a eu exil, et l'Eglise entière bénéficie de l'œuvre que vous, bons catholiques, avez si généreusement accomplie en ouvrant cette chapelle; le fidèle peut dorénavant venir à Rome et y trouver, parmi tant d'églises et de basiliques, au moins un oratoire qui soit indemne d'hérésie et de sacrilège, un endroit où 'le Fils de Dieu puisse poser la tête". Puisse cet oratoire, providentiellement érigé à l'ombre du Château Saint-Ange, où Grégoire VII trouva refuge jadis contre l'ennemi qui avait envahi et pris possession de la Cité Sainte, puisse cet oratoire, disais-je, représenter pour vous et pour les pélerins en provenance de l'Eglise entière, un refuge assuré jusqu'à ce que surviennent des jours meilleurs. Que le saint patron de cet oratoire nous aide à suivre son exemple et surtout celui de Notre-Seigneur: souffrir volontiers "afin de vivre pour la justice", même si cela signifie l'exil ici-bas.

Nous ne pouvons pas mieux faire que suivre l'exemple du bon pasteur et de tous les Papes qui tout au long des siècles sont demeurés des pasteurs fidèles.

Il est vrai que l'exil, la souffrance et même la mort sont souvent la récompense ici-bas pour ceux qui écoutent la voix du Pasteur et Le suivent. Mais notre vie n'est-elle pas tout entière un exil avant le Paradis?

Courage donc, chers fidèles! Poursuivez et répandez cette œuvre providentielle et essentielle que vous avez commencée ici dans la Cité Sainte, comme le fit jadis Saint Grégoire VII. Son œuvre ne s'est pas achevée avec son exil et sa mort à Salerne; elle a donné une vie nouvelle à l'Eglise entière.

Et elle se poursuit de nos jours.

Institut *Mater Boni Consilii*. Le 4 octobre, fête de St François d'Assise et premier vendredi du mois, Mademoiselle Marie-Laure Richie est entrée dans l'Institut, agrandissant ainsi notre petite famille qui, d'après les statuts, comprend non seulement des personnes vivant en communauté, mais aussi des personnes vivant dans le monde.

Séminaire Saint Pierre Martyr. A la fin du mois de juin, avec les habituels examens de l'été, s'est terminée l'année académique

1995-96. Le 15 septembre le *séminaire* a rouvert ses portes et les cours ont recommencé. Le séminariste mexicain Luis Madrigal a été rappelé dans son pays par ses supérieurs; en échange est arrivé des Etats Unis Joseph Salway, qui a terminé ses études supérieures dans le Collège dirigé par l'abbé Sanborn à Warren (Michigan). Le jeune flamand Sven Lehouck, de Deinze (Belgique) est quant à lui arrivé à Verrua avec l'intention de servir le Seigneur en nous aidant dans tous les travaux de la maison et de l'Institut.

Ordinations. Le 26 avril, fête de Notre-Dame du Bon Conseil, Mgr Dolan a conféré les ordres sacrés à Verrua Savoia: la tonsure à un séminariste italien, les premiers ordres mineurs à un belge et le sous-diaconat à Geert Stuyver (belge lui aussi). Le 28 juillet, à Raveau, en France, le même abbé Geert Stuyver a reçu des mains de Mgr Dolan le diaconat. L'ordination sacerdotale de l'abbé Stuyver est prévue, s'il plaît à Dieu, pour le 3 novembre à Steffeshausen (Belgique), des mains de Mgr Mc Kenna.

Apostolat. Le 16 juin, l'abbé Ricossa a célébré la Messe en plein air à **Monte Manfrei** (Urbe, province de Savone) en mémoire des Marins de la Saint Marc tués par des partisans à la fin de la guerre. L'annonce de la cérémonie a été publiée sur *Le Fiamme* (n° 3, mai 1996) et un compte rendu de la journée a été publié par le même bulletin sur le n° 4 (juin 1996). A propos de *Le Fiamme*, lire ce qui est précisé plus bas, dans cette même rubrique *Vie de l'Institut*. La revue *L'ultima crociata* relate une cérémonie semblable célébrée par l'abbé Nitoglia le 28 avril au cimetière monumental de Turin. Par ailleurs, les prêtres de l'Institut ont dû remplacer l'abbé Gustave Delmasure (à **Cannes**) et le Père Noël Barbara (à **Tours**), malades, pour la célébration de la Sainte Messe. Comme chaque année, désormais, ont eu lieu trois **camps de vacances**: pour les petits garçons, du 10 au 24 juillet à Raveau, en France, sous la direction de l'abbé Giugni; du 17 au 25 juillet, à Verrua, celui pour les fillettes, dirigé par l'abbé Murro, et du 16 au 23 août, le camp itinérant à travers les montagnes de Savoie et du Dauphiné, pour garçons et adolescents, sous la responsabilité de l'abbé Cazalas. Grâce à Dieu, tout s'est bien passé: les visites des églises et des châteaux, les jeux dans les bois et dans le parc, les promenades et les marches, le théâtre, les chants, le catéchisme, les tournois et les défis de foot, les heures d'adoration devant le très Saint-Sacrement et les entrées généreuses dans la Croisade Eucharistique... Un très grand merci à ceux qui nous ont aidés, parmi lesquels Marie-Laure Richie, Marie-Claude Mandon, Simona Magistro, Barbara Bichiri, Manuela d'Ambrosi, Teresa Serano, Patrick Radice et Pierre Cazalas.

Augmentation des participants aussi aux cinq sessions des **Exercices Spirituels de Saint Ignace:** celle pour les prêtres, séminaristes et autres membres et amis de l'Institut (parmi lesquels l'abbé Medina), prêchée à Verrua par l'abbé Paul Schoonbroodt, curé de Steffeshausen (Belgique), du 6 au 11 mai, celles ensuite pour les fidèles prêchées en France par l'abbé Giugni et l'abbé Cazalas (du 29 juillet au 3 août pour les dames et du 5 au 10 août pour les messieurs) et en Italie par l'abbé Ricossa et l'abbé Nitoglia (du 19 au 24 août pour les messieurs et du 26 au 31 août pour les dames). Total des participants: 73.

S'ouvre également un nouveau champ d'apostolat en **Espagne**: sans abandonner Arenas de Iguña, il y a peut-être la possibilité de travailler à Barcelone, où l'abbé Nitoglia s'est rendu du 21 au 26 juin, rencontrant plusieurs prêtres et fidèles du pays.

Pour ce qui est des **conférences** publiques: à Rome, l'abbé Ricossa a parlé le 20 avril, sur le thème: *La philosophie de la maçonnerie*, l'abbé Nitoglia, le mois suivant, sur le thème des *Rapports entre Judaïsme et Maçonnerie*. L'abbé Nitoglia a présenté également le 11 juin à Alexandrie l'ouvrage d'Emmanuel Ratier, *Mystères et secrets du B'naï B'rith*.

Après les offices solennels de la Semaine Sainte et la fête de Pâques la **bénédiction pascale** a été donnée dans les maisons des particuliers ainsi que dans plusieurs entreprises, parmi lesquels la Nuova Vermst et le Mollificio Conte à Turin, la Meat-Doria à Moncalieri, la Cierre à S. Secondo di Pinerolo.

Presse. Des prêtres de l'Institut ont collaboré aussi à d'autres initiatives dans le domaine des publications. Signalons ou rappelons les préfaces de l'abbé Ricossa aux opuscules du P. Louis-Marie de Blignières, *L'infallibilità del Magistero ordinario*, et *L'insegnamento di Giovanni Paolo II*, au livre d'Arnaldo Vidigal Xavier da Silveira sur la nouvelle messe, au livret de l'abbé Hervé Belmont *L'esercizio quotidiano della fede*, et celle de l'abbé Nitoglia au livre du Père Isidoro da Alatri, *Chi ha ucciso Gesù Cristo?* Sur *Le Fiamme*

(bulletin interne des Giovani Continuatori Ideali delle Fiamme Bianche di Savona, Via san Lorenzo 5/1A, 17100 Savone) a été publiée la *Lettera di un sacerdote cattolico sulla reincarnazione* (de l'abbé Ricossa) et la réplique du directeur Paolo Sandra Petrolo, avec le titre explicite qui se commente de lui-même: *A don Francesco Ricossa. Contro la Chiesa...* (cf. *Le Fiamme*, n° 5, juillet 1996). La *Lettera* de l'abbé Ricossa était une réponse à un article de Petrolo intitulé *Chi ha paura della morte* (n° 3, p. 4, mai 1996) en faveur de la réincarnation et, d'une manière plus générale, à la ligne neo-païenne et philo-ésotérique du journal (mais non de tous ses collaborateurs, heureusement!). La revue *Civitas Christiana* a publié un article de l'abbé Nitoglia et sur le numéro suivant un de l'abbé Cazalas. *Certamen* d'Alexandrie, a publié un écrit de l'abbé Nitoglia sur "*Le principe de non contradiction et la gnose*".

E. Ratier: *Misteri e segreti del B'nai B'rith.* Recensions (suite). Depuis le dernier numéro de *Sodalitium* nous devons signaler une augmentation des recensions au livre de Ratier publié par le *Centro Librario Sodalitium*. Une ample recension, par Gianandrea de Antonellis, a été publiée sur *Controrivoluzione* (P. Martiri 10, Borgo San Lorenzo, Firenze, n° 41-42, déc. 1995-mars 1996, pp. 46-47). Les revues *Chiesa viva* (V. Galilei 121, Brescia, n° 274, juin 1996, pp. 12-15) et *Teologica* (V. Brenari 24/C, Udine, n° 3, mai-juin 1996, pp. 37-41) ont préféré publier l'article de présentation du livre que l'abbé Nitoglia publia en son temps pour *Sodalitium*. *Certamen* a publié notre tract publicitaire. Une simple mention, au contraire, sur *Pagine libere* (n° 3, mars 1996, p. 51), sur *Veritas* (Bulletin du Prieuré Madonna di Loreto, n° 35, p. 11) et sur *Orientamenti Bibliografici 1996* (Edizioni *Il Cinabro*) à la page 56. Mais, sans doute, la recension la plus importante, est celle parue sur le quotidien milanais *Il Giornale* du 3 juin 1996, dans la mesure où elle est parue sur l'un des organes de presse les plus diffusés étranger à l'aire "traditionaliste". Par la force des choses la recension a été très...discrète, on ne pouvait ni espérer ni demander plus. Le recenseur anonyme avait en effet écrit à l'une de nos connaissances: "...j'ai reçu un très beau livre (...). J'ai seulement le regret de ne pas pouvoir le présenter comme je le voudrais, parce que sur ce sujet nous sommes revenus aux catacombes. Thème interdit, sous l'angle historique comme sous l'angle politique ou religieux. Prudemment on n'en parle pas... (...) Si cela peut nous consoler, le monitorage auquel nous sommes soumis n'atteint pas le dixième de celui exercé en France. Voyez la presse d'hier et celle d'aujourd'hui. (...)". Un très vif merci au courageux recenseur!

Diaconat de M. l'abbé Stuyver à Raveau le 28 juillet

Des mentions de *Sodalitium* ou de l'Institut... sont parues sur le même numéro de *Controrivoluzione* que celui ci-dessus (par Pucci Cipriani, aux pages 61-62), et sur *Certamen* (qui a publié la correspondance échangée entre l'abbé Nitoglia et le sénateur Mancino), sur *Ex novo* (n° 2, avril 1996, p. 22), sur le catalogue du *Centro bibliografico La Cattedrale* (de Cento, Ferrare), sur *L'ultima crociata*, sur la revue suédoise *Adoremus in æternum* (vol. 19, n° 7-8/ 1996) et dans la réédition du livre de Epiphanius *Massoneria e sette segrete: la faccia occulta della storia* (editrice Ichtys, Albano Laziale). L'auteur nous a écrit: "J'ai cité *Sodalitium*, que je considère comme la revue catholique qui actuellement publie les meilleurs articles tant par le niveau que par la rigueur documentaire, aux pp. 530 et 582". D'autres fois *Sodalitium* n'est pas cité, mais on ne peut exclure son influence dans la diffusion des idées: l'article sur les protomartyrs romains paru sur le *Giornale* du 30 juin 1996, dans la

toujours intéressante rubrique de Rino Cammilleri, *Il santo del giorno*, nous apparaît clairement inspiré de l'article de Mgr Benigni (*Chi ha spinto Nerone a perseguitare i cristiani?*) publié sur le dernier numéro de notre revue. Signalons enfin aux lecteurs de langue espagnole que plusieurs des meilleurs articles de *Sodalitium* ont été traduits en espagnol par Félix Sesma Cabido et peuvent être demandés à son adresse: Paseo del Triunfo, 92, 4°, 2a, 08005 Barcelone, Espagne.

Naissance de *Sodalizio Cattolico*. Le 29 septembre, au siège de l'Institut à Verrua Savoia, s'est tenue la réunion de fondation de l'association *Sodalizio Cattolico*. Après la messe célébrée par l'abbé Ricossa, Paolo Baroni, de Ferrare, a expliqué aux nombreux participants la nature de la nouvelle association et les motivations qui ont incité des militants catholiques ferrarais à lui donner naissance; il a ensuite donné lecture des statuts de *Sodalizio Cattolico*, qui reproduisent ceux du célèbre *Sodalitium Pianum* de Mgr Benigni, statuts que le procès de canonisation de St Pie X définit "sans aucun doute louables" dans la lettre et dans l'esprit, et correspondant "aux idées et aux intentions de Pie X, qui voulait ramener le monde à la pleine restauration dans le Christ, sans aucune compromission". Après le repas, l'abbé Ricossa a parlé sur le thème *L'apostolat des laïcs d'après les documents du magistère pontifical*, expliquant comment les échecs de nombreux mouvements catholiques pourtant méritoires sont à rechercher dans "l'hérésie de l'action" et dans une "émancipation" malentendue du laïcat par la hiérarchie catholique et par son magistère. Après avoir discuté sur les futures activités de *Sodalizio*, les participants ont mis fin à leur réunion en récitant le saint Rosaire devant le Saint-Sacrement exposé à l'adoration des fidèles. Nombreux étaient les présents venus des régions voisines (Piémont, Lombardie, Ligurie et Emilie-Romagne). L'Institut *Mater Boni Consilii*, qui assure l'assistance spirituelle du nouveau mouvement , adresse ses meilleurs vœux à *Sodalizio Cattolico*, qui a déjà commencé son activité (même avant de naître!) par une distribution de tracts contre l'avortement à Bologne le 9 septembre, tout en précisant qu'il s'agit de deux réalités absolument distinctes et indépendantes l'une de l'autre. Pour ceux qui désirent entrer en contact avec *Sodalizio Cattolico* au moyen d'Internet, voici les coordonnées: **HTTP://WWW.4NET.COM/SODALI** et, pour la poste électronique E. Mail: **SODALI@4NET.COM.** *Sodalitium* présente ses vœux à *Sodalizio* et... qui vivra verra!

Simone Weil, le Père Guérard des Lauriers et Mgr Ravasi. L'exégète néomoderniste, Mgr Gianfranco Ravasi, est tristement célèbre, également par la récente polémique avec le papyrologue Thiede sur la datation et l'historicité des Evangiles (dans laquelle, paradoxalement mais non trop par les temps qui courent, le prêtre "catholique" Ravasi combat ces Evangiles que le savant acatholique Thiede défend!). Sur le *Sole-24 ore* (9 juin 1996, p. 26) Ravasi recense favorablement la nouvelle édition du livre de l'écrivain juive Simone Weil, *Lettre à un religieux*, par la maison d'édition Adelphi. La "lettre" fut écrite par Weil au Père Couturier (l'un des pères de l'œcuménisme) sur le conseil de Maritain, et resta sans réponse. On sait que l'écrivain, bien qu'attirée par le Christianisme, mourut sans avoir reçu le baptême. Et cela, d'une manière compréhensible, puisqu'elle écrivit: "Quand je lis le catéchisme du Concile de Trente, il me semble n'avoir rien en commun avec la religion qui y est exposée" et encore "Chaque fois qu'un homme a invoqué avec un cœur pur Osiris, Dionysos, Krishna, Bouddha, Tao, etc, le Fils de Dieu a répondu en lui envoyant l'esprit Saint. Et l'Esprit a agi sur son âme, en ne l'obligeant pas à abandonner sa tradition religieuse, mais en lui donnant la lumière à l'intérieur de cette tradition". A tel point que le Père Couturier trouva indigestes les théories de Weil. En Italie, ce fut l'éditeur Borla,

M. l'abbé Gustave Delmasure

en 1970, qui publia la "lettre", à laquelle fut ajoutée la réponse que ne donna pas le Père Couturier. Il fut demandé à un autre théologien dominicain, le Père M.-L. Guérard des Lauriers, de répondre à l'écrivain désormais disparue; et il le fit avec sa compétence et sa doctrine bien connue. Mgr Ravasi, naturellement, n'est pas du côté du Père Guérard, mais de celui de Simone Weil: "La version que j'avais sous la main était très mauvaise et pleine de lacunes; le commentaire était confié à une postface prolixe (*sic*) de G. des Lauriers (*sic*), élaborée suivant les stéréotypes d'une apologétique traditionnelle tout à fait incapable de comprendre le langage, l'esprit et les perspectives de Weil. (...) Le problème est de voir combien sont vastes les marges de compatibilité et de dialogue, non certes avec une théologie catholique fondamentaliste ou presque (*sic*) (ici la tension est automatique et la "réponse" citée de des Lauriers en est la contre-épreuve) mais avec une authentique pensée ecclésiale (*sic*), capable d'un regard herméneutique à l'égard de son langage et à celui de Weil". Naturellement, pour Ravasi, la phrase susmentionnée de Weil n'est pas incompatible avec "une authentique pensée ecclésiale", "comme le démontre l'actuelle 'théologie des religions' développée aussi dans la sphère catholique" à partir de Vatican II. Un autre point de contact, donc, entre le néomodernisme de Vatican II et la cabale juive. Apparemment, en effet, Simone Weil renie la religion dans laquelle elle est née, pour admirer le paganisme classique et le christianisme. En réalité, comme l'écrit pertinemment Pietro Citati sur *La Stampa* du 13 septembre (p. 26), "Simone Weil, Cioran, Pessoa, étaient gnostiques". Et le même Citati, renvoyant à son livre *La luce della notte* (Mondadori), n'hésite pas à associer la Gnose et la Cabale juive (*ibidem*); Pessoa et Weil étaient donc fidèles à leur "tradition". Notons en passant que Simone Weil unit des progressistes, comme Ravasi, et des "traditionalistes" (ésotériques) comme Mario Bernardi Guardi, lequel exalte Weil sur le *Secolo d'Italia* du 11 juin 1996 (p. 15) en la plaçant, non à tort, à côté de Gustave Thibon, René Daumal, Augusto Del Noce (?), Elèmire Zolla, Cristina Campo et Alfredo Cattabiani. Tout cela pour éclairer les idées sur la différence abyssale qui existe entre la tradition catholique et la tradition cabalistico-maçonnique (faite sienne aussi par Vatican II et ses épigones).

Une œuvre d'art à Turin. Nous sommes heureux d'annoncer que depuis le 26 juin, dans notre Chapelle de la via Thesauro à Turin, est exposé un chef-d'œuvre de l'art sacré contemporain: *L'Eglise Catholique*, grand tableau du peintre Ottavio Mazzonis. Nous devons à la générosité de l'artiste, que nous remercions chaudement, la possibilité d'admirer cette œuvre, et de la faire admirer à nos fidèles. Le maître Ottavio Mazzonis est l'un des rares peintres d'aujourd'hui qui cultive l'art sacré en obtenant des résultats en mesure de supporter la comparaison avec les plus grands du passé. La décadence moderne du sentiment religieux a nui également à la glorieuse tradition de l'Eglise dans le domaine de l'esthétique. C'est un réconfort, donc, que demeurent des exceptions comme la toile de Mazzonis; c'est un réconfort et une espérance. C'est au tableau qui représente, avec les quatre évangélistes, les Apôtres Pierre et Paul réunis près de la Croix, et qui a été béni précisément le jour de la fête des Apôtres, qu'est dédiée la couverture de ce numéro de *Sodalitium*.

Premières Communions et Confirmations. Le 13 avril, à Raveau, l'abbé Giugni a donné la Première Communion à Jeanne Langlet. Le 26 mai, à l'Oratoire du Sacré-Cœur de Turin, Chiara Sardi et Fabrizio Cicerale ont reçu Jésus pour la première fois, tandis que le 15 juin, Antonino Severino, accompagné dans ce long voyage par ses parents et son petit frère, a communié pour la première fois à Verrua Savoia des mains de l'abbé Cazalas.

Le 24 avril Mgr Dolan a administré le sacrement de Confirmation à Maranello (Modène) aux fidèles de ce lieu et à ceux de Ferrare. Le lendemain il l'a conféré à Verrua Savoia.

Mariages. Le 13 juillet 1996, à Thoiry-Saint-Genis (France), l'abbé Ricossa a béni le mariage de Jacques et Marie Lilia Waizenegger. Le lendemain, durant la messe dominicale à Annecy, les époux ont reçu la bénédiction nuptiale. A ces nouveaux époux et aux familles Waizenegger et Torres, vont les vœux sincères de *Sodalitium*. Massimo Dini et Gloria Tamagnini ont contracté mariage dans l'église de san Francesco à Marciana Marina (dans l'île d'Elbe) précisément le jour de St François, devant l'abbé Ricossa. Les époux se sont préparés à cette importante décision en faisant tous deux, cet été, les Exercices Spirituels de Saint Ignace.

Défunts. Ainsi que nos lecteurs le savent, les prêtres de l'Institut assistent aussi spirituellement les malades de la maison de soins voisine Villa Iris II, de Verrua Savoia (dont les locaux ont reçu la bénédiction pascale de Mgr

Dolan le 26 avril). Dans ce contexte, nous recommandons à vos prières l'âme de Maria Astolfi, qui assistait toujours à la Sainte Messe et dont les funérailles ont eu lieu le 9 avril, ainsi que celle d'Elena Rovere. Ayant reçu les derniers sacrements, cette dernière est morte le 27 mai et l'abbé Giugni a célébré ses funérailles le 29. Elle a été enterrée à Verrua Savoia. Elle était de Verrua (mais vivait à Turin) de même Adele Gallardo Zanero, décédée à Ivrea après une longue maladie. L'abbé Nitoglia ne manquait pas de lui rendre souvent visite, constatant, avec l'augmentation de ses souffrances, l'augmentation de la foi et de la paix dans la chère malade, qui s'est présentée à Dieu munie de tous les saints sacrements. A Modène, le 11 avril, est décédée à plus de cent ans, Natalina Casati Rollieri; l'abbé Ricossa lui apportait souvent les saints Sacrements. Le premier mai, à Rome, est décédé Simone Nitoglia, père de don Curzio, qui a pu se rendre à Rome, pour administrer à son père les derniers Sacrements et l'assister durant les derniers jours de sa maladie. Tout l'Institut se rassemble autour de don Curzio, de Madame Nitoglia et de toute sa famille en ce moment de douleur, adouci et consolé par le souvenir de la dévotion et de la confiance en Dieu avec laquelle Simone Nitoglia s'est présenté devant Son Sauveur. Le 9 juillet est mort à Orio Canavese Giusto Sivier. Le 5 juillet il avait reçu les derniers Sacrements, et le 11 du même mois l'abbé Nitoglia a célébré ses funérailles dans la vieille cure d'Orio. L'Institut doit beaucoup à Monsieur Sivier et à son épouse. Depuis le début il a été parmi les plus proches voisins, mettant son expérience à notre disposition (pendant de nombreuses années il travailla pour la RAI avec la tâche de diriger la création de nouveaux sièges) pour les maisons de Nichelino, d'abord, et de Verrua ensuite. Mais surtout, il doit être considéré comme un des "pères" du séminaire. Avec une grande générosité, les époux Sivier mirent à notre disposition une partie des locaux de la vieille cure d'Orio, dont ils sont propriétaires, pour y installer la séminaire naissant de l'Institut, qui est resté à Orio jusqu'à l'achat de la maison de Verrua. Même encore après, ils ont toujours fait partie de notre "grande famille" nous accueillant souvent à Orio ou à Turin, ou en venant eux-mêmes à Verrua; chaque année, ils fêtaient au mois d'octobre leur anniversaire chez nous. A son épouse Olga, avec toute notre affection, nous joignons la promesse de nos prières pour son mari. Son corps repose à Orio Canavese. Le 11 septembre, à Cannes, Dieu a rappelé à Lui l'âme de Son prêtre, l'abbé Gustave Delmasure. Né dans le nord de la France, il exerça pendant de longues années son ministère sacerdotal en Algérie. Contraint à rentrer en France, il devint curé de Théoule-sur-Mer, conservant, après Vatican II, la Messe de son ordination et la fidélité à la doctrine de l'Eglise. Depuis 1982 où il avait quitté sa paroisse, il desservait la chapelle Notre-Dame des Victoires à Cannes et, avec un grand zèle apostolique, il célébrait la Messe aussi à Digoin et à Bourg-la-Reine (près de Paris), et aidait le Père Barbara dans son ministère à Tours. Même curé, il a toujours témoigné ouvertement la foi catholique, rejetant les hérésies néomodernistes et leurs responsables, en affirmant que, par conséquent, il ne pouvait pas reconnaître l'autorité ni être en communion avec Paul VI et Jean-Paul II. Durant ces trente dernières années, de grandes souffrances physiques et morales et de lourdes croix à porter ne lui ont pas manqué! Il fut l'un des premiers prêtres à nous rendre visite à Nichelino, déjà en 1986, après notre rupture avec la Fraternité. Depuis ces dernières années il a été très proche de l'*Institut Mater Boni Consilii*, faisant chaque année chez nous les Exercices Spirituels prêchés par le Père Barbara, et en participant aux Ordinations; ce fut l'abbé Delmasure qui prêcha la retraite spirituelle à l'abbé Giugni avant son ordination sacerdotale. Quand il était absent de Cannes il nous demandait de le remplacer, comme nous l'avons fait durant toute sa dernière maladie. L'abbé Giugni lui a administré le Saint Viatique le 8 septembre, et l'abbé Nitoglia, aidé de l'abbé Cazalas et de nos séminaristes, a célébré ses funérailles dans son exparoisse de Théoule le 16 septembre. Nous sommes reconnaissants à l'égard de l'abbé Delmasure, pour son exemple, pour le bien qu'il nous a fait à nous et à tant d'âmes qui l'ont suivi avec affection et confiance, pour sa fidélité à l'Eglise catholique; nous ne l'oublierons pas dans nos prières. *Requiem æternam dona eis Domine, et lux perpetua luceat eis. Requiescant in pace, amen.*

A ne pas manquer dans le prochain numéro:

Une recension du livre de Roger Garaudy "*Les mythes fondateurs de la politique israélienne*" ainsi qu'une réplique au texte de M. l'abbé Marcille sur le magistère.

CENTRES DE MESSES

FRANCE

Annecy: 11, avenue de la Mavéria. Tél.: 04.50.57.88.25. Ste Messe le 2ème et 4ème dimanche du mois à 10 h. Confessions à 9 h.

Lyon: Tél.: 04.78.42.14.79. Ste Messe le 2ème et 4ème dimanche du mois, à 17h. Confessions à partir de 16h30.

Cannes: 4, rue Fellegara. Ste Messe le 2ème et 4ème dimanche du mois à 10h15. Tel.: 04.93.68.10.85.

Tours: rue d'Amboise. Ste Messe tous les dimanches à 10h30. Tel.: 02.47.39.53.73.

ITALIE

Verrua Savoia (TO): Istituto Mater Boni Consilii - Località Carbignano, 36. Tél. de l'Italie: (0161) 83.93.35 - Ste Messe: en semaine à 7h30. Salut du Saint-Sacrement: tous les vendredis à 21h. Heure Sainte: le premier vendredi du mois à 21h.

Turin: Oratoire du Sacré-Cœur, via Thesauro 3/D. Dimanches: Confessions à 8h30. Messe chantée à 9h. Messe basse à 11h15. Tous les jeudis et les premiers vendredis du mois: Messe à 18h15. Confessions à 17h30.

Valmadrera (Como): via Concordia, 21. Tél. de l'Italie (0341) 58.04.86. Ste Messe le 1er et 3ème dimanche du mois à 10h. Confessions à 9h30.

Maranello (Modena): Villa Senni. Strada per Fogliano. Tél. de l'Italie: (0536) 94.12.52. Ste Messe tous les dimanches à 11h.

Bologne: Ste Messe le 3ème dimanche du mois. Téléphoner à Verrua Savoia.

Ferrare: Ste Messe le 2ème et 4ème dimanche du mois. Pour toute information, téléphoner à Verrua Savoia.

Florence: via Ciuto Brandini 30, chez Mlle Liliana Balotta. Pour toute information, téléphoner à Verrua Savoia. Ste Messe le 1er et 3ème dimanche du mois à 18h15. Confessions à 17h30.

Rome: Via Pietro della Valle, 13/b. Ste Messe le 1er et 3ème dimanche du mois à 11h. Pour toute information, téléphoner à Verrua Savoia.

ESPAGNE

Arenas de Iguña: n° 90 Carretera General 39450 (Cantabria), chez Mme Maria y Pilar Alejos. Tél. 00. 34 (942)-82.66.57.

COMMENT NOUS AIDER

- Il n'y a pas d'abonnement à "*Sodalitium*". Ce périodique est envoyé gratuitement à tous ceux qui désirent le recevoir. Nous demandons aux personnes qui, pour un motif quelconque, ne désirent pas le recevoir, de nous le faire savoir.
- L'Institut Mater Boni Consilii et son périodique "*Sodalitium*" n'ont pas d'autres ressources que vos offrandes sans lesquelles ils ne peuvent vivre.

Pour vos dons, libeller:

• ASSOCIATION MATER BONI CONSILII - Mouchy - Raveau 58400 - LA CHARITE SUR LOIRE. CCP n° 2670 37 W DIJON
• ASSOCIATION MATER BONI CONSILII - Mouchy - Raveau 58400 - LA CHARITE SUR LOIRE. Compte CREDIT LYONNAIS n° 790 74 U - Rib 78 - code bancaire 30002

EN CAS DE NON-LIVRAISON, VEUILLEZ RENVOYER A L'EXPEDITEUR:

"*Sodalitium*" Periodico
Loc. Carbignano, 36.
10020 VERRUA SAVOIA (TO)
presso **CPM TORINO NORD**

DESTINATARIO - Destinataire:
SCONOSCIUTO - Inconnu ☐
TRASFERITO - Transféré ☐
DECEDUTO - Décédé ☐
INDIRIZZO - Adresse:
INSUFFICENTE - Insuffisante ☐
INESATTO - Inexacte ☐
OGGETTO - Object:
Rifiutato - Refusé ☐